LÉO FERRERO

AMÉRIQUE

miroir grossissant de l'Europe



ÉDITIONS RIEDER

A Giuliano e Vittoria Bonfante - sperando che troviamo un America migliore -

la tua Gina

AMÉRIQUE,
MIROIR GROSSISSANT
DE L'EUROPE.

ŒUVRES DE LÉO FERRERO

PUBLIÉES

En français.

Léonard de Vinci ou l'Œuvre d'Art, avec préface de Paul VALÉRY. Kra, Paris *(épuisé).*

Paris, dernier modèle de l'Occident. Rieder, Paris.

Angelica, drame satirique en trois actes, avec préface de Guglielmo FERRERO. Rieder, Paris *(épuisé).*

Espoirs, roman. Rieder, Paris.

Désespoirs, poèmes en prose, prières, pensées. Rieder, Paris.

Amérique, miroir grossissant de l'Europe. Rieder, Paris.

En italien.

La Palingenesi di Roma, in collaborazione con Guglielmo FERRERO, Corbaccio. Milano *(épuisé).*

La Chioma di Berenice e Le Campagne senza Madonna, drammi con prefazione di Adriano TILGHER. Athena, Milano *(épuisé).*

Leonardo o dell'arte, con prefazione di Paul VALÉRY. Nuove Edizioni di Capolago, Lugano.

Angelica, dramma satirico in tre atti. Nuove Edizioni di Capolago, Lugano.

Della tragica grandezza d'Italia, meditazioni, dialoghi. Nuove Edizioni di Capolago, Lugano.

SOUS PRESSE

En français.

L'Armée endormie. — Notes sur la civilisation sociale de l'Angleterre.

Une femme manquée, contes.

En italien.

La catena dei giorni, pensieri e poesie. Nuove Edizioni di Capolago, Lugano.

Ulisse, Metastasio, Quando gli uomini sognano, drammi. Nuove Edizioni di Capolago, Lugano.

Mirella, racconti. Meditazioni sull'amore.

Sur Léo Ferrero.

Angelica à travers le monde. Rieder, Paris.

« Léonard ou de l'art », à travers la critique mondiale. Rieder, Paris.

Gina LOMBROSO. **Eclosion d'une Vie,** Rieder, Paris. Edition italienne, Nuove Edizioni di Capolago, Lugano. Edition espagnole, Sur, Buenos Ayres.

LÉO FERRERO

Céleste

AMÉRIQUE, MIROIR GROSSISSANT DE L'EUROPE



ÉDITIONS RIEDER
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, VIe
PARIS

MCMXXXIX

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :
12 EXEMPLAIRES HORS COMMERCE
SUR VÉLIN PUR FIL BLANC DES
PAPETERIES LAFUMA, DE VOIRON,
NUMÉROTÉS DE 1 A 12

AMÉRIQUE

PRÉFACE ET PREMIÈRE PARTIE

PRÉFACE

Ce livre est tiré en partie des carnets de Léo de 1933, en partie des articles que Léo avait publiés à la même époque. Il est en quelque sorte la suite et le complément de *Paris, dernier modèle de l'Occident* qu'il venait de publier quand il partit pour l'Amérique et de *L'Armée endormie, Notes sur la civilisation anglaise* que nous publierons l'année prochaine avec ses autres expériences européennes.

Dans *Paris*, dans *L'Armée endormie* Léo nous montre deux grandes civilisations — la France et l'Angleterre — en pleine maturité, au faîte de leur grandeur, qui sont menacées par une crise grave parce qu'elles commencent à oublier leurs buts suprêmes — les buts par lesquels toute civilisation est caractérisée. Dans le présent volume Léo nous montre une civilisation en train de se former et qui n'a pas encore des buts clairs et précis, qui fait un effort énorme et en grande partie stérile,

parce qu'elle ne sait pas encore ce qu'elle veut. Les civilisations qui oublient leurs buts se rapprochent de plus en plus de celle qui ne les a pas encore trouvés, à tel point que l'Amérique est apparue à Léo presque comme un miroir grossissant de l'Europe. Le rapprochement s'explique, d'après Léo, par le fait que les traditions antérieures à l'ère capitaliste qui n'existent pas en Amérique, s'affaiblissent en Europe. Sans les freins de ces traditions précapitalistes, l'Europe et l'Amérique renoncent de plus en plus à la « vie réfléchie », pour revenir à la « vie instinctive », déchaînée par l'industrialisme triomphant.

Nous avons fait suivre ces notes sur l'Amérique par des notes et articles que Léo avait écrits au Mexique pour composer le livre dont nous donnons le plan ; et d'un chapitre : « Buts de la vie et des lois selon les philosophes chinois. » On entrevoit dans ces derniers que les buts de toute véritable civilisation, occidentale ou orientale, chrétienne, confucienne ou bouddhiste, sont les mêmes : le bonheur de l'homme atteint par une vie réfléchie, c'est-à-dire par une morale humaine et universellement respectée.

Qu'on nous permette avant de terminer d'associer à ces notes sur l'Amérique le souvenir de Yan Krzyzanowski, le jeune camarade et penseur polonais que Léo avait si vivement aimé à Yale, et qu'il avait associé à son voyage à travers l'Orient. Le destin l'a frappé de la même manière que Léo, quinze jours plus tôt sur la route du Nouveau-Mexique.



ESQUISSES A LA PLUME SUR L'AMÉRIQUE

***

Les notes des pays lointains, sont souvent agrémentées d'esquisses faites par quelque peintre qui a accompagné l'auteur dans le voyage. Pour le livre que Léo avait l'intention d'écrire sur la Chine et les Indes, il s'était assuré le concours d'un peintre japonais.

Au lieu de peintures nous confions à ce livre des « esquisses à la plume » tracées par Léo même, en lettres et paroles. Ces esquisses nous paraissent donner aux lecteurs en même temps l'aspect extérieur des choses que Léo a vues pendant son voyage et aussi un peu l'image de son auteur.

Vers l'Amérique.

On voit enfin l'Europe, l'unité de l'Europe dans le sillage du bâteau qui vous emporte loin d'elle.

Sur l'Atlantique.

La lumière est plus claire et plus vive ; elle me rappelle certaines peintures impressionnistes très claires qui me choquaient en Europe.

Cette lumière a des reflets d'argent.

Au crépuscule, les couleurs violacées de l'Europe s'atténuent en lilas. Le lilas se change ensuite en vert pistache surmonté au-dessus de l'horizon par une brume, une buée rose-lilas.

Le vert pistache prend peu à peu la couleur bleu ciel de certains damas qui ont déteint au soleil et il tend enfin à se confondre avec la couleur bleu pâle et toutefois sombre du plein ciel.

La buée rose qui sépare l'horizon du plein ciel s'évapore lentement ; ceci à l'Orient.

A l'Occident l'horizon est jaune et le ciel est lilas très luisant.

New York. Aurore.

Il y a je ne sais quoi de candide ou même d'hypocrite, dans la fraîcheur et dans la douceur avec laquelle l'aurore apparaît dans ce monde où tout va mal.

A l'aurore, les *skyscrapers* commencent à vivre pour eux-mêmes; ils sont rares et silencieux, et les rues sont désertes.

Les tons sont si tendres que les gratte-ciel acquièrent la froide légèreté d'un sorbet à la pêche.

Matin.

Dans la brume sale du matin, New-York est aussi lamentable qu'un salon le lendemain d'une fête.

Le jour.

L'ombre et le soleil se partagent les gratte-ciel avec une pré-

cision extrême à cette heure du soir où le côté occidental des maisons est couleur de chair et les autres côtés bleus.

Park Avenue.

PARK AVENUE métaphysique. Pure perspective de hautes maisons blanches, qui se rapetissent jusqu'à la ligne du ciel.

La rue monte, il n'y a que le ciel pour fond.

Impression étrange : on croirait voir un décor en trompe-l'œil du dix-huitième siècle.

On se promène dans les rues étroites de la city entre deux maisons hautes de cent mètres comme au fond d'une crevasse dans un glacier géant.

De ma fenêtre je regarde New-York comme je regardais les Do-

lomités ! Dans ces montagnes on reconnaît avec peine des maisons.

Crépuscule.

Au crépuscule, quand il y a de la brume, les gratte-ciel s'épaississent. Je m'imagine ainsi les tours babyloniennes.

A quatre heures il fait encore jour ; mais le Chrysler est déjà en partie illuminé, et ses centaines de lumières sont aussi brillantes et « inutiles » que des joyaux ; elles l'embellissent comme une parure.

Nuit.

Quand on regarde New-York du Central Park on dirait que les gratte-ciel et les maisons sont des morceaux d'étoffe brillante cousus sur un velours noir.

De la plate-forme de l'*elevator*

je vois *l'Empire Stale*, tout illuminé, surgir sur le toit d'un wagon, et à côté, cinq immenses cheminées noires projetées sur un ciel étoilé.

De temps en temps on voit entre deux « tenement houses » des quartiers pauvres, un grand feu de bivouac dans un terrain vague.

Et tout à coup des petites ruelles bouchées par des bâtisses de quatre-vingts étages, tout illuminées et comme placées de travers.

Ford.

DES lumières verdâtres, des bâtisses infinies sous la pluie. Des cheminées ; des murs de fer, qui s'ouvrent en vomissant du charbon rouge dans la gueule d'un

wagon ; des bateaux chargés de fer et de caoutchouc. A l'intérieur, des chaînes qui se déroulent avec la lenteur précise d'un cauchemar.

Chicago.

VISION apocalyptique de cheminées, fours à gaz, chemins de fer, wagons au milieu de la ville, sous un ciel gris sale ; au milieu, un canal jaunâtre, avec une péniche qui y pourrit.

Voie ferrée.

LES voyageurs endormis ne songent pas qu'ils roulent à travers de grands ponts de feu et qu'ils sèment derrière eux des vers luisants couleur de jade, des larmes flamboyantes, des globes orange suspendus dans la nuit entre le ciel et la terre.

Départ.

Les amis, les parents sur le quai agitent leurs mouchoirs. De loin ils semblent des bouquets de fleurs sur lesquels volètent des papillons.

(en quittant New-York)

Golfe du Mexique.

Aujourd'hui, mer lunaire. A deux heures de l'après-midi tout était sommeil, lumière et absence de couleur.

La Havane.

Le ciel était si vaste par-dessus la mer, entre Moro Castle et le port, que des nuages immenses ne réussissaient pas à le remplir.

(juin 1933.)

PREMIÈRE PARTIE

LES TRADITIONS AMÉRICAINES

I

TRADITIONS INDUSTRIELLES

1. *La mystique de la machine*

On explique tout en disant : « L'Amérique manque de traditions. » Les traditions sont des institutions et des principes qui exercent une influence, mais dont on ignore l'origine et parfois la fonction première.

Or, on ne peut s'imaginer qu'en deux siècles un pays ne se donne pas des traditions. Si vraiment il fallait dix siècles, comment expliquer la civilisation des Communes en Italie ? Les Communes du XIII[e] siècle n'avaient pas de longues traditions. La vie avant l'an mille était aussi différente que celle des Indiens et celle des Américains d'aujourd'hui. Sans compter que le fait d'avoir de trop longues traditions devient à la fin une cause de gêne et qu'il faut faire des révolutions pour les détruire. C'est une des gloires de la France de nourrir un petit groupe d'hommes qui se chargent perpétuellement de démolir les traditions ou tout au moins de les expliquer rationnellement, ce qui revient au même.

L'Amérique ne manque pas de traditions ; *elle manque de traditions pré-capitalistes. Elle n'a pas de XVIII[e] siècle.* En Europe l'esprit de l'Ancien Régime sert de frein aux traditions de la grande industrie ; il empêche celle-ci d'empoisonner radicalement l'homme. En Amérique l'esprit de la grande industrie n'a pas de contre-partie.

Comme toutes les civilisations romaines, les Américains sont gouvernés par des « traditions » qu'ils ne soumettent plus au libre examen.

L'Amérique se trouve dans une situation analogue à celle de l'Angleterre, mais elle ne s'y trouve pas « naturellement ». Il y a tout de même plus de vigueur. « On s'efforce d'agir. » Mais la carence d'hommes supérieurs me semble évidente.

***

Avouons-le, la seule révolution universelle de l'Histoire du monde contemporain, c'est la *révolution industrielle.* L'intérêt se révèle le seul point commun entre les races. C'est un fait qui doit réjouir les marxistes.

Les traditions les plus frappantes de l'Amérique : le travail pour le travail, l'activité pour l'activité, l'admiration de la richesse, et surtout de la machine (que les Américains admirent comme les enfants pour ce qu'elle a de magique, et qui leur donne un sentiment d'orgueil, comme

un chien ou une femme soumis), leur viennent de la grande industrie.

Les machines ne sont pas créées ici pour épargner l'effort. Elles sont « un but », on les aime, on les vénère, comme des images saintes. On fabrique des machines comme autrefois on fabriquait des tableaux de saints. Même à la prison on voit partout des machines.

Le but du travail est indifférent. J'ai vu au *Stock-yard* un nègre, dans une nuée de vapeur, couper vertigineusement la même partie du porc pendant des heures, — une image infernale, — parmi les cris des porcs et l'odeur du sang. Les porcs m'ont fait moins de peine que l'homme, mais les ouvriers que j'ai interrogés trouvaient cela tout naturel : « *It had to be done.* » Il faut que ça se fasse.

« Ils fabriquent 7.000 autos par jour ! Ils produisent la moitié des autos nécessaires au monde entier ! » Vous entendez répéter cela avec la même admiration, dix fois par jour par les intellectuels, par les Ball par les ouvriers.

La vie est d'une monotonie effrayante.

A Chicago, à Détroit, ou à deux kilomètres du Mexique, vous retrouverez toujours la même « main street », le même hôtel avec le même « manager » blond, cordial, la même chambre, la même radio, la même douche, les mêmes

« lettuce's and tomatoe's sandwiches », le même bar, avec la même barwoman bien lavée, blonde, souriante, et indifférente, le même bureau de poste, le même temple grec, les mêmes chemises à 95 cents. L'unité américaine est la plus complète que je connaisse.

Spécialisation :

Pour réparer le sifflet d'une locomotive, il faut :

1. Appeler un *trombier* et son aide pour l'enlever : car c'est le métier du *trombier ;*

2. Appeler un spécialiste des sifflets : parce que cela est du domaine de celui qui connaît la fabrication des tuyaux ;

3. Appeler un machiniste et son aide pour démonter le tube du sifflet : parce que c'est un travail de machiniste.

Ces trois ouvriers sont nécessaires pour mettre un nouveau sifflet. (Richard Spallace, *Commerce and Finance.*)

Pour remplacer la plume de mon stylo, le marchand a essayé trois fois sans y réussir, et il a cassé mon stylo.

Au théâtre les acteurs ne peuvent jouer qu'une sorte de rôle.

Ils sont tellement spécialisés, qu'un commerçant en blé archimillionnaire n'a pas daigné lire le discours de Hoover sur le problème du blé. Il y a à New-York un spécialiste qui lit les journaux et les communique aux intéressés.

Chaque institution est pourvue, en plus des machines authentiques, d'une infinité de

machines humaines : secrétaires, dactylos qui n'ont qu'à répéter mécaniquement les mêmes gestes, les mêmes indications tous les jours. Cela occupe beaucoup d'espace, multiplie la paperasse, complique la vie (à Chicago il y a plus de bureaux que d'appartements), et étouffe l'intelligence.

En me promenant à Chicago, à travers cette énorme et horrible ville où l'on voit partout des entrailles d'animaux, je me disais que l'Amérique est vraiment un pays dans lequel l'industrialisme a filtré à travers toute la vie.

Il ne faut pas chercher l'influence de cette conception seulement dans les fabriques. Partout on a conformé sa vie au modèle de la grande industrie. La civilisation terriblement rigide et précise, les travaux domestiques réduits à un problème mécanique, le manque d'élasticité ; la politique réduite à un problème de plus ou moins de prospérité (parti républicain et parti démocrate), la glorification des besoins, du travail, de l'activité ; le mépris des sciences abstraites, des principes ; le peu de prestige de la morale, de l'humanité ; l'exode de plus en plus accéléré vers les villes ; la transformation de l'agriculture — autant de conséquences de l'industrialisme (associé admirablement au mysticisme anglo-saxon et à la morale de pionniers). L'Amérique a tout sacrifié aux principes de la grande industrie.

Ces traditions ont eu d'autant plus de succès

qu'elles ont permis d'utiliser tout de suite la masse hétérogène des immigrants.

Les anglo-saxons ont romanisé les immigrants, non point par la force, mais par une sorte de « corruption ».

« Apprenez à entreprendre et à ne point réfléchir, et vous deviendrez riches. » Telle était la leçon. Les immigrants qui étaient loin d'être la fine fleur de l'Europe, l'ont vite acceptée. Mais jusqu'à quel point, en perdant leurs qualités athéniennes, ont-ils acquis les qualités romaines ?

Il est plus facile de désapprendre à réfléchir que d'apprendre à se conduire.

A Chicago où j'ai vécu pendant 15 jours, les Chinois de Brent-House, s'étaient tous américanisés ; les filles aussi. Les Américains leur demandent de désirer l'argent, l'indépendance, de ne pas faire de discours trop compliqués, et de faire des *jokes*. C'est bien tentant. Il est plus facile d'être un Américain hors ligne qu'un médiocre mandarin.

Les Indous par contre résistaient.

Quand ils viennent en contact avec la civilisation occidentale, où les mœurs sont très libres, les jeunes Chinois sont enchantés ; ils croient qu'ils n'y sont malheureux que *par hasard*. Illusion éternelle de l'homme qui s'imagine que le bonheur est *ailleurs*.

Ma mère a raison quand elle écrit que la cause

essentielle de notre misère c'est le machinisme.

Les socialistes se révoltent contre cette idée. C'est qu'ils ont trop d'intérêt à croire que la seule cause du malaise actuel, c'est « le capitalisme », et toute autre explication les embarrasse et les irrite. C'est une attitude de combattants, mais elle pèche par je ne sais quoi d'intellectuellement paresseux. Elle me fait songer à l'attitude des royalistes : « Si le Roi était là tout irait bien. »

Ford est revenu de ses anciennes idées sur le machinisme colossal. Il est en train de pousser à la petite industrie, d'organiser sa production sur l'union de l'industrie et de l'agriculture. On m'a donné un programme sur lequel on lit : « Je crois que l'industrie et l'agriculture doivent vivre en plein accord. L'agriculture souffre du manque de marché pour ses produits. L'industrie souffre du manque d'emploi de son personnel. Réalisons leur alliance et ils se soutiendront mutuellement. Je vois venir le temps où le *farmer* non seulement donnera des matières premières à l'industrie, mais où la ferme assurera son existence grâce à cet écoulement de ses matières premières. Le *farmer* aura donc un pied sur la terre qui le nourrira, et l'autre dans l'industrie qui lui procure de l'argent. Ainsi il aura une double sécurité. C'est à cela que je travaille (1). »

(1) I believe that Industry and Agriculture are natural partners. Agriculture suffers from lack of a market for its products. Industry suffers from a lack of employement for its surplusmen. Bringing them together heals,aliments of both. I see the time coming when the farmer not only will raise raw

Mais cependant que les erreurs de Ford sur le machinisme de plus en plus colossal ont eu un succès extravagant, personne ne prend au sérieux ce retour que Ford prêche à la petite industrie et à sa fusion avec l'agriculture.

Stuart Mill a dit qu'une conviction est plus forte que 99 intérêts.

Les Américains préfèrent le communisme à l'abandon des machines. Ils se sentent perdus sans machines.

***

« Technocracy. »

Depuis quelques mois, ce mot brille en rouge et en bleu sur les murs des villes américaines ; il s'étale dans les journaux, sur la couverture des revues ; il glisse jusque dans les pages de la publicité, où les marchands s'en servent pour attirer l'attention des lecteurs, de plus en plus méfiants. Les Américains ont enfin trouvé un sujet de conversation. Quand ils se rencontrent, ils se demandent : « Que pensez-vous de Technocracy ? » Dans les trains même, où des fumeurs ennuyés se contemplent pendant des heures avec une réserve agressive, le mot « Technocracy » introduit, légitime quelques contacts fugitifs entre les voyageurs.

materials for industry, but will do the initial progressing on his farm. He will stand on both his feet, one foot on the soil for his livelihood, the other in industry for the cash he needs. Thus he will have a double security. That what I am working for !

— Qu'est-ce que c'est que « Technocracy » ? Un groupe d'ingénieurs et d'économistes, qui ont calqué leur nom sur les physiocrates, mais qui semblent tout d'abord avoir lu Sismondi, se sont réunis et ont entrepris, avec les systèmes de publicité américaine, une campagne contre les monstruosités du machinisme.

Le machinisme, déclare M. Howard Scott, le chef des « technocrates », est la cause principale du chômage. « Le nombre d'hommes, dit-il, que les machines remplacent est infiniment supérieur au développement de l'industrie... En 1904, 1.291 heures de travail humain étaient nécessaires pour construire une auto. En 1919, 313 heures suffisaient. En 1929, 92. En 1929, nous avons produit 4 millions d'autos de plus qu'en 1919, et nous y avons employé 84.940.000 heures en moins... A Milwaukee, dans la fabrique Smith, 208 hommes peuvent fabriquer 10.000 châssis par jour... Un seul homme, aujourd'hui, peut faire 2.000 ou 3.000 cigarettes par minute, alors qu'il y a cinq ans il n'en faisait que 500... » D'autre part, les machines vieillissent en quelques années : il faut les renouveler : pour les renouveler, il faut faire des dettes ; en sorte qu'on paye encore, aujourd'hui, les dettes faites pour renouveler des machines qui ont été déjà remplacées depuis des années par de nouvelles machines, achetées grâce à de nouvelles dettes. « Un examen attentif de nos dettes et de notre production, dit-il, prouve que pendant des années nos dettes ont augmenté beaucoup plus vite que notre production et que nos dettes et notre

production ont augmenté beaucoup plus vite que notre population... »

Que faire donc ? Contrôler le machinisme ? Détrôner la machine, cette reine toute-puissante et, paraît-il, si malfaisante ? Au contraire ! Lui donner des pouvoirs plus grands.

Le « price system » fondé sur l'or, les profits abolis, les industries monopolisées par l'État, la production réglée par des experts, voici en quelques mots la solution proposée par les « technocrates ». Les ouvriers devront travailler deux jours par semaine et recevoir 10.000 dollars par an, les machines deviendront de plus en plus parfaites, subtiles et je dirais presque humaines.

Le peuple le plus capitaliste du monde accepte ces propositions sans révolte, avec la sérénité d'un malade prêt à boire le plus affreux des médicaments pour guérir. Devant choisir entre le machinisme et le communisme, il préfère le communisme.

J'ai compris pendant ces mois pathétiques que les hommes sont conduits moins par les intérêts que par des mythes tout-puissants, par la foi. Ce n'est point l'intérêt qui préside au mariage entre les Américains et la machine ; c'est une foi que la catastrophe même et les chiffres les plus cruels ne peuvent ébranler. « Non », se disent-ils, après avoir lu les raisonnements des technocrates ; « non », se disent les technocrates eux-mêmes, « ce n'est pas la faute de la machine, c'est notre faute ».

En Amérique les traditions de la grande industrie ont presque tué les traditions capi-

talistes. Le médiocre succès du socialisme en fait témoignage.

S'il n'y a pas de socialisme ce n'est point à cause de la richesse. L'année 1932 est une année de misère, elle n'a donné que 500.000 voix aux socialistes. Je me demande si ce n'est pas parce que les Américains sont tellement *plongés dans l'industrialisme qu'ils ne peuvent le voir et par conséquent le critiquer.*

Le socialisme aurait dû plaire aux Américains. Il explique la valeur par le travail ; mais *il sous-entend une plate-forme de traditions non capitalistes*, où se placer pour considérer le capitalisme (ceci en dépit des marxistes).

2. *Industrialisation de la terre*

Quand vous voyagez en Amérique, vous voyez surgir de temps en temps, petit îlot dans une immense mer de blé, un *cottage* en bois, coquet et confortable, avec, à côté, un garage construit dans le même style. C'est « la ferme ». A la place des dieux pénates ou de la vieille cheminée noircie par la fumée du bois vert, vous trouverez une T. S. F. Vous ne verrez point de poules, de canards ou de brebis, mais le téléphone ; et, à la place du jardin potager, des légumes en conserve. Le *farmer* a ses dieux ; ce ne sont ni Pan, ni Cérès, ni le Temps, qu'on déchiffre et implore chez nous tous les jours, mais deux machines étincelantes : la machine qui laboure et celle qui fauche.

Le *farmer* a appliqué à l'agriculture la méthode

industrielle : il ne cultive qu'un seul produit, et il s'efforce d'en cultiver la plus grande quantité possible. Aussi a-t-il besoin de machines et, par conséquent, de capitaux. Il est aussi endetté qu'un industriel. Il voit grand. A quoi bon cultiver des choux quand on peut acheter des boîtes de conserves ? A quoi bon se donner la peine de faire son pain quand on peut apporter la farine, avec l'auto, au boulanger de la ville voisine ? A quoi bon se donner la peine de connaître le secret de ses propres machines quand on peut téléphoner, en cas d'accident, à un mécanicien ?

Le *farmer* travaille à deux moments de l'année : quand il faut labourer la terre et quand il faut recueillir les fruits qu'elle a bien voulu lui donner. L'hiver, il le passe en Californie : aux premiers froids, des files infinies d'autos remplissent les routes de l'Amérique centrale : ce sont les *farmers* qui vont vers l'ouest.

*
* *

Je me souviens que, il y a quelques années, je ne cessais de répéter aux paysans de mon père, à ces pauvres paysans du Chianti qui luttent, sans machines, contre un sol dur et maigre : « Mais pourquoi ne pas limiter vos efforts à la vigne et à l'olivier ? »

A force de soins, d'intelligence et d'énergie, ils réussissent à produire un des vins les plus exquis de l'Europe, et de l'huile qui a encore le parfum du fruit, l'huile transparente de Virgile.

Le vin et l'huile sont toujours cultivés selon les règles enseignées dans les *Georgiques*. On presse le vin avec les pieds et deux bœufs patients, les yeux mi-clos, entourés de mouches, tournent la meule qui broie les olives.

« Si vous ne produisiez que du vin et de l'huile, même en labourant la terre avec vos charrues de bois, disais-je aux paysans, vous pourriez vous payer dix fois plus de blé, de pommes de terre et de maïs que vous n'en arrachez maintenant, en suant, à ce sol avare. » Mais ils répondaient en haussant les épaules et en souriant, têtus, fidèles à de mystérieuses traditions : « Nous voulons tout avoir. » *Ne rien acheter*, ni le pain, ni le vin, ni l'huile, ni les légumes, ni le lait, ni les œufs, ni le maïs, tel est l'idéal des paysans toscans, même quand ils ont de l'argent. Aussi s'acharnent-ils à semer le blé dans une terre sèche, qui restitue quatre ou cinq fois la semence, à garder dans l'étable des vaches qui leur mangent en foin plus d'argent qu'elles n'en donnent en lait, à cultiver les pommes de terre et le maïs, assoiffés d'eau sous un ciel toujours serein. Les alignements des vignes, au lieu d'être resserrés comme ceux de tous les pays vinicoles, s'espacent de dix mètres en dix mètres, opulentes guirlandes, pour laisser de la place aux céréales et aux cultures secondaires.

O sagesse du paysan toscan, prudence de la vieille Europe, je vous comprends maintenant !

Le *farmer* avait raison quand « tout allait bien ». Il appliquait à l'agriculture les principes

les plus élémentaires de l'économie politique ; mais, en temps de crise, désemparé, il crève de faim sur des montagnes de blé qu'il ne peut pas vendre. Le paysan européen avait tort, alors ; mais aujourd'hui, tout pauvre qu'il est, il peut vivre.

Le *farmer* gagnait beaucoup d'argent. Mais l'intelligence, l'adresse, l'expérience sont comme les muscles, elles s'affaiblissent si on cesse de les entraîner. Habitué à un travail énorme, bref et stupide, le *farmer* ne sait même pas changer une vis à ses machines, ces divinités qu'une panne rend aussi inutiles que des fossiles de mammouth dans un musée. Le paysan, rompu à un travail éclectique, très difficile, accoutumé à épargner l'argent et à utiliser le moindre brin d'herbe, a l'énergie morale, la force intellectuelle nécessaires pour faire face aux difficultés de l'heure.

Mais qu'est-ce qui explique que les *farmers* se soient si rapidement *industrialisés* et que les paysans européens se soient obstinés à vivre dans leur champ comme dans une île déserte ?

L'Amérique a beaucoup de traditions ; mais elle n'a pas de traditions pré-capitalistes. Les traditions même des pionniers, dont on parle avec tant de complaisance aux États-Unis, ont vite cédé la place aux nouvelles coutumes que la grande industrie introduisit en les justifiant par le succès. En Europe, et surtout en France et en Italie, les traditions industrielles n'ont pu déraciner radicalement les vieilles traditions du dix-huitième siècle et, d'autre part, le triomphe

de l'industrialisme n'a pas réussi à éteindre une instinctive méfiance des masses, une peur latente à l'égard du nouvel état de choses. Les souvenirs vagues des famines de l'ancien régime ou la crainte des crises industrielles du nouveau demeurent. Le fait est que les paysans toscans n'ont vu dans la prospérité qu'une crise et qu'ils ont vécu à l'époque du « bum » comme si la famine, la peste, la guerre devaient se déchaîner d'un moment à l'autre sur le monde. *L'expérience, c'est l'expérience des entreprises ratées. Le seul avantage qu'ont les vieilles civilisations sur les nouvelles, c'est que les souvenirs d'une longue souffrance les rendent prudentes.*

La vie des *farmers* ne redeviendra possible que si ces industriels de la terre se résignent à redevenir paysans.

3. *Éloignement de la nature*

Le plus humble village mexicain a l'air plus stable qu'une ville américaine. Ces villes sont des camps, des expositions universelles. On ne s'étonnerait pas de les voir disparaître à l'aube.

En 100 ans, ces hommes qui se sont établis en Amérique en luttant corps à corps avec la nature, se sont tellement éloignés des « sources » qu'ils ne savent plus comment naît ou comment est fait ce dont ils se servent pour vivre. Les ouvriers même ne connaissent pas le mystère, la genèse de l'objet dont ils fabriquent une partie. Et les voilà allant *hiking* le dimanche matin,

et s'établissant dans des *cabins*, en adorant avec ferveur le « fire place » — vaine tentative pour revenir aux sources.

A New-York, quand le printemps arrive, quand l'été triomphe, on s'aperçoit que les villes européennes sont encore très près de la nature. Paris même, la ville « la plus ville » que je connaisse, la capitale-type se transfigure, dans les rêves d'un habitant de Manhattan, en une sorte d'Arcadie pleine d'arbres et d'oiseaux.

En se promenant à Paris, on voit partout quelques lambeaux des grands bois bleus qui entourent et rafraîchissent la ville. Au Luxembourg, au parc Monceau, aux Champs-Élysées, au parc Montsouris, place des Invalides, sous la tour Eiffel, le long des quais, les Parisiens trouvent le soleil tremblotant des bois, ce doux soleil en miettes, le vert criard de l'herbe, les jets d'eau des arrosoirs, pareils à des immenses plumes d'autruche, et une odeur de terre humide, de feuille pourrie.

Dans les vieux quartiers, on découvre encore des platanes qui débordent les murs, et, quand les portails sont entr'ouverts, un jardin qui étincelle au soleil au fond d'un couloir sombre. Jusqu'aux grandes avenues que la ville remplit de bruits mécaniques et d'odeurs industrielles ont leur fleuve de marronniers ou de platanes.

Les pelouses, les arbres, les parcs semblent entraîner avec eux toute une vie rurale : ne

voit-on pas encore, à Montmartre et à Montrouge, les chèvres brouter avec obstination l'écorce coriace des arbres ? Les chevaux n'ont pas disparu, ni les crottes, ni les moineaux qui y cherchent les grains. Paris est la capitale de l'Occident ; cela ne l'empêche point de garder je ne sais quel air champêtre.

New-York est la ville pure, la ville absolue. On dirait que les dieux ont puni les hommes de se disputer le ciel en frappant leur sol de stérilité. De l'*Empire State*, le gratte-ciel le plus haut de New-York, on ne voit autour de soi que de la pierre, du ciment, du fer, des machines — et des êtres humains.

Ne me parlez pas de Central Park ! Je n'ai rien vu d'aussi désolant que cette tentative de parc ; on y sent dans toute son horreur, la lutte entre la vie et la civilisation, entre la nature et la ville, entre la lymphe et les miasmes. Ce parc est une victoire, puisqu'il existe, puisqu'il est entouré de grilles, embelli de lacs ; mais quelle victoire ! Ses arbres sont rabougris, étiolés, on imagine une main géante qui les a empêchés de pousser ; ses prairies laissent à découvert la terre ; ses lacs stagnent comme l'eau d'une cuvette où l'on a lavé son blaireau : le vent n'ose pas rider leur surface d'une vague.

En dehors de Central Park, j'ai trouvé de l'herbe : le long de l'Hudson et dans l'extrême nord, mais si loin que, j'en suis sûr, la plupart des New-Yorkais du vrai New-York ne l'ont jamais foulée ; à Battery Place, dans l'extrême sud, là où Manhattan s'aiguise en cap, mais il

ne s'agit que d'une pelouse ; à Washington Square, où l'on aperçoit même quelques arbres ; autour de Trinity Church et de Saint-Paul Church — mais ce sont deux pelouses pieuses et funèbres, réservées aux morts ensevelis près des deux églises : le vacarme, la poussière, les lumières de Broadway ne les respectent pas, et, quand on les regarde du haut d'un gratte-ciel, on se demande comment les grilles ont pu les défendre des monstres mécaniques qui les frôlent jour et nuit.

J'ai eu la chance d'habiter Crove Court, une petite cour, dans le Greenwich Village, sur laquelle se penche un véritable platane et où brille un triangle vert — un luxe, un privilège inestimable. Les locataires descendaient à tour de rôle, le matin et le soir avec un arrosoir et arrosaient le gazon aussi tendrement qu'une mère nourrit son bébé.

En général, on ne voit jamais d'arbres, ils ne peuvent pas pousser ; les insectes meurent, l'air est un « Flit » naturel ; les oiseaux ne trouvent pas de crottin, ils vont ailleurs ; et la seule végétation dont la ville regorge est une végétation de fer, les échelles de secours qui grimpent le long des façades comme de monstrueuses vignes vierges.

J'ai été frappé par le manque d'herbe dès le premier jour ; je n'ai compris la valeur de l'herbe que quelques jours après.

Une dame, professeur dans une école primaire, me proposa de l'accompagner, un dimanche, à la campagne : elle amenait avec elle cinq ou

six de ses élèves, des mioches de sept à huit ans. C'étaient des enfants sortis des bas-fonds de New-York, ils parlaient l'américain le plus américain que j'aie jamais entendu — les enfants exagèrent toujours la prononciation. Ils n'étaient jamais allés à la campagne — il faut des heures d'auto pour sortir de New-York. Ils n'avaient même pas vu Central Park. On parla d'animaux. Je leur demandai quel animal les intéressait particulièrement ; je me demandais si en Amérique on est plus intéressé au tigre, au lion ou au crocodile : l'un me répondit : « la vache » l'autre, « les poules ». Ils avaient tellement entendu parler de ces animaux extraordinaires ! Je me rendis compte qu'une vache, une poule, pour un aborigène d'une ville comme New-York, peuvent devenir des mythes.

Nous arrivâmes vers midi à une maison en bois de style *colonial.* C'est un style charmant, les Parisiens en ont vu un modèle à l'Exposition. Les environs de New-York ne sont pas la *vraie campagne :* on ne voit pas des champs labourés, des bœufs attelés, des montagnes de fumier et des charrues abandonnées près d'une meule. Les environs de New-York ressemblent plutôt à un immense parc boisé. Mais, autour de la maison, nous trouvâmes une véritable prairie. Je dis une prairie et non pas un gazon ratissé et soigné, une prairie touffue, pleine de boutons d'or, une de ces prairies où les jeunes filles s'efforcent en vain de découvrir un trèfle à quatre feuilles. « Grass ! » « L'herbe ! », s'écrièrent les enfants avec admiration. « Is it really grass ? » « Est-ce

vraiment de l'herbe ? » demandèrent-ils ensuite, doutant. Ils s'approchèrent, craintifs — on les avait habitués à respecter les triangles de gazon — et touchèrent l'herbe avec les mains.

II

TRADITIONS DES PIONNIERS

1. *Protectionnisme*

Y A-T-IL des partis en Amérique ? Il y a des traditions politiques, dont le protectionnisme et la méfiance envers l'Europe sont les plus enracinés.

Hoover et Roosevelt, les républicains et les démocrates, se sont battus, pendant cette campagne électorale retentissante (1), sur le terrain du protectionnisme. L'objet principal du grand débat n'a pas été la loi sur la prohibition (les deux partis sont plus ou moins d'accord sur ce point, il faut abolir le 18e amendement). Quant à l'Europe et à la politique étrangère, c'est « une très mauvaise plate-forme électorale ». Les Américains sont très polis avec les Européens ; mais, au fond, ils n'aiment pas s'occuper de leurs affaires, trop embrouillées, trop délicates. On est surpris de découvrir chez ce peuple, après cent cinquante ans, les restes d'une mentalité « coloniale », la vieille méfiance de la

(1) Celle de 1932, à laquelle Léo a assisté.

colonie en révolte pour l'ancien oppresseur. Hoover montre moins de répugnance que Roosevelt à intervenir dans les complications européennes ; mais l'un et l'autre ont évité d'ennuyer les trente mille Yankees, accourus dans des amphithéâtres de ciment armé pour les entendre traiter une question qui n'intéressait personne. L'Amérique est loin, très loin ; on considère avec calme et indifférence les agitations et les terreurs de Genève. Le *protectionnisme, la loi Hawley-Smoot, voilà le bon thème électoral ;* il intéresse tous les Américains directement. Les Européens aussi, hélas !

En théorie et par tradition, les républicains sont protectionnistes et les démocrates libre-échangistes.

Le parti républicain, fondé par Hamilton, a gouverné sans interruption les États-Unis pendant vingt ans ; il représente l'élément anglo-saxon, protestant, conservateur, industriel de l'Amérique, les intérêts, les affaires, la richesse, l'autorité. Ses représentants ont contribué à donner à la constitution américaine je ne sais quelle saveur dictatoriale. Le parti républicain est donc protectionniste tout naturellement.

Le parti démocrate, fondé par Jefferson, a été longtemps dans l'opposition. Son fief est le Sud, région agraire. Il est plutôt libéral, il fait bon accueil à toutes les religions, même à la catholique, à tous les immigrants, même aux slavo-latins. Un parti dans l'opposition, lié aux « farmers » plus qu'aux industriels, est porté à glorifier les mérites du libre-échange.

Hoover et Roosevelt ont respecté les traditions de leurs partis pendant cette campagne électorale.

Hoover a prononcé des discours si radicalement, si ingénument protectionnistes, qu'un Européen ne pouvait les écouter sans quelque étonnement. En 1930, les républicains firent passer le « Hawley-Smoot act », une loi sur les tarifs douaniers qui a ruiné une partie de l'univers. Les économistes américains adressèrent alors un appel au président Hoover lui demandant de s'opposer à cette loi terrible. Ils viennent de lui adresser un deuxième appel, lui demandant de l'abroger. Peine perdue. Les républicains croient au protectionnisme comme à un dogme sacré : ce peuple a une foi mystique dans les théories, qui me semble parfois un peu inquiétante. « La nation, déclara en 1930 le sénateur Wasson, leader des républicains, aura atteint dans un an le sommet de la prospérité. » Il disait ces paroles prophétiques au moment où la loi Hawley-Smoot fut votée. Ce terrible petit serpent noir, ce terrible graphique que les économistes tracent sur une page remplie de petits carrés mystérieux, a continué à descendre, malgré les tarifs ; les économistes disent même à cause d'eux. Ceci n'a point empêché Hoover de répéter dans sa campagne électorale : « Il ne fut jamais un moment dans l'Histoire des États-Unis où les tarifs protectionnistes soient plus nécessaires à la prospérité du peuple américain. »

Les démocrates, naturellement, disent tout le contraire. Roosevelt n'a cessé d'affirmer, pen-

dant toute sa campagne électorale, que les tarifs établis par les républicains étaient une série de « bévues coûteuses » et « qu'on ne pouvait faire aucun progrès essentiel, en Amérique ou à l'étranger, si l'on ne reconnaissait point ces erreurs ». Et il a analysé avec beaucoup de finesse tous les inconvénients des tarifs douaniers, les répercussions sur les prix et les autres maux que les libre-échangistes ont l'habitude d'attribuer au protectionnisme.

On donne ici Roosevelt gagnant du « big game » avec à peu près 8.000.000 de voix. Les Européens peuvent-ils espérer que le 4 novembre l'Amérique ouvrira de nouveau ses portes à leurs marchandises ? Malheureusement non.

Les démocrates sont libre-échangistes en théorie, ils sont protectionnistes en pratique. Les tarifs douaniers, *ad valorem*, du « Hawley-Smoot act » étaient à peine plus élevés que les tarifs établis par les démocrates en 1894.

Roosevelt a commencé par attaquer les tarifs des républicains : il a ensuite déclaré que « toutes les barrières commerciales doivent être diminuées aussi rapidement que possible » ; mais, mais...

Mais le « farmer » doit recevoir pour tout ce qu'il produit et vend à l'intérieur des États-Unis « l'équivalent de ce que l'industriel protégé reçoit des tarifs ». Mais les tarifs sur les objets manufacturés ne doivent pas être diminués au point de faire tort aux « intérêts légitimes ». Il faut éviter un violent bouleversement des affaires. Mais « notre but est de donner à l'agriculture la même protection qu'à l'industrie ».

Les démocrates ne croient pas au protectionnisme comme à un dogme : ils y croient comme à une pénible nécessité, sans enthousiasme et avec un peu de honte ; mais ils y croient. Ils préfèrent favoriser l'agriculture alors que les républicains préfèrent favoriser l'industrie.

Mais Hoover, accusé de négliger les campagnes, répondit : « Pas du tout, j'étendrai les tarifs aux produits agricoles », et Roosevelt, accusé de troubler l'équilibre de l'économie américaine, répondit : « Soyez tranquilles, j'agirai avec tact et prudence. » Tout le monde sait ce que cela veut dire.

Les électeurs assistent donc à un violent débat entre deux partis qui ont à peu près les mêmes idées — singulier paradoxe de la politique américaine, paradoxe trop visible, contradiction trop manifeste. On comprend que le parti socialiste de M. Thomas, presque inexistant jusqu'à ces derniers mois, fasse des progrès considérables. Pour la première fois, on verra en Amérique un candidat socialiste obtenir, dit-on, 2.000.000 de voix.

2. *Anti-européanisme ou la colonie en révolte*

« Vous trouverez encore en Amérique l'esprit de l'ancienne colonie en révolte » me dit un Américain extrêmement perspicace. Je m'en suis aperçu ces jours derniers. Le payement des dettes remettait en question les rapports entre l'Amérique et l'Europe. On reparlait de l'Europe dont on lisait peut-être les nouvelles avec un peu

plus d'intérêt. Sombres nouvelles pour la plupart : crise politique en Allemagne, crise financière en France, crise économique en Angleterre, la justice bafouée à Genève ; partout la misère, l'anxiété, la peur du lendemain. Ces nouvelles auraient dû émouvoir même un cœur de pierre. C'est du moins ce que pensent les Européens qui courent acheter leur journal, chaque matin, avec l'âme inquiète.

Mais l'Amérique est loin. Elle est aussi loin de l'Europe, sous certains rapports, que l'Europe l'est de la Chine. L'élite américaine, l'*intelligentia*, les gens riches, ont visité l'Europe ; ils admirent Paris et l'Allemagne ; ils ont même un certain snobisme européen ; ils tendent à déprécier l'Amérique ; les côtes de l'Atlantique, en général, sont encore un diapason sensible aux ondes sonores de l'Europe. Mais la grande masse des Américains ne connaît l'Europe que par ouï-dire. Dans une ville du centre, de l'ouest, du sud-ouest, les nouvelles de l'Europe semblent aussi mystérieuses que des messages de l'au-delà. Les purs Américains du Kentucky se soucient fort peu de notre destin ; si par hasard ils ont traversé l'Atlantique pendant la guerre, ils doublent leur indifférence d'une vague hostilité. Pourquoi ?

***

Ils ont une Histoire à eux, une Histoire qui n'a point de contact avec la nôtre. Au moment où, en Europe, on se battait pour le socialisme,

les Américains se posaient le problème de l'esclavage ; la formule « lutte de classe » n'a jamais eu aucun sens pour eux. Ils touchent directement à la génération des pionniers. « Ma grand'-mère — me disait un Américain — n'a point oublié ces nuits où tout le camp veilla en attendant l'attaque des Indiens. » Héritiers de ces pionniers, ils sont terriblement francs et nets dans leur commerce ; ils ne s'attardent point à des sous-entendus ; ils n'entendent que ce qui est dit. Si un Européen lit dans le journal que le roi Zogu ne fera pas sa cure d'eau en Italie, il pense : « Tiens, tiens, le roi Zogu change de politique. » Un Américain se dit : « Le roi Zogu va beaucoup mieux ; comme c'est intéressant ! »

Quand, par hasard, il entre en contact avec l'Europe, cet Américain se sent perdu. Il ne comprend rien, il a l'impression qu'on se moque de lui et il fait appel, pour réagir, à l'idée d'une Europe tyrannique et déloyale ; une idée, un sentiment vague, qui sont encore l'héritage des guerres d'indépendance. L'Europe est pour lui *un pays où les gens disent ce qu'ils ne pensent pas*. L'enfance d'un peuple, dirait un psychanalyste, est aussi importante que l'enfance d'un individu.

***

Si les Américains cent pour cent se méfient de l'Europe, les immigrés l'ont en horreur. Il y a un véritable complexe des immigrants. L'immigrant change de nom, il s'efforce de faire

oublier ses origines, il cesse de cultiver sa langue et il ne songe au pays d'où il vient qu'avec le malaise avec lequel on se rappelle une période malheureuse de sa vie. Pour l'immigrant européen, l'Europe est un monde hostile. Dans son pays l'immigrant était pauvre, il ne portait pas de col, il changeait rarement de chemise et il était écrasé sous le poids des différences sociales. Ici, il se sent un homme comme les autres. Il change de chemise tous les jours, il a un col, il prend son bain et traite le bourgeois d'égal à égal. A New-Haven, la moitié de la population est italienne. Un maçon, un vendeur de journaux, un garçon de restaurant m'ont invité à prendre le thé chez eux. Leurs enfants vont à l'école, ils sont les premiers à accepter l'héritage de la méfiance de l'Europe que leur lèguent les vieux Américains du dix-huitième siècle.

Le président Hoover a déjà déçu quelques espérances. J'ignore ce que fera, au mois de mars, le président Roosevelt. Mais il ne faut pas trop compter sur la collaboration des États-Unis dans les affaires européennes. En France, on s'imagine que les démocrates sont très différents des républicains ; en réalité, leur programme est le même, ils le copient l'un sur l'autre. Ce programme unique, qui joue d'ailleurs un rôle relatif dans les élections, reflète les brumeux *desiderata* des masses. Dans le cas présent, Roosevelt, qui est lié à Hearst, est peut-être moins « européen » que Hoover. Mais en général les Américains sont opposés, par principe, à toute intervention dans notre conti-

nent. Ils se sentent puissants, riches, capables de se suffire à eux-mêmes. Cet égoïsme est cruel. Constatons-le avec peine ; mais constatons-le.

3. *Admiration pour le succès*

Les *gangsters* jouissent de beaucoup de prestige, même parmi les honnêtes gens. Ils jouissent de l'admiration que l'on a pour la « personnalité ».

Les Américains se trompent facilement ; ils admirent n'importe quelle manifestation bruyante. L'admiration pour les *dictateurs* est typique ; les Américains les admirent de la même manière que les *gangsters* : « Ce sont des hommes différents des autres. »

On admire chez les gangsters le succès. Un « homme qui a réussi », quel qu'il soit, est digne d'admiration dans une civilisation de pionniers.

On ne peut rien objecter quand les gangsters disent : « Nous ne volons pas plus que Insull ou bien le maire de Chicago. »

Les gangsters sont la fleur spontanée d'une civilisation qui a tout sacrifié à l'argent, et qui ne fait pas attention aux moyens.

Il est inutile d'établir des « Juvenile courts » très coûteuses, tant qu'un Insull (j'en ai su de belles sur lui !) sera donné en modèle. La corruption politique de l'Europe n'est rien en comparaison de celle d'ici.

Presque toutes les « Unions » de Chicago sont dans les mains des « gangsters » qui s'en servent pour leurs intérêts. J'ai visité le siège de la

Milk Driver Union à laquelle les gangsters ont déclaré la guerre, parce que son président, vieux et intègre, s'était refusé à la leur livrer. Elle était blindée, et armée de mitrailleuses.

Dans la moitié des États il est impossible de condamner un homme qui a de l'argent et dans l'autre moitié il y a encore le lynchage ! Ah ! Europe tant calomniée ! Je ne croyais pas qu'en Occident il pût y avoir des pays où la vie est si absurde, si dure, dans lesquels il y a un contraste si énorme entre l'apparence et la réalité, entre la vie et les institutions !

Il ne faut pas méconnaître l'influence des immigrés, les pires éléments. D'après une statistique de 1927, sur 880 gangsters de Chicago, le Pr Thomsher a dénombré 45 Américains ; les autres sont étrangers :

63 nègres ;
25 métis ;
351 de différentes nationalités blanches ;
396 de nationalités distinctes, dont :
148 Polonais ;
99 Italiens ;
75 Irlandais ;
20 Juifs.

Mais l'immigration n'explique pas tout. L'Amérique est partout peuplée par des immigrants, et pourtant il n'y a pas de gangsters à Buenos-Ayres. Les gangsters ont leurs racines dans les traditions des pionniers.

Sapir, professeur à la Yale University, dit

qu'en Amérique le principe du « self help » est essentiel. Tout est bureaucratisé en apparence, mais en réalité le « getting away with it » est un point d'honneur national. On admire un homme « qui a su violer la loi à son profit ». Conception de vue des pionniers.

La philosophie américaine a accepté cette conception ; elle l'a même appuyée.

« Donnez-moi quelque chose qui assure le succès, qui soit engagé par ses propres lois à conduire notre monde toujours plus près de la perfection et tout homme raisonnable adorera cette chose. » (W. JAMES, *Pragmatismus*, chap. III.) (Give a matter that promises succes, that is bound by its laws to lead our world even nearer perfection, and every rational man will worship that matter.)

Et Emerson : « L'homme qui s'aide tout seul est le bien venu de Dieu et des hommes. Toutes les portes lui seront ouvertes. » (Welcome ever more to Gods and men is the self helping man. For him all doors are flung wide.)

Et dans les proverbes populaires : Accroche ton chariot à une étoile. (Hitch your car to a star.)

En Europe, la morale de la grande industrie s'est substituée à la morale chrétienne, mais on ne le sait pas ; nous parlons toujours un jargon chrétien. Ici on s'en est aperçu ; on a tranquillement doublé le jargon chrétien par de nouvelles formules capitalistes et de pionniers. On admire franchement celui qui a su « get away with it ».

4. *La femme américaine*

Le Dr Lowell dit, qu'à l'origine, il y avait en Amérique deux frontières.

Première frontière : celle habitée par les pionniers. Ils vivaient seuls, buvaient, jouaient beaucoup, violaient la loi, tuaient. Ils n'avaient pas de femmes mais ils les idéalisaient, sentimentalement.

La seconde frontière — *la covered wagon frontière :* celle des familles. Les femmes de cette deuxième frontière firent un grand effort pour restaurer la morale normale. Le manque de femmes est à l'origine de l'énorme prestige dont la femme jouit en Amérique.

Cet énorme prestige n'a pas aidé à sa perfection. Dans un très grand nombre d'écritures féminines de ce pays j'ai trouvé des signes d'égoïsme.

Les femmes, ici, ne veulent pas se laisser absorber « par le monde intérieur du mari » ; elles s'obstinent à affirmer une personnalité propre, souvent illusoire.

Elles n'admettent pas que leurs maris sachent quelque chose mieux qu'elles. Elles ne se réfèrent jamais aux opinions du mari. Elles ne l'admirent pas non plus. Si elles y sont forcées, elles le font avec ironie, tellement elles en éprouvent de la honte. Elles croient qu'en admirant elles avouent leur infériorité.

Des femmes sensibles à la moindre piqûre, ne parviennent même pas à s'imaginer vague-

ment les souffrances effroyables qu'elles infligent aux nègres.

Le vacarme de leur « moi » les empêche d'entendre les gémissements déchirants des hommes.

Dans leurs rapports avec les hommes les femmes sont tranchantes ; si un homme n'est pas exact, empressé, obséquieux, elles le quittent délibérément ; elles exigent énormément des hommes et ont l'air de trouver cela tout naturel. Elles ne cherchent pas à *excuser* les hommes, elles tendent à les *juger*.

Je n'ai jamais vu une Américaine regarder son mari avec ce timide dévouement et cette chaleur qu'ont les Européennes pour exprimer leur joie d'être conquises.

La femme mariée ne se fait aucun scrupule de trahir son mari.

La pudeur paraît inconnue. On parle couramment de mères qui reçoivent leurs enfants dans le bain.

Le mariage est devenu une profession. Les femmes se marient « pour avoir de l'argent », « pour satisfaire un caprice », décidées à ne rien donner en échange.

Une femme divorcée a assuré la vie de son mari contre la mort, afin de ne pas perdre sa pension.

Je ne peux m'empêcher de penser à ce mari « major » insupportable et furieux d'avoir été réveillé, sur qui le lendemain allait tomber une demande de divorce, et qui n'en savait rien, — et

à ce poète si intelligent, qui n'avait que quelques mois à vivre et dont la femme ne s'occupait pas. Que de solitudes dans un salon !

Mme C... épousa le major pour son caprice. Maintenant qu'ils ne se livrent plus aux jeux de l'amour, elle le renvoie. Elle reste seule à 60 ans. (Mariages sexuels des Américaines. Solitude de la vieillesse. Mme D... est seule ; Mme S..., Mme Cr..., Mme Ch..., sont seules.)

Par compensation, les femmes sont très débrouillardes, plus que les hommes. Elles savent se tirer d'affaire dans cette crise mieux qu'eux ; peut-être ont-elles plus d'imagination. Il y a moins de chômeuses que de chômeurs.

Mouvement en sens contraire des masses féminines. On ne voit plus les servantes devenir secrétaires, mais les secrétaires redevenir servantes. La plupart des servantes de ces restaurants, si distinguées, sortent d'une famille ouvrière ; elles ont fait la « High School » (4 ans) et ont un diplôme de secrétaire. Ne trouvant pas de place, elles se résignent à être de nouveau servantes. Ceci est facilité par les coutumes : *un job est un job*, comme en Angleterre ; il n'englobe, il n'empoigne pas la personnalité ; quel qu'il soit il est honorable.

Il faut aussi étudier un autre type de femme : « la secrétaire » qui n'est pas du tout « la maîtresse » et qui remplit ici le rôle de la dame. On trouve beaucoup plus de dévouement, d'humanité, de curiosité, d'âme dans les secrétaires que dans les dames. Ce sont les secrétaires qui

accomplissent, ici, ce rôle de rapprochement que les dames ont chez nous.

5. *Égalité. Sports*

On comprend ici combien nous sommes, en Europe (et en France), loin de l'égalité. Il n'y a plus de classes dans le pays où chacun peut atteindre à n'importe quoi, et où il en a la conscience. Personne ici n'a le sentiment des hiérarchies. C'est ce qui rend toute naturelle, même indispensable, cette familiarité entre le président de la République et le cireur de bottes, entre professeurs et élèves (elle révolte mes amis européens, habitués à des professeurs solennels ; ils en sont affectés, même s'ils sont socialistes).

L'égalité a ici une explication : *tout le monde est parti du même point, il y a* 150 *ans !*

Elle a un symbole : *tout le monde est bien habillé, et de la même manière.*

Il y a je ne sais quoi d'émouvant dans cette égalité des apparences.

Il n'y a pas de différences visibles entre les classes : tous les Américains ont à peu près les mêmes costumes, les mêmes manières, la même instruction, la même éducation. Tout le monde jouit du même confort, entend la même musique, lit le même livre, assiste au même spectacle, mange les mêmes mets (ils sont tous très sobres), a une maison meublée à peu près de la même façon.

Contre cette égalité, les classes supérieures, ou tout au moins riches, affolées, s'efforcent de réagir, de marquer leur rang par des « exclusions »

plus rigoureuses qu'en Europe et par un snobisme ardent, frénétique. Par exemple : il y a dans chaque ville un hôtel, un quartier où « l'on peut habiter » et l'on est disqualifié si l'on habite ailleurs.

Dans les plus petites villes, il y a un quartier spécial où vivent les millionnaires.

On entrevoit un monde fabuleusement riche et « très exclusif », tenant à des privilèges comme aux seuls rites véritables qui l'assurent de sa supériorité.

Obsession des « circles ». Les nombreux pamphlets publiés pendant le XIXe siècle sur « The aristocracy of New-York and Boston ».

« Game » entre Yale et Harward. Quarante mille personnes bien habillées.

Il y a je ne sais quoi de mélancolique dans le spectacle de 40.000 personnes, cette masse de destinées qui brille au soleil comme du sable.

Les champions venaient un à un se reposer au premier rang du stade — tout en sueur, et on leur jetait un manteau sur le dos comme aux chevaux de course.

Le sport (des autres) n'a pas de but. Il vous excite sans vous satisfaire (comme une femme coquette) ; il manque absolument de catharsis ; le moment où vous vous sentez purifié, où l'exaltation s'apaise, où vos nerfs se détendent n'arrive jamais. A un certain moment l'arbitre siffle la fin et vous vous dites : « Eh bien, quoi ? Et alors ? » C'est un spectacle égalitaire : les différences d'intelligence, de culture, de milieux des spectateurs sont abolies.

III

TRADITIONS MYSTIQUES ANGLO-SAXONNES

1. *Obsession de Dieu et rigidité des rapports humains*

Il y a en Amérique des traditions mystérieuses, des « traditions mystiques » qui viennent de la première immigration anglo-saxonne : *obsession de Dieu*, propre aux puritains et propre aux Américains et aux Anglais.

Dans la rubrique « Queeries and Answers » les journaux américains publient couramment des « prières ». On y lit très souvent des questions de théologie.

Au meeting socialiste on parle de « Dieu », de « notre merveilleuse Amérique », on ne parle pas de la lutte de classes. Le socialisme est nationaliste, mystique, utopiste. Il a beaucoup de points de contact avec le socialisme anglais. Mac Donald, murmurant sa prière à Paris aux dîners de Mme Ménard.

Jusque dans les pièces de deux sous on voit écrit « In God we trust ».

L'Amérique a cherché à faire une démocratie mystique.

***

Le mysticisme rattache l'individu à un idéal, mais il le détache de l'homme. Les rapports humains sont déjà froids en Angleterre, ils sont glacés ici.

Les Américains sont très *polis*. Mais cette politesse est sans nuance. C'est un cadre uniforme appliqué à la vie quotidienne.

Vous êtes une créature de Dieu, votre vie est aussi sacrée que celle d'un oiseau (les oiseaux ont ici des protecteurs fanatiques) ; mais vous êtes un des cent mille oiseaux qui peuplent les airs, vous n'êtes pas un être humain avec passions, aspirations, ambitions, souffrances *personnelles !*

Les organisations sont rigides, abstraites. Elles ne sont pas enfantées par la pitié, par l'amour, par des sentiments humains ; elles sont l'aboutissement de préoccupations sociales, morales, religieuses : le prestige, le devoir, l'humanité. Elles s'adressent à des séries, non à des individus.

Vous êtes une machine ; mieux, la pièce d'une machine. Si vous n'appartenez pas à une marque connue, il n'y a pas de pièce de rechange pour vous.

On me raconte ce petit fait : une pauvre femme italienne met au monde un enfant. Elle n'a absolument rien pour l'habiller. Les contrôleurs du *Relief Committee* trouvent l'enfant nu, enveloppé dans un châle. Le Comité propose

à la mère de l'envoyer à la campagne avec son bébé. La pauvre mère accepte. On lui donne des layettes, des robes, des couvertures, pour elle et pour l'enfant. Mais au dernier moment la pauvre femme n'a pas le courage de laisser son mari tout seul... et renonce à partir. On lui enlève toutes les robes et les layettes qu'on lui avait données.

Tout le monde est isolé ici. Il y a des dames qui vivent à New-York depuis 20 ans et qui ne connaissent personne : chacun vit pour soi-même. Cela complique beaucoup la fonction du *Relief Committee.*

Il n'y a aucune entr'aide, ni entre voisins, ni entre parents. C'est le *Relief Committee* (aide aux chômeurs) qui doit chercher les parents riches et les obliger à secourir les parents pauvres... Pourtant ces mêmes riches qui n'aident pas spontanément les parents pauvres donnent des sommes respectables au *Relief Committee.*

On a vu une dame qui habitait Park Avenue demander des secours. *Elle gardait son domestique, parce qu'il ne savait pas où aller, et elle n'avait pas un cent.*

L'Unemployment, organisation pour recueillir et distribuer des fonds aux chômeurs, est merveilleuse. 50.000 personnes se dévouent à cette œuvre, réparties en équipes, chacune s'occupant de certains milieux. Mais c'est un effort gigantesque pour maintenir un état de choses mort. On a peur de faire baisser les salaires ; aussi on crée des « jobs » dans les hôpitaux, etc. Cela

se terminera quand même par une diminution des salaires.

Juvenile Court (tribunal d'enfant). Une mère italienne : 8 enfants, aucun ne travaille. La petite fille, 14 ans, qu'elle cite, se révolte parce qu'elle ne peut pas aller aux *moovies* (ce symbole de la vie romantique impossible : cette soupape du romantisme comprimé par l'âpreté de la vie industrielle). La seconde génération !

Deux enfants nègres sans parents et sans maison. Ils ont volé un pain.

Deux enfants de parents bourgeois. Ils ont volé un chat d'Angora et des oiseaux.

Admirable institution, à peu près inutile d'ailleurs.

Sin sin (1). Merveilleuse organisation. Noter les souliers luisants du « sergeant ». Seuls les soldats ou les prisonniers réussissent à rendre les souliers aussi luisants.

Chaise électrique. Une salle très claire, presque élégante, avec quelques sièges, et, au milieu, une chaise de dentiste absolument inoffensive.

La salle pour l'autopsie ressemble à une salle d'opération ou à la glacière d'un hôtel. On voit aussi, près de l'appareil réfrigérant, trois ou quatre bières de bois pauvre qui attendent leur cadavre. Tout est propre et convenable !

Politesse. Les supérieurs ont l'air d'être polis avec les prisonniers. « Third flour, please »

(1) La prison de New-York.

disait toujours le directeur du département.

Toutes ces organisations sont admirables ! Elles font des efforts énormes pour aboutir à zéro. Elles ne tiennent pas compte des aspirations humaines : aussi rien n'est décidé d'avance. « On essaie »; si cela ne marche pas on change. On n'a pas honte d'avouer les défauts d'une institution. On n'hésite pas à tout abolir, et à tout rétablir par la force. On n'a pas l'idée des douleurs que cela coûte.

Les Américains s'efforcent d'adoucir par des institutions admirables une vie qu'ils rendent eux-mêmes inhumaine.

***

La même rigidité existe dans les lois. Les lois sont souvent formulées à la hâte et avec une précision méticuleuse : elles prévoient l'application dans les détails et la rendent impossible. Aussi l'administration a-t-elle mille moyens de s'en servir pour des fins politiques :

1) Par la tolérance des violations habituelles connues ou suspectées des lois ou ordonnances;

2) Par l'interprétation raisonnable, équivalant presque à une violation de lois ordinaires irraisonnables ;

3) Par l'interprétation raisonnable de lois ou ordonnances irraisonnables concédée comme une faveur politique et non comme un droit ;

4) Par l'exécution insuffisante des dispositions concernant des services ou des matières dans les contrats, les achats, les concessions ;

5) Par la poursuite insuffisante ou ajournée ou négligeante des infractions, peines et condamnations insuffisantes.

Cette bureaucratie n'est pas aussi tyrannique qu'on pourrait le croire — paraît-il ; on peut tourner ses lois : mais elle est rigide, elle ne se plie pas aux situations, elle ignore les nuances dans l'application des réglements. Einstein est attendu comme un dieu en Amérique ; le consul à Berlin l'importuna tellement avec ses questions, qu'Einstein prit son chapeau et s'en alla.

Je m'aperçois maintenant que ce qui m'a fait le plus souffrir pendant ces mois de voyage, c'est le manque de contacts humains avec les gens. En Europe, entre visiteurs et hôtes, entre commerçants et clients, entre directeur et correspondants, entre roi et sujets, entre maîtres et serviteurs, il y a presque toujours des rapports humains.

On s'aime, on se déteste, on se critique, on parle de tout ; dans le train on rencontre des gens qui vous racontent leur vie. Ces rapports humains lient jusqu'aux passants. Il arrive mille fois que deux personnes se sourient dans la rue ; les gens sont curieux les uns des autres ; ils s'inspectent, montrent parfois « qu'ils ont compris la douleur secrète de l'un d'eux ». Les incidents de la rue créent immédiatement une entente humaine entre les spectateurs. Un homme tout seul rit, on se moque de lui ; on entre dans un restaurant, on reçoit un accueil « per-

sonnel » de la part du garçon, de la servante. Ils vous montrent tout de suite de la sympathie. Il y a des histoires d'amour qui durent une seconde, dans le métro. Je me souviens encore maintenant de cette belle jeune fille qui descendit à « Pasteur », que je saluai de la main et qui m'envoya un baiser du quai. De cette jeune fille avec qui je traversai toute la place de la Concorde en courant et qui riait avec moi ; « Oh ! toi que j'eusse aimé, oh ! toi qui le savais ! », dit Baudelaire. C'est une vieille histoire d'amour où tous les deux jouent un rôle.

Ici, on n'a avec les gens que des rapports officiels. Si vous leur êtes présenté, ils répondent à vos questions, et c'est tout. Si vous ne leur êtes pas présenté, ils vous considèrent comme inexistant. Ils ne vous regardent pas, ils s'offensent si vous les regardez. Les femmes dans les trains agissent comme si tout le monde songeait à les violer. Et si vous dites à ces gens quelque chose qui n'est pas absolument de rigueur, quelle stupéfaction, quelle colère !

« N'ayez pas peur » — ai-je dit à cette dame qui me faisait une mine furieuse parce que je m'asseyais en face d'elle pendant la nuit — « je vous laisserai la place libre ».

Je n'oublierai jamais l'émerveillement irrité, la colère de cette femme. Un inconnu n'a pas le droit de *deviner* un sentiment inexprimé.

J'ai horreur de cette réserve agressive, de cette vacuité pompeuse, de cette solitude.

Le climat même n'a aucune nuance : hier on se promenait en veston, aujourd'hui il neige.

Les gratte-ciel sont si immenses qu'ils n'ont plus l'air de maisons. On ne pense pas que des gens y habitent. Et la foule est si indifférente qu'elle ressemble à une faune, à une flore. On se promène à New-York comme dans les montagnes.

Les douaniers canadiens m'ont fait manquer mon *bus*. Pourquoi ? Parce que j'étais en retard et que je les ai suppliés d'examiner mon passeport le plus rapidement possible. Ils ont pris un malin plaisir à n'y rien comprendre, à le déchiffrer avec peine, à me poser des questions oiseuses, et à faire des dissertations académiques de « procédure-passeport ». Plus je devenais nerveux, plus ils devenaient tâtillons ; et ils justifiaient leur lenteur sadique par des airs de soupçons absolument faux.

Leurs soupçons augmentaient d'autant plus que je leur répétais : « Je viens de passer deux fois la frontière sans difficulté ce matin. » J'ai risqué de rester sur le pont pour la nuit. Les douaniers américains commençaient aussi à me faire des difficultés, par ricochet, mais je les ai apaisés (oh ! expérience !) :

1° Par mon calme apparent ; 2° En leur montrant mon mépris pour leurs collègues canadiens. C'était une manière de faire ressortir leur supériorité ; ils en furent flattés et se laissèrent convaincre.

La vie devient de plus en plus difficile. Partout misère, douleurs, soupçons, et complications bureaucratiques.

2. *Sentiments humanitaires*

La révolte de l'Amérique contre Hitler

Les Américains sont inhumains. Toutefois ils sont humanitaires.

J'étais à New-York quand les premiers décrets d'Hitler contre les Juifs ont été connus.

Des milliers d'Américains ont protesté, dans chaque ville des États-Unis, contre Hitler. Ils ont rempli les places publiques et les théâtres, masse sensible aux appels pathétiques des orateurs. Ceux qui n'ont pas pu participer à un *meeting* ont écouté, courbés sur leur T. S. F., le grand murmure de révolte de la foule lointaine.

J'ai été à un *meeting* juif, dans un des plus grands théâtres de New-York. Les discours furent précédés par des prières. Un rabbin pâle et maigre invoqua la protection de Dieu par une sombre mélopée hébraïque, et il faisait frissonner cette multitude que des siècles de malheurs ont accoutumée à la volupté des lamentations.

Mais la majorité des *meetings* n'étaient pas juifs : ils étaient américains. Toutes les Églises y envoyèrent leurs représentants, les partis politiques s'y réconcilièrent pour quelques heures. Les conservateurs, il est vrai, n'étaient pas tranquilles : le danger de voir ces manifestations se transformer en « meetings communistes » troublait et refroidissait leur ardeur. Pourtant, ils ne résistèrent pas à la poussée de l'opinion publique. Leurs journaux appuyèrent le mouvement, lui donnèrent l'aliment des nouvelles

et des preuves étalées en première page. Encore que les Juifs bâtonnés ne fussent pas tous millionnaires, les riches — ô surprise ! — trouvèrent qu'on les traitait sans humanité. Je ne dis pas que, s'il se fût agi seulement des socialistes, ils n'eussent supporté avec beaucoup plus de sérénité leurs malheurs ; mais le fait est que, pour la première fois depuis longtemps, on n'entendit pas « les gens importants » affirmer que « les affaires intérieures des autres pays ne les regardaient pas ». Au contraire. Des associations puissantes embarrassèrent le State Départment par des pétitions où on lui demandait d'intervenir officiellement auprès de l'Allemagne.

Il faut vivre en Amérique pour comprendre à quel point les Européens se sont résignés au mal. On peut dire que les hommes, en Europe, sont humains et ne sont pas humanitaires.

Quand ils échappent à la psychose d'une passion politique, religieuse ou sociale, leurs rapports ont je ne sais quoi de profond et de personnel qui réchauffe le cœur.

Mais si les Européens ont de la sympathie pour « l'homme », ils se sont désintéressés du sort de « l'humanité ». Des siècles de violence et d'injustice ont découragé jusqu'aux moralistes les plus sensibles. Las de se désespérer tous les matins en lisant le journal, les Européens qui ne sont pas naturellement indifférents aux souffrances humaines s'efforcent de le devenir pour ne pas faire figure de sots. La philosophie est là, prête à recevoir dans ses bras

les inquiets et les désespérés, et elle leur apprend à considérer les horreurs stériles de leur époque comme des tremblements de terre. Les plus instruits et les plus habiles se consolent en justifiant les accidents bizarres dont ils sont spectateurs par de mystérieuses lois historiques. Après tout, que savent-ils du monde et de ses lois ? Ils se réjouissent de l'obscurité où ils demeurent en se disant « que tout cela a peut-être un sens », que « tout cela était fatal ». Et ils haussent les épaules.

Les Américains, au contraire, sont inhumains et ils sont humanitaires. Rien de plus impersonnel, de plus froid que les rapports entre les hommes aux États-Unis. Déracinés, isolés dans des fabriques, dans des ateliers, sans attaches, sans famille, se méfiant les uns des autres, ayant tout à craindre de l'inconnu, ils ont perdu l'habitude de communiquer leurs pensées et leurs sentiments, et emploient toute leur énergie à dissimuler leur hostilité sous une cordialité fausse et une politesse rigide.

Mais s'ils sont « inhumains », ils sont « humanitaires », s'ils se méfient de l'homme, ils s'intéressent « aux hommes ». L' « humanitarisme » des Américains n'est peut-être qu'une manière de projeter sur l'humanité un besoin d'aimer que la civilisation américaine les a obligés à refouler en eux-mêmes.

On se cherche des compensations dans la vie, et ce n'est peut-être point par hasard que de vieilles demoiselles solitaires, en Amérique, éprou-

vent le besoin de donner des millions de dollars à n'importe quelle institution de bienfaisance.

C'est ainsi que l'Amérique est devenue le foyer de ces vastes « mouvements humanitaires » qui étonnent l'Européen et le font sourire. Ils datent du dix-neuvième siècle et, quoiqu'ils dégénèrent souvent en un vague mysticisme, la religion originelle, un calvinisme sombre et pessimiste, contribua moins à les former que l'illuminisme français et la foi dans la perfectibilité humaine.

Le premier mouvement pacifiste des temps modernes fut déclenché en Amérique autour de 1812. Les Quakers se firent les initiateurs d'une formidable campagne contre l'esclavage, qui aboutit à la guerre civile. La révolution chinoise a été faite en grande partie avec l'argent que Sun-Yat-Sen a recueilli dans le Middle-West. Et quand le tremblement de terre, il y a quelques années, ébranla le Japon, les Américains envoyèrent des expéditions de secours qui provoquèrent, paraît-il, l'étonnement et la méfiance des victimes.

Sans cet « humanitarisme », on ne pourrait expliquer deux problèmes à peu près incompréhensibles : *la prohibition* et surtout l'entrée en guerre de l'Amérique. Les diplomates ténébreux et les historiens matérialistes expliqueront ce miracle par des raisons politiques et économiques. Je ne sais exactement quels motifs décidèrent le Gouvernement à se jeter dans la mêlée. Mais je suis sûr que le peuple, fidèle à la doctrine de Washington et de Jefferson, n'aurait

jamais accepté les risques d'une guerre à laquelle l'expérience de trois ans enlevait tout prestige s'il n'avait été convaincu qu'il faisait « une guerre humanitaire » contre « l'impérialisme du kaiser » et au nom « des principes démocratiques ».

***

Hitler est peut-être étonné. Ce n'est pas la première fois, depuis dix ans, que l'État prend l'initiative de persécuter ses propres citoyens, et on a vu tant d'horreurs déshonorer le monde sans émouvoir l'Amérique ! Les Américains, en effet, ne sont pas toujours informés ; souvent même ils ont de la peine à comprendre ce qui se passe au delà de la mer. Mais, quand ils ont compris, les raisonnements philosophiques sur la rationalité du réel n'empêchent point leur indignation d'éclater. Hitler a donc perdu, en un mois, une grande bataille. Aucune sottise, aucune folie, aucune expérience ne pouvait lui être aussi funeste auprès du peuple américain que la brutalité avec laquelle il a violé les principes les plus élémentaires de l'humanité. L'opinion publique des États-Unis, qui est toujours favorable à l'*under dog*, au plus faible, était favorable à l'Allemagne. Elle s'est tournée contre elle. Hitler s'en moque aujourd'hui. Mais tout se paie dans l'histoire, et les nazis qui forcent les Juifs à se sauver au delà des frontières ne devraient pas oublier 1848. En cette année, la fleur de la Prusse libérale s'exila en Amérique. Leurs descendants revinrent les venger soixante-neuf ans plus tard. Ils n'avaient pas oublié.

DEUXIÈME PARTIE

LES DÉFAUTS DE L'AMÉRIQUE ET LES ESPOIRS POUR L'AVENIR

I

LA CONFUSION DES IDÉES

1. *L'inflation*

Notre civilisation est trop compliquée ; le monde moderne est trop difficile à comprendre. C'est la conclusion à laquelle ont abouti, j'imagine, tous ceux qui ont pu observer les Américains pendant ce mois pathétique où on lisait chaque matin, dans chaque journal, un article sur l'or.

On découvre la complexité d'un événement quand on s'en approche. Le problème de l'inflation devenait d'autant plus embrouillé qu'il était moins lointain, moins improbable. Et je crois que quand l'inflation fut résolue la plus grande partie des Américains ne savaient plus au juste à quoi s'en tenir.

Inflationnistes et *déflationnistes* puisaient avec le même bonheur dans l'histoire les témoignages en faveur de leur thèse. Les uns citaient l'Angleterre et la France de l'après-guerre, les autres l'Allemagne et Law. Les uns disaient que l'inflation active les affaires et que l'activité restaure la confiance ; les autres, que l'inflation

mène à la ruine. Les uns disaient qu'elle est le choc nécessaire pour remettre en mouvement l'organisme économique ; les autres, qu'elle constitue une fièvre passagère qui, à la longue, affaiblit l'organisme économique au lieu de le guérir.

Une semaine avant la déclaration du secrétaire du Trésor, on pouvait lire dans un journal que « l'inflation, même si on la veut, est impossible » ; et, dans un autre journal, qu' « on avait le choix entre douze ou treize formes d'inflation ». Pour la *New Republic*, « les affaires et les prix doivent changer *d'abord ;* ils sont les causes et non les effets des changements de valeur de l'argent ». A quoi la *Nation* répondait que « si les prix, en Allemagne, en 1923, augmentèrent de 300.000.000 %, c'était probablement à cause de l'inflation ». M. Walter Lippmann critiqua vertement les discours des sénateurs *inflationnistes* et *déflationnistes*, en leur prouvant qu'ils ne comprenaient rien à rien. Il accabla particulièrement de sarcasmes un malheureux sénateur qui voyait dans l'inflation un avantage pour les débiteurs, « comme si, disait Walter Lippmann, chacun n'était pas à la fois créditeur et débiteur ». Mais Walter Lippmann lui-même fut pris à partie par la *Nation*, qui l'accusa de mettre la charrue devant les bœufs et de vouloir laisser le dollar à la merci des spéculateurs internationaux.

Le pauvre Américain, devenu méfiant depuis qu'il a trouvé close la porte de sa banque, le pauvre Américain à qui on ne cesse de prêcher le devoir sacré de la confiance, ne sait plus

comment sauver les restes de sa fortune. Et il se ronge en songeant que le destin de ses dollars doit être écrit là-haut, parmi les astres des théories économiques, que les nouveaux astrologues interprètent de tant de manières, et vers lesquels lui, dans son ignorance, ose à peine jeter de temps en temps un regard timide...

Tant de principes continuellement discutés ; les symboles obscurs par lesquels s'expriment aux yeux des initiés les systèmes scientifiques, philosophiques ou économiques — formules algébriques, mots grecs, papier-monnaie — les doutes qu'entraîne l'habitude de la critique et la confusion qu'engendre toujours le symbolisme désorientent manifestement l'homme moderne.

Pour saint Thomas d'Aquin, l'univers était aussi clair qu'un salon illuminé par des centaines de chandelles. Cet heureux philosophe avait la certitude de le connaître dans ses moindres recoins et la nature, la vie intellectuelle, la hiérarchie des anges lui étaient aussi familières que celles des êtres humains. Les hommes du moyen âge étaient très humbles quand ils parlaient de Dieu, mais ils avaient une foi incroyable dans leurs connaissances et ils se sentaient chez eux sur la terre.

Pendant quelques siècles, l'Europe jouit d'une admirable paix intérieure. Les réformateurs protestants viennent la troubler, à la fin du XVIe siècle, découvrant les fautes de logique de la doctrine catholique et lui substituant un système plus cohérent quoique moins sage. Les savants du XVIIe siècle ébranlent les fondements de cet

admirable ordre astronomique, si consolant dans sa perfection et dans sa régularité. Le XVIIIe siècle s'attaque à Dieu lui-même, il met en doute les rois ou les guillotine et propose de nouveaux systèmes politiques. Le XIXe siècle est le plus frénétique de tous : il s'élance, plein de véhémence, dans toutes les directions, brise les vieux mythes, en conçoit de nouveaux par douzaines, détruisant, reconstruisant, compliquant, perfectionnant, et laissant dans son sillage autant de problèmes à résoudre que de solutions.

Les problèmes économiques entre autres. Depuis la révolution industrielle, le système économique du monde s'était tellement développé qu'on avait pris l'habitude de le considérer avec autant de respect que le système solaire, et une science était née, l'économie politique, qui, avec l'ardeur des jeunes, se proposait de mettre de l'ordre et de projeter de la lumière dans ce chaos.

L'économie politique éclaircit quelques obscurs problèmes ; mais il ne faut pas se cacher qu'elle en obscurcit de très clairs. Aujourd'hui, après un siècle et demi d'études et de polémiques, elle ne nous offre pas un abri plus sûr que sa sœur la métaphysique, objet de tant de sarcasmes.

Aujourd'hui, après un siècle de machinisme, nous ne savons pas encore si les machines augmentent ou diminuent le bien-être général ou le prix des objets ; nous ne savons pas même ce que c'est qu'un travail productif ; nous ne savons pas encore distinguer le bien de consommation des capitaux ; nous ne savons pas encore,

si l'épargne est ou n'est pas un facteur originaire de la production ; nous ne savons pas encore si la concurrence est bonne ou mauvaise ; si elle produit une augmentation ou une diminution des prix ; et nous ne sommes pas sûrs que la loi de l'offre et de la demande opère en fait même si elle est vraie en théorie.

D'autre part, par son prestige, l'économie politique découragea l' « homme de la rue » de réfléchir aux questions mêmes qui l'intéressaient le plus directement et l'encourageait trop à accepter des vérités relatives comme des vérités absolues.

Avant la naissance de la nouvelle science, j'imagine que les hommes, même incompétents, s'efforçaient de raisonner avec leur cerveau et de résoudre les problèmes économiques par le bon sens. *Ils y ont radicalement renoncé aujourd'hui.* Quand un problème se pose, ils s'efforcent de le résoudre avec une formule magique, une loi économique dont ils ont entendu parler au café. Le monde économique est si compliqué, hérissé de symboles, qu'un homme ignorant ne se sent pas le courage de le mesurer avec le mètre du bon sens, il préfère lui appliquer celui des économistes.

Mais, comme les économistes eux-mêmes ne sont jamais d'accord, le pauvre *vulgus profanum* se voit perpétuellement obligé de choisir entre trois ou quatre *vérités absolues* qui se contredisent. Et il se sent perdu.

***

Très probablement, l'inflation de la monnaie américaine a été imposée par les fermiers. Roosevelt a été l'élu de la terre. Pendant toute la campagne électorale, il parvint à ne pas se prononcer sur cette question délicate. Mais la pression des paysans se fit de plus en plus vigoureuse dès qu'il arriva au pouvoir.

L'inflation était devenue l'idée fixe des fermiers, et le président et les sénateurs démocrates furent sommés, par des centaines de lettres, de franchir le Rubicon.

Ces paysans ne lisaient pas les journaux économiques et ne connaissaient rien à la science nouvelle. Ils auraient été bien étonnés d'apprendre que leur idée fixe avait été, à l'origine, la découverte de Ricardo. Mais ils savaient que, pendant une inflation, les prix montent et les dettes diminuent. Quant aux conséquences lointaines, pourquoi diable les fermiers s'en occuperaient-ils, alors que les hommes d'État euxmêmes ne voient pas plus loin que le bout de leur nez ?

Et il arriva ce qui doit arriver en une civilisation trop compliquée : l'inflation fut déterminée par la logique terriblement simple des intérêts immédiats.

2. *Le pragmatisme*

Le moraliste a un point de vue étroit ; il distingue le bien et le mal dans l'histoire. Son attitude est pourtant plus fructueuse que celle de

l'hégélien ou du pragmatiste qui justifient tout. Parce que le moraliste crée des perspectives d'ombres et de lumières et l'hégélien est comparable à ces journées de soleil où un paysage de neige est parfaitement plat. Justifier tout ou ne rien justifier cela revient au même.

Le XXe siècle, épouvanté par l'ampleur des problèmes qui pèsent sur lui, crée une philosophie qui justifie tout et ne donne aucun appui.

« C'est la philosophie — écrit Saint-Simon — qui a établi les plus importantes institutions politiques ; elle semble posséder des pouvoirs suffisants pour faire cesser l'action de celles qui ont vieilli et pour en fonder des nouvelles, appuyées sur une doctrine perfectionnée. » (SAINT-SIMON, *Syst. Ind.*, *Œuvres*, t. V, p. 67.)

La philosophie n'a perfectionné en Amérique aucune doctrine. Aussi ne serait-il pas étonnant que l'Amérique devienne fasciste. *C'est la seule réforme que sa philosophie lui consente*, et on ne voit pas des hommes capables d'en concevoir une nouvelle.

La vie des sociétés est ce que les saint-simoniens appelaient une suite *de périodes organiques et de périodes critiques*. Les périodes d'unité ou de bonheur ; de schizofrenie ou de malheur. Ces dernières nous détruisent et nous font avancer (une mélodie est une suite de dissonances et de résolutions). Nous en sommes à la dissonance.

Mac Donald me dit : « Vous ne voyez pas là

véritable Amérique en ce moment, vous voyez une Amérique hystérique, en crise. » Comme si la maladie était moins véritable et normale que la santé, les crises que le calme, les difficultés que la prospérité.

Éternelle illusion de l'homme croyant que la mauvaise fortune est un accident, la bonne la règle.

« If a thing were always tending in one direction it would soon tend to destruction. Everything that merely progressed finaly perished. » (CHESTERTON, *What I saw in America.* N. Y., p. 11.) « Si une chose continue toujours dans la même direction, à la fin elle arrive à sa destruction. » C'est ce qui menace d'arriver ici.

La méthode pragmatique cherche à interpréter les théories d'après leurs conséquences. Si les conséquences qui découlent d'une théorie sont bonnes pourquoi la théorie ne serait-elle pas bonne ?

Mais qui est-ce qui juge les conséquences ? Les conséquences qui découlent du protectionnisme ne paraissent pas bonnes, et pourtant les Gouvernements semblent ne pas s'en apercevoir.

« Si les conséquences pratiques d'une théorie ou d'une autre sont les mêmes, toute dispute au sujet de la théorie est oiseuse. » (W. JAMES, *Pragmatismus*, chap. II) (1). C'est très peu précis.

(1) The pragmatic method in such case is to try to interpret each notion by touching its respective practical consequences. What difference would it practically make to any one if this

« Truth in our ideas means their power to work. » (W. JAMES, *ibid.*) La foi dans nos idées dépend de leurs conséquences ? Les théories alors sur lesquelles nous nous appuyons deviennent des instruments, et non des réponses aux énigmes.

3. *Incertitudes de l'économie politique*

Tout le monde vous dit : « Il n'y a pas de surproduction puisque des millions d'hommes en Russie meurent de faim. » Smith a répondu à cette objection inepte admirablement. Il a distingué la « demande absolue » de la « demande effective ».

Le prix du marché de chaque objet est réglé par la proportion entre la quantité apportée sur le marché et la demande de ceux qui sont *disposés à payer le prix naturel de l'objet*, c'est-à-dire toute la valeur de la rente, du travail, et du profit, qu'il faut payer pour l'y apporter. Ces personnes peuvent être appelées « les demandeurs effectifs » et leur demande « la demande effective ». Elle diffère de la demande absolue. Dans un certain sens on pourrait dire d'un homme très pauvre qu'il a une demande pour une voiture à 6 chevaux ; mais sa demande n'est pas une demande « effective », car la marchandise ne pourra jamais être portée sur le marché

notion rather than that notion were true ? If no practical difference watewer can be traced, then the alternative mean practically the same thing, and all discute is idle.

en vue de le satisfaire. (SMITH, *Wealth of Nation* I, I, 58.)

On objecte à Sismondi que le bon marché des produits (créé par la machine) en libérant une partie du revenu, détermine pour d'autres produits une demande supérieure et prévient ainsi le mal qu'il provoque.

Mais si les hommes, au lieu d'employer l'argent qu'ils épargnent à acheter d'autres produits, l'emploient à créer d'autres industries, que se passera-t-il à la fin ? Et que se passera-t-il s'ils usent ces richesses à produire des objets inutiles ?

« Ce qu'il faut — écrit Charles Gide — c'est la *juste* proportion entre l'effectif de chaque groupe professionnel et l'importance du besoin auquel il doit satisfaire. » Malheureusement ce « juste équilibre » est loin d'être réalisé dans nos sociétés civilisées. C'est ainsi que nous voyons *certains pays dépenser des milliards pour développer des moyens de transport, sans se préoccuper de savoir s'ils auront des produits à transporter.* » (GIDE, *Traité d'Économie politique*, p. 126.)

Quel merveilleux sujet pour un sceptique que l'économie politique ! Elle se fonde sur un principe nettement discutable : les *besoins des hommes sont illimités en nombre ;* sur une idée que personne n'a pu définir : « *la valeur* ». On ne sait ce que c'est que la valeur, ni ce qui la constitue ; on ne sait si elle est objective ou subjective,

si elle est déterminée par le travail, la rareté, l'utilité, ou la désidérabilité.

Aujourd'hui, après un siècle de machinisme, on ne sait pas si les machines augmentent ou diminuent le bien-être général ni le prix des objets. On ne sait pas ce que c'est qu'un *travail productif*. On ne sait pas si le capital est caractérisé par la productivité ou la rentabilité ; si c'est un serviteur ou un tyran de l'homme ; on ne sait pas distinguer *les biens de consommation* des *capitaux* (un fauteuil même, n'est-il pas un capital productif de revenu, puisqu'il produit un service : *le repos*, et qu'on peut le *louer* au théâtre ?).

On ne sait pas comment se forme un *capital* et si l'épargne est ou n'est pas un facteur originaire de la production ; on n'est jamais sûr que la loi de la demande et de l'offre opère en fait, même si elle est vraie en théorie ; on ne sait pas si la concurrence est bonne ou mauvaise, si elle produit une diminution ou une augmentation des prix, et on voit que souvent elle aboutit au monopole (Rockfeller et le Standard Oil) ; on ne sait pas si la surproduction même est un mal (loi des débouchés de Say). On formule en tout cas à ce sujet des lois chimériques : « L'excès de la production n'est jamais à redouter toutes les fois que l'accroissement de la production et des besoins s'opère simultanément et proportionnellement dans toutes les branches. » On affirme que les crises sont dues « aux taches du soleil » (JEVONS), ou aux salaires trop bas (les socialistes) ; et l'Amérique ? On ne sait pas

si la division du travail est un bien ou un mal ; on ne sait pas si la loi de concentration est bonne ou mauvaise, si la concentration fait faire des économies ou des pertes. Les marxistes ont dit que toute la production, un jour, obéirait à la loi de la concentration, et on en doute fort aujourd'hui. On a démontré que la loi de la demande et de l'offre était fausse, que la théorie quantitative de Ricardo (toute variation dans la quantité des monnaies entraîne une variation directement proportionnelle dans les prix) était totalement inexacte.

Je ne comprends pas Marx. Je trouve au commencement du *Capital* une contradiction si évidente que je n'ose l'attribuer à Marx ; je dois me tromper. Marx dit : *La valeur est déterminée par le travail.*

Mais si l'objet est inutile, le travail contenu en lui l'est aussi. « Le travail ne compte pas en tant que travail. » (Marx, *Capital*, Commodities and Money, I.) Mais alors la valeur n'est pas déterminée par le travail mais par son utilité.

Il me semble qu'avant la Révolution française les intellectuels expliquaient leur temps avec beaucoup plus de clarté ; mais peut-être est-ce une illusion. En tout cas, les physiocrates proposaient un plan précis, et ils ne craignaient pas de rompre avec l'*Ancien régime.*

Les plans qu'on propose ici *continuent* le système industriel tout en ayant l'air de proposer les solutions les plus radicales. La plupart des

gens sont ou communistes, ou collectivistes, ou utopistes ; ils rêvent d'une société où l'on travaillerait deux heures par jour, deux jours par semaine ; mais on ne se sépare pas de l'idée fixe du machinisme. On ne voit d'autre moyen de sortir de la crise que les tarifs douaniers. « Si le prix d'un article tombe de 2 $ à 1 $, à cause de l'importation d'articles étrangers, vous n'avez qu'à mettre une taxe de 1$ et la valeur reste la même. »

Si le protectionnisme ruine une industrie, on ne voit d'autre issue que la protection de cette industrie ruinée.

On sent les hommes pris comme des mouches dans une toile d'araignée, perdus dans les complications colossales d'une civilisation qui s'est développée pour son propre compte et qui n'a plus de principes depuis 50 ans.

II

MANQUE DE BUTS ET DE VIE INTÉRIEURE

Jusqu'à la révolution industrielle, les hommes ne voyaient dans le travail et dans la production que des *moyens*. Le but qu'une civilisation se proposait était autre. Le christianisme se proposait une haute perfection morale. L'Illuminisme et la Révolution française se proposaient la liberté politique, intellectuelle et commerciale et l'idéal d'une vie fondée sur la raison. La société était divisée en deux classes distinctes : les classes qui travaillaient et produisaient la richesse ; les classes qui élaboraient un idéal de vie supérieure, le but que leur civilisation s'efforçait d'atteindre. C'est ce qui explique que la richesse fût vénérée et le travail peu honorable. Même quand il n'était plus le triste privilège des esclaves, il était toujours une activité à *côté*, nécessaire mais vile.

Cette attitude était moins injuste qu'il ne semble ; les gens qui produisent sont, à l'élite dont je parle, ce que le domestique et le cocher sont à un génie qui crée un chef-d'œuvre. Toutefois, leur situation était parfois bien pénible.

Le christianisme chercha à la corriger. Il enleva tout opprobre à la pauvreté et au travail, mais il marqua le devoir qu'ont les riches, de défendre les traditions et de les renouveler, de donner à la société l'art, le savoir, l'armée, la direction politique. Le féodalisme aussi.

Ce n'est qu'après la révolution industrielle qu'en Europe on commença à considérer le travail et la production, non pas comme *un moyen* mais comme *une fin*. Viennent Ricardo et Marx, qui définissent la valeur par le travail. Les miracles de la machine tournent la tête surtout aux Américains.

Saint-Simon est un des premiers, ce me semble, qui crée cette confusion entre la *fin* et les *moyens*. « *La production des choses utiles* — écrit-il — *est le seul but raisonnable et positif que les sociétés politiques puissent se proposer.* » (*Œuvres* II, 186-187.)

En Europe, malgré tout, les traditions précapitalistes ne sont pas mortes : en France surtout les traditions grecque, chrétienne et rationaliste continuent de vivre ; il y a encore en Europe une élite qui élabore l'idéal d'une vie supérieure et l'offre à toutes les classes *comme une* « *fin* ». Mais en Amérique il n'y a que des immigrants nés à l'époque capitaliste, et il n'y a que les traditions de la grande industrie. Les Américains ne voient rien en dehors du *travail* et de la *production*. Ils travaillent pour travailler ; ils produisent pour produire. *Ils prennent les* « *moyens* » *pour la* « *fin* ».

Cela explique que les classes ne soient pas

si visibles ; elles ne sont pas visibles parce que tout le monde a le même idéal de vie : *travailler* ; et que les élites ne savent pas élaborer l'idéal d'une vie supérieure. Elles ne songent qu'à transformer les immigrants en travailleurs. Mais c'est ce qui explique que l'Amérique se trouve en plein désarroi.

Le *mal* n'a pas une très grande importance dans une civilisation qui a une *fin*. Qu'importent la corruption, l'injustice, la misère, si une civilisation tend à quelque chose ? Les civilisations grecque et italienne ont fleuri *au milieu de maux* plus terribles que ceux auxquels nous assistons. Mais *le mal est néfaste* si une civilisation n'a pas de « fin ».

On ne lutte pas contre le mal par des bonnes institutions, on lutte contre le mal *par la force avec laquelle on poursuit une « fin »*.

On voit cela dans la vie des individus : les Apôtres du Christ sont les hommes les plus peureux ; les accidents blessent un homme d'action moins qu'un homme oisif. Or, *l'Amérique n'a pas de « fins »*.

Cette civilisation n'a pas appris à ses composants à devenir plus intelligents ou plus moraux, mais seulement à exploiter des richesses. Et maintenant elle a 12 millions de chômeurs, la bonne volonté de faire quelque chose, mais aucune idée.

Son excitation étant finie, ayant abouti à la catastrophe, tous les maux qui l'affligent : la corruption politique, etc., acquièrent une grande importance.

Personne ici ne s'aperçoit que l'Amérique n'a

pas de « fins », que tout cet effort est fait pour... rien, que le travail pour le travail n'a pas de sens. Les technocrates, les intellectuels sont obsédés par le problème de la production et de la distribution. Problème urgent, je l'avoue ; mais *c'est un colossal problème secondaire.*

La fumée d'un train peut obscurcir le soleil.

En Amérique, le christianisme même est mort. Cette civilisation est donc tournée entièrement vers les objets extérieurs ; elle ignore d'une manière parfaite, radicale, absolue, la vie intérieure. Je crois qu'aucune civilisation n'a ignoré la vie intérieure autant qu'elle, et avec ça elle est fataliste, psychanalyste !

On voit en Amérique tous les inconvénients de l'Occident. Peut-être bien qu'en fait le christianisme est mort en Europe aussi, ou presque.

1. *Glorification des désirs*

Il y a un côté trouble qui entraîne la souffrance, l'inquiétude, le déséquilibre, le despotisme dans notre civilisation occidentale : *c'est l'importance qui est accordée aux désirs.*

La civilisation occidentale est fondée sur la glorification des désirs. On a cru pouvoir substituer « les désirs », « les commodités » aux « fins de la vie » !

Cette substitution devait fatalement porter au désordre, à la corruption, au despotisme.

Une société qui concentre les désirs des hommes sur les commodités de la vie, est une

société unilatérale; la route qui conduit à la satisfaction des biens matériels étant unique, forcément cette route sera toujours encombrée. D'où antagonisme, corruption, despotisme, désordre.

Je ne peux lire sans un sentiment de révolte ces lignes qu'on lit en tête de tous les traités d'économie politique.

Les besoins de l'homme sont illimités en nombre ; c'est là ce qui distingue l'homme de l'animal, et c'est là le ressort de la civilisation dans le sens le plus exact de ce mot ; civiliser un peuple, (voyez la colonisation), ce n'est rien de plus que faire naître chez lui des besoins nouveaux...

Malheur aux races satisfaites à trop bon marché qui n'étendent pas leurs désirs au delà du cercle étroit d'un horizon prochain, et qui ne demandent qu'une poignée de fruits mûrs pour vivre, et un pan de mur pour dormir à l'abri du soleil ! Elles ne tarderont pas à disparaître d'une terre dont elles n'ont pas su tirer parti... L'homme qui n'a pas de besoins, l'anachorète qui se suffit à lui-même, c'est justement ce qu'il ne faut pas.

Mais alors... si l'homme a des besoins et ne peut les satisfaire — comme pour le chômeur par exemple, pour l'ouvrier, pour le paysan italien — que doit-il faire ? Se jeter sur ceux qui ont de quoi les satisfaire et leur enlever de vive force ce qu'ils possèdent ? Et les peuples qui, ayant des besoins, des désirs, n'ont pas de quoi les apaiser, doivent-ils se lancer sur les peuples aisés et leur dérober leurs richesses ? Les voleurs

de grands chemins seraient alors les modèles à suivre ? Les barbares qui ont envahi l'Empire romain, des modèles pour les hommes modernes ?

Je comprends maintenant le succès de Gide. Avec l'air de contrecarrer, il suivait le courant de l'Occident.

« La civilisation, c'est le bien-être matériel disent les socialistes, et les Chinois sont inférieurs à nous sur ce point. »

Le bien-être matériel, c'est la possibilité de satisfaire ses besoins. Mais cette satisfaction est relative aux besoins ! Il n'y a pas de bien-être en soi. Pour un homme qui a moins de besoins, une coupe de riz représente une satisfaction plus grande qu'une auto pour un homme qui a davantage de besoins. Il est impossible d'adopter « le bien-être matériel » comme un absolu.

Saint Thomas écrit :

Impossibile est beatitudinem hominis in bonis corporis consistere propter duo.

Primo quidam, quia impossibile est quod illius rei quæ ordinatur ad aliud sicut ad finem, ultimus finis sit ejus conservatio in esse. Unde gubernator non intendit, sicut ultimum finem, conservatio navis sibi commissæ : eo quod navis ad aliud ordinatur sicut ad finem, scilicet ad navigandum.

Sicut autem navis committitur gubernatori ad dirigendum, ita homo est suæ voluntati et rationi commissus, secundum illud quod dicitur Eccli. 15, 14 : « *Deus ab initio constituit hominem, et reliquit eum in manu consilii sui.* » *Manifestum est autem quod homo ordinatur ad aliquid sicut ad finem ;*

non enim homo est summum bonum. (SAINT THOMAS, *Summa* II, *Quæst.* II, art. V.) (1).

La glorification des désirs est fille de l'industrialisme. Elle est spasmodique en Amérique parce que l'Amérique manque de traditions pré-capitalistes.

« L'industrie se base sur les besoins non moins que sur le travail. Si nous pensons aux 300 millions d'hommes qui, aux Indes, se contentent de se draper dans une étoffe de coton et de manger un plat de haricots, aux millions d'hommes qui, en Afrique, sont satisfaits d'une poignée de haricots, nous pouvons nous faire une idée de ce que sera le progrès futur quand ces hommes mangeront comme nous. Qui niera le progrès que la civilisation pourra réaliser dans les 100 ans à venir, sinon avant l'année 2000 ? » (2) *(Editorial in Brandstreet.)*

(1) « Il est impossible que le bonheur de l'homme réside dans es biens corporels pour deux raisons.

« La première, parce qu'il est impossible que la fin d'une chose destinée à une autre comme à sa fin dernière, soit la conservation de sa propre existence. C'est pourquoi le pilote ne considère pas, comme fin dernière, la conservation du navire qui lui est confié, car ce navire est destiné à une autre fin, c'est-à-dire à la navigation.

« Car dc même que le navire est confié au pilote pour que celui-ci le dirige, de même l'homme est confié à sa volonté et à sa raison, selon la parole de l'*Ecclésiaste* 15, 14 : « Au commen- « cement Dieu créa l'homme et il le laissa en garde à sa propre « prudence. » Mais il est manifeste que l'homme est destiné à quelque fins, car l'homme n'est point le souverain bien. »

(2) Industry is based upon wants no less than on work. If we think of the 300.000.000 people in India who are now content to wrap themselves in a cotton sheet and eat a bowll ful of beans, and of millions in Africa now satisfied with a hand of beans, we can form some idea of what it would mean to supply

La glorification du désir est exclusivement occidentale. L'Orient s'est efforcé de lutter contre le désir.

La glorification du désir explique, dans un certain sens le *nationalisme* — sorte d'appétence nationale : il explique la grande industrie, ou s'explique par elle. Mais elle entraîne la souffrance (chaque désir non satisfait est une souffrance), déchaîne les mauvaises passions, surtout l'envie, rabaisse le niveau moral de l'homme à mesure qu'elle élève son « standard of living », rend plus difficile l'équilibre entre tous nos désirs.

Il n'y a rien de mal à vivre bien ; il est mal de dire que le fait d'avoir besoin du luxe est un signe de supériorité.

L'anachorète n'est pas une brute : *c'est l'homme qui ayant eu des désirs les a supprimés.* Entre l'un et l'autre il y a tout un monde : c'est dans ce monde intermédiaire que l'on doit vivre.

La sagesse de l'Inde présente une phase successive supérieure à la nôtre.

Les économistes nous diront que Bouddha ou Schopenhauer sont inférieurs à des bourgeois quelconques qui désirent violemment la T. S. F. ? Non, ils ne le diront pas. Ils établiront des distinctions.

Pourtant leur philosophie implique cette absurdité, quoi qu'on en puisse penser.

their needs resulting from their future progress. Who will deny the advance in civilisation that these human beings may take in another 100 years if not before the year 2000 ?



Néanmoins, en Europe il n'est pas difficile de fonder une civilisation sur la glorification des désirs ; il y en a en abondance. Aux États-Unis, on assiste à ce spectacle : la glorification des désirs est encore plus importante qu'en Europe... *mais il n'y a pas de désirs !* Les désirs matériels étant vite satisfaits, les seuls désirs inépuisables sont les désirs intellectuels. Les Américains éprouvent une sorte de honte de ne pas avoir assez de désirs. *Ils sentent le besoin des désirs.*

Une entreprise de publicité a proposé à Gillette ce contrat : un million de dollars si elle lui faisait doubler en un an sa production, ou rien, si sa production ne doublait pas. Et elle a fait sa campagne avec des illustrations soulignées de légendes dans le genre de celle-ci : une femme se dit : « il ne s'est pas rasé deux fois, donc il ne m'aime pas ».

Une entreprise de publicité en Amérique peut croire qu'elle convaincra le public de se raser deux fois en le lui disant chaque jour.

Une autre entreprise, par une réclame analogue : « How to get rid of an inferiority complexion » cherche à donner au public le désir de lire. Pour cela, elle garantit qu'un homme qui lira, 15 minutes par jour, les livres d'une certaine collection deviendra aussi intelligent et cultivé que son associé — et se sentira, de ce fait, sur le même pied que lui.

Mais quoi de plus cruel qu'une civilisation fondée sur la glorification du désir, et où les hommes n'en ont pas ?

On admire l'Europe parce qu'elle a des désirs !

Si l'Amérique est si loin de l'Orient, incapable de le comprendre, c'est que la lutte contre le désir *est une opération mystérieuse pour ceux qui n'ont pas de désirs. Il faut les avoir pour les abolir.*

On croit suppléer au manque de désirs en privant de plus en plus vite les objets désirables de *leur désirabilité*, en rendant la vie des objets désirables de plus en plus brève. Un livre qui n'a pas de succès immédiat ne se vend plus après. Les jeunes filles de la société annoncent avec tapage leur « entrée dans le monde ». Si elles ne sont pas mariées deux ans après, elles ne trouvent plus de mari.

Illusion propre aux gens sans faim, qu'une nourriture nouvelle excitera leur appétit !

Le désir du nouveau prouve le manque de désirs.

N'est-ce pas une des raisons pour lesquelles les Américains se rabattent sur le *désir de l'argent*, cette richesse vague, qui ne répond pas à un besoin défini, mais à tous les besoins *possibles ?*

L'argent est un désir standardisé, bon pour tout le monde ; de là le lyrisme de la richesse. Mais il ne sert à rien si on n'a pas des désirs à satisfaire ; de là la surprise des Américains d'être malheureux quand même.

Saint Thomas éclaire lumineusement cette question.

Sunt enim duplices divitiæ, scilicet naturales et artificiales. Naturales quædam divitiæ sunt quibus homini subvenitur ad defectus naturales tollendos : sicut cibus, etc.

Divitiæ artificiales sunt quibus secundum se natura non juvatur, ut denarii ; sed ars humana eas invenit propter facilitatem commutationis, ut sint quasi mensura quædam rerum venalium.

Manifestum est autem quod in divitiis naturalibus beatitudo hominis esse non potest. Quæruntur enim huiusmodi divitiæ ad sustenandam naturam hominis : et ideo non possunt esse ultimus finis hominis, sed magis ordinantur ad hominem sicut ad finem. Unde in ordine naturæ omnia huiusmodi sunt infra hominem, et propter hominem facta (1).

Divitiæ autem artificiales non quæruntur nisi propter naturales. Summa II. I, *Quæst.* II.

Saint Thomas dit que l'argent peut nous procurer toutes les choses vénales, mais non les choses spirituelles. Le désir de richesses naturelles n'est pas infini car la nature se contente d'une quantité limitée.

(1) « Les richesses sont de deux sortes : naturelles et artificielles. Les richesses naturelles sont celles qui subviennent aux besoins naturels de l'homme, comme les aliments, etc.

« Les richesses artificielles sont celles qui n'aident en rien aux besoins naturels comme l'argent : mais que l'art humain inventa pour faciliter les échanges ; elles sont comme la mesure des choses vénales.

« Mais il est certain que le bonheur de l'homme ne peut se trouver dans les richesses naturelles. Comme on demande à ces richesses de servir aux besoins de la nature humaine elles ne peuvent être la fin dernière de l'homme, mais au contraire elles ne peuvent lui être utiles qu'en l'aidant à arriver aux fins de l'homme. D'où s'ensuit que dans l'ordre naturel toutes ces choses sont inférieures à l'homme et créées pour lui. »

Il dit encore que le désir de richesses artificielles est infini mais ne satisfait jamais, car il est soumis à une avidité sans but et sans modération. Si on possède les biens naturels, on méprise les autres. Mais pour les richesses et les biens artificiels c'est le contraire, car dès qu'on les possède on les dédaigne et on en cherche des nouveaux. (*Summa* II. *Quæst.* II, art. I.)

Quod pecunia possunt haberi omnia venalia : non autem spiritualia, quæ vendi non possunt.

Quod appetitus naturalium divitiarum non est infinitus : quia secundum certam mensuram naturæ sufficiunt ; sed appetitus divitiarum artificialium est infinitus quia deservit concupiscentiæ inordinatæ, quæ non modificatur... Summum bonum quanto perfectius possidetur, tanto ipsum magis amatur et alia contemnuntur... Sed in appetitu divitiarum et quorumcumque temporalium bonorum est e converso : an quando jam habentur, ipsa contemnuntur et alia appetuntur... (*Summa* II. *Quæst.* II, art. I.)

Il dit encore : « Le vrai plaisir n'est que quelque accident qui est consécutif au bonheur ou à quelque partie du bonheur. »

Omnis delectatio est quoddam proprium accidens quod consequitur beatitudinem, vel aliquem beatitudinis partem. (*Summa* II. *Quæst.* II. art. VI.)

Pourtant la philosophie américaine précise cette absurdité, que la multiplication des désirs peut porter au bonheur.

Les Indous apprennent à supprimer les désirs : les Européens les stimulent, les compliquent,

les raffinent, mais ils savent par avance qu'ils ne peuvent pas être satisfaits. Aussi sont-ils à la fois avides et sceptiques : ils n'ont pas la force de les supprimer, mais le désenchantement ne les surprend pas. Les Américains ont peu de désirs et ils croient, dur comme fer, qu'ils peuvent être satisfaits.

Ils en sont au premier stade : c'est ce qui fait la fraîcheur et la folie des États-Unis.

La civilisation américaine est une civilisation encore simple qui *s'adapte complètement aux instincts fondamentaux de l'homme*, et loin de combattre son « amour du moi », le glorifie. « L'homme veut le bien-être matériel ? » Qu'il l'acquière. « Il veut vivre seul avec sa femme ? » Qu'il abandonne ses parents, etc.

Rien n'empêche l'Américain de satisfaire tous ses désirs à mesure qu'il les ressent. Le moralisme calviniste même n'a pas assez de force pour refréner ses appétits sexuels, encore qu'il les rende amers. Mais le résultat est une insatisfaction perpétuelle, « l'amour du moi » ne pouvant jamais se satisfaire. Et, à la fin de la vie, quand l'activité dans laquelle il s'oublie cesse, c'est le vide intérieur, et une solitude sombre. Abandonné dans son coin, le vieux meurt dix ans avant de mourir !

En Chine à mesure que l'homme perd sa force et la femme sa beauté, ils gagnent en prestige, en autorité, en affection. Sagesse.

Ce que j'ai dit de l'Amérique peut se dire de toutes les civilisations occidentales. En Europe,

pourtant, les traditions du XVIIIe siècle font contre poids.

La civilisation fleurit là où il y a une tradition, une doctrine qui entraîne l'homme à projeter son esprit à l'intérieur de lui-même. Rien ne peut sortir d'une civilisation où l'homme est projeté vers les objets extérieurs, et dépense toute son énergie à poursuivre de purs fantômes.

L'Orient nous a dépassé dans sa conquête du « moi »; il nous a donné une technique, une stratégie pour combattre le désordre, la futilité, l'incohérence naturelle de notre esprit.

En Occident, la tradition judéo-chrétienne a joué ce grand rôle. On dit à tort du christianisme qu'il projette les forces de l'homme vers l'au-delà, vers Dieu.

Tout l'effort des Pères de l'Église a été accompli sur leur propre « moi »; c'est un effort d'introspection.

L'union avec Dieu s'accomplit à l'intérieur du « moi » et non dans le Ciel. La domination des passions est un fait intérieur. (Les Grecs et les Latins avaient la philosophie.)

L'illuminisme, le rationalisme, malgré tout, restent dans la tradition judéo-chrétienne. Ces systèmes ne croient plus au livre, et c'est là toute la différence.

En Amérique, le christianisme est mort et rien ne le remplace.

On a désappris à penser.

III

POUVOIR ET INFLUENCE DES CLASSES DIRIGEANTES AMÉRICAINES

J'AI voyagé à travers une partie de l'Amérique. De New-York, centre nerveux de l'Est, j'ai poussé jusqu'à Chicago, le cœur de cet immense et morne Middle-West qui constitue, dit-on, la véritable Amérique. De Chicago, je suis descendu vers le Sud agricole. Partout j'ai trouvé les gens affolés, la panique, et des millions d'hommes oisifs. Personne ne crie, on ne sent aucun mouvement révolutionnaire dans ces masses désœuvrées ; il y a quelques mois, le parti socialiste a recueilli moins de voix que pendant la prospérité. Mais ce silence est effrayant : c'est le silence plein d'attente d'un peuple qui ne s'est pas encore résigné à la défaite : ce peuple demande à ses anciens leaders, à ces industriels, à ces banquiers, qui l'ont incité à produire de plus en plus pendant des années : « Quand cette crise va-t-elle finir ? »

Les industriels, les banquiers et même une partie des intellectuels répondent : « La crise finira quand nous pourrons établir la dictature. »

Les dictateurs sont en général populaires aux États-Unis. Dans un film tout récent : *Gabriel sur la Maison Blanche*, qui est un véritable programme politique, on voit l'Amérique de l'avenir sauvée par un dictateur. Quand Roosevelt fut élu à la présidence, il dut le succès de son discours à deux ou trois phrases dictatoriales contre le Congrès.

« Ce *Congress*, le suffrage universel, quels embarras ! quelles sources d'ennuis ! » Toute action contre le *Congress* aura l'appui des grands bourgeois américains. Depuis six mois, les banquiers, les industriels, les commerçants, les journalistes, les professeurs et la partie des intellectuels qui n'est pas communiste répètent sans se lasser : « Il nous faut un dictateur. Le peuple ne sait pas se gouverner. La démocratie ne nous offre pas les moyens d'agir. » Il y a quelques temps, Walter Lippmann lui-même, un des journalistes les plus influents de l'Est, a donné à ce mouvement antidémocratique, à ce rêve dictatorial, l'appui de sa plume et de sa signature. La seule *Nation* a protesté. C'est une revue hebdomadaire, publiée par des intellectuels courageux, qui s'obstinent à défendre les causes perdues. « Vous voulez plus de pouvoir », écrit *Nation*, « il vous faudrait plus d'intelligence. »

S'il y a un pays où l'on peut prouver que la dictature est un mythe dépourvu de consistance, que c'est l'idée fixe d'un peuple désespéré et à bout de ressources, c'est l'Amérique. Ces classes dirigeantes américaines qui réclament la dictature ne se souviennent pas, en effet, ou font

semblant de ne pas se souvenir, *qu'elles l'ont depuis* 1787.

*
* *

Après la guerre d'Indépendance contre l'Angleterre, l'Amérique traversa celle qu'on a l'habitude d'appeler, en exagérant d'ailleurs, la « Critical period », une crise de réorganisation intérieure. La première Constitution ayant révélé ses faiblesses, une Convention se réunit à Philadelphie pour la réformer et donner des pouvoirs plus étendus au Gouvernement fédéral. Mais la gauche ne fut presque pas représentée dans la Convention. Jefferson, le fondateur du parti démocratique et Thomas Payne étaient à Paris, Adam à Londres. La Constitution des États-Unis fut donc élaborée, discutée et votée par la droite et ce qui est très important, par les hommes d'affaires — des marchands, des avocats, des spéculateurs, des banquiers. Les juristes, les théoriciens du droit constitutionnel furent en minorité dans la Convention. L'inspirateur, le bon ou mauvais génie de cette deuxième Constitution, fut le plus réactionnaire des hommes politiques américains, le fondateur du parti républicain, Alexandre Hamilton.

L'Histoire des États-Unis prouve que cet aristocrate est en grande partie responsable du destin du peuple américain, de sa richesse, de sa puissance et, maintenant, de sa misère. Son ombre s'est étendue, révérée, jusqu'en 1929. Quand ils se plaignent des maux de la démo-

cratie, les grands bourgeois américains ne font que remâcher les idées d'Hamilton, lequel avant la « dépression » disait : « Le peuple est une grande bête » et « les vices des riches sont plus favorables à la prospérité de l'État que les vices des pauvres ».

Bien avant la « dépression », Hamilton se préoccupa de paralyser le peuple et de confier le pouvoir réel à un petit nombre de gens riches. Il n'osa pas l'exprimer trop manifestement, car personne, ni alors ni aujourd'hui, n'aurait osé et n'oserait se présenter devant les électeurs américains en affirmant que « le peuple est une grande bête ». Le jargon politique fut et est encore le jargon jeffersonien ; mais Hamilton fonda les premières banques, les premières manufactures, éleva les tarifs, se fit le champion d'un protectionnisme de fer, uniquement pour donner aux gens riches les moyens d'agir.

Les gens riches étaient d'accord. La Convention de Philadelphie fut très orageuse ; mais Charles et Mary Beard ont prouvé que sur ce point Hamilton obtenait toujours l'unanimité. Tous les maux de l'Amérique proviennent « des excès de la démocratie », déclara Cerry, « des folies de la démocratie », renchérit Randolph. Morris demanda un Sénat composé d'une aristocratie de riches pour « refréner la turbulence de la démocratie ».

Il n'est pas étonnant qu'une telle assemblée ait donné à l'Amérique la Constitution la plus dictatoriale qu'un pays théoriquement démocratique eût la force de supporter.

Le peuple a le droit d'élire ses présidents par des élections doubles. Mais les deux présidents entre lesquels il doit choisir lui sont imposés par deux Congrès, et ces Congrès sont contrôlés par les gens riches. Mais, une fois qu'il est élu, le président a un pouvoir immense et personne n'a le droit de le renverser. Il ne rencontre de difficultés qu'à partir de la troisième année, si le peuple, dans les élections partielles, envoie au Congrès des députés du parti contraire.

Non seulement la Convention déclara le Gouvernement inamovible pendant quatre ans, mais elle conféra à une Cour suprême le droit de prononcer inconstitutionnelles les lois votées par le *Congress*. Cette Constitution ne semble pas, aux classes dirigeantes américaines, suffisamment dictatoriale pour ce peuple si dévoué aux intérêts des capitalistes que, mourant de faim, il vota pour eux ; ce peuple abusé par de fausses promesses, dépouillé de tout pouvoir réel, réduit à se satisfaire de quelques miettes tombées de la table des riches ; ce peuple leur paraît un obstacle, une menace même — ce peuple qui « empêche de faire face à la crise » !

***

La mauvaise foi est chose humaine. Les hommes ne consentent jamais à se reconnaître responsables de leurs propres malheurs. S'ils manquent leur vie, ils accusent en général le destin et ils prennent leurs sottises pour les caprices du hasard : ils n'ont pas créé une œuvre

parce qu'ils n'avaient pas le temps, parce qu'ils devaient travailler, parce qu'ils avaient trop d'enfants, parce qu'ils étaient malades, parce qu'ils habitaient la province, parce qu'ils n'ont pas reçu d'instruction, parce que leurs parents ne les ont pas compris, parce qu'ils n'avaient pas de chance. On croit ce que l'on veut, on ne veut pas se donner tort. Il n'est point surprenant que des classes dirigeantes, au moment où elles doivent avouer leur ignorance et leurs erreurs rejettent les fautes de la catastrophe sur le peuple. Mais il est surprenant et vraiment un peu scandaleux dans le cas présent, de voir les classes dirigeantes américaines accuser de tous leurs maux la démocratie alors qu'elles ont toujours eu la dictature.

S'il y a des riches qui n'ont pas le droit d'accuser les pauvres de leurs banqueroutes, ce sont les riches américains. S'il y a des guides imprudents à qui les pèlerins perdus auraient mille fois raison de demander des comptes, ce sont les banquiers, les industriels, les commerçants américains. Ils ont attiré, entraîné le peuple par les gains immédiats, dans l'aventure folle de la superproduction, cette course qui fut d'autant plus rapide qu'elle se rapprochait de l'abîme. Ils lui ont imposé une conception de la vie qui a fait faillite : ils l'ont obligé à renoncer à toute satisfaction intellectuelle, à toute joie désintéressée, à chercher le bonheur dans l'ivresse d'une activité frénétique dont ils étaient les seuls à tirer avantage — et maintenant ils le laissent oisif et lui reprochent de ne pas jouir des plai-

sirs de l'esprit. Et si quelqu'un se lamente, ils répondent : « C'est la faute de la démocratie. Nous ne pouvons être sauvés que par un dictateur ! »

*
* *

Comment expliquer cette nostalgie de la dictature chez des classes dirigeantes très puissantes ? l'amertune d'une classe comblée de tous les biens de la terre, l'impatience et le désarroi de ce groupe d'hommes à qui des grands-pères impréovyants confièrent la clef du pouvoir ?

L'élite américaine a le pouvoir, mais n'a pas d'influence. Telle est, selon moi, la cause de ses fureurs.

« Dans une civilisation — écrit l'un des historiens les plus subtils, les plus raffinés de l'Amérique, James Truslow Adams — aucun homme ne peut vivre pour lui-même, et quiconque veut avoir *du pouvoir, de l'influence ou du succès doit flatter les goûts et les lubies de ceux qui peuvent lui concéder ces biens.* Dans une démocratie, le pouvoir est délégué par le peuple entier, et les opinions et les manières du peuple sont nécessairement inférieures aux opinions et aux manières de ceux qui se sont élevés au-dessus du niveau général. »

Ce passage me semble très important. Adams exprime et formule clairement l'erreur fondamentale que commettent la plupart des Américains quand ils critiquent la démocratie : il confond *le pouvoir* avec *l'influence.*

Les *élites*, en général, ont le pouvoir politique,

mais elles ne seraient pas de véritables élites si elles se contentaient de contrôler la machine du Gouvernement. Leur rôle est plus important.

Elles élaborent l'idéal d'une vie supérieure où l'homme peut trouver refuge quand il fuit la souffrance. Comme en général la cause principale de toute souffrance est l'excessif amour de soi-même, les élites s'efforcent inconsciemment de lutter contre les désirs infinis de l'homme, en lui proposant un modèle de vie où ils perdent leur poison. Les Grecs ont cherché refuge dans le domaine de la connaissance pure (art, philosophie) où l'amour du moi, la volonté de vivre sont supprimés. Les chrétiens ont fait de l'amour du moi le péché originel, la cause principale de tous les maux : ils l'ont devié vers Dieu et ont réhabilité la joie du sacrifice, c'est-à-dire la souffrance altruiste, qui est si douce et rafraîchissante. Les Indous ont essayé de noyer l'amour du moi dans l'univers. Une partie des élites romaines de la République et les élites anglaises du XIXe siècle ont transporté les bornes du moi aux confins d'un empire ; ils ont tâché d'apaiser la fureur de cet amour en l'élargissant à l'infini.

Naturellement, le peuple ne peut pas pénétrer la profondeur de ces diverses sciences du bonheur. Il suit l'exemple sans bien comprendre, il s'oriente dans la direction que les élites lui indiquent, il subit « leur influence ».

Mais on aurait tort de confondre cette « influence » avec « le pouvoir politique ». « Quiconque veut avoir du *pouvoir, de l'influence ou du succès*

doit flatter le peuple », écrit Adams tout d'abord. Ce n'est point par hasard que, deux lignes après, il oublie *l'influence* et le succès et ne parle plus que du *pouvoir*. S'il est vrai en effet que dans une démocratie, le peuple délègue le *pouvoir*, il est absurde de prétendre qu'il donne l'*influence*. L'influence, on l'a ou on ne l'a pas. Personne ne la donne. Les élites françaises ne sont pas moins influentes sous la République qu'au temps de la monarchie absolue, peut-être même le sont-elles davantage. C'est que, loin de demander au peuple de leur « donner de l'influence » ou de flatter ses goûts et ses lubies, elles lui imposent les leurs. Que les politiciens fassent ou ne fassent pas de la démagogie, le jeu politique, en un certain sens, n'a rien à faire avec l'activité invisible et constante des élites, qui s'accomplit sur un plan moral, et je dirais presque métaphysique.

* * *

Or il arrive qu'en Amérique les élites, qui ont le pouvoir politique, n'ont pas d'influence. Je dirai plus, elles subissent l'influence du peuple. C'est ce qui explique cette mauvaise humeur, vraiment paradoxale, des classes dirigeantes américaines. Les États-Unis ont, je le répète, la Constitution la plus dictatoriale qu'une démocratie puisse tolérer (Constitution élaborée en 1787, par Hamilton et quelques hommes d'affaires conservateurs). Les riches ont trouvé moyen d'offrir au peuple deux partis politiques

qui ont à peu près les mêmes programmes, devant lesquels s'apaisent et meurent les effervescences de l'opinion publique. Précaution inutile d'ailleurs ; on n'a jamais vu des masses aussi dociles, aussi disciplinées, aussi dévouées aux intérêts des capitalistes, aussi faciles à convaincre.

Pourquoi les classes dirigeantes américaines n'ont-elles pas d'influence ? Pourquoi n'ont-elles pas la force d'imposer au peuple leurs goûts ? Pourquoi ne lui ont-elles offert, pour étourdir son « amour du moi », pour l'aider à supporter les désenchantements de l'existence, que l'ivresse frénétique ?

Parce qu'elles sont composées d'hommes d'affaires. Adams remarque dans le passage que j'ai cité plus haut que « l'aristocratie américaine est une aristocratie de « businessmen ». Ce fait me semble d'une importance capitale. *Des hommes d'affaires doivent, par définition, s'adapter aux goûts du public, au lieu de lui imposer les leurs.* Ils sont intéressés. Une classe dirigeante ne peut avoir de l'influence que si elle comprend dans son sein une élite qui élabore un idéal de vie désintéressée.

***

La classe dirigeante américaine rejette de son sein les intellectuels qui seraient capables de construire cet idéal de vie.

En Amérique, il n'y a pas d'élite. Il y a une hiérarchie de richesses et de races, avec au sommet les milliardaires et les anglo-saxons, et

à la base les nègres et les prolétaires. Mais les milliardaires et les anglo-saxons ne dirigent rien.

D'autre part, la machine américaine, loin d'exprimer les désirs des masses et de leur donner un moyen d'action, est un exutoire où ils se perdent, un grand lac morne où meurent les fleuves agités. Tous les désirs des masses affluent vers deux partis incolores qui représentent tout ou rien. Leur programme est si vague (et les plates-formes des deux partis se ressemblent tellement) que les députés et les sénateurs peuvent s'en servir comme ils veulent. La preuve, c'est qu'ils polémiquent dans le sein même de leur parti.

Les sénateurs et les députés sont eux-mêmes dans les mains des *businessmen*, des *gangsters*, etc., qui, loin de diriger le pays, ne considèrent que leur intérêt immédiat.

Les groupes et associations expriment mieux l'opinion publique, et ils ont une action très forte (lettres) sur le *Congress*. Mais ils sont contradictoires, étroits, et se neutralisent les uns les autres : les femmes se noient dans leur orgueilleux égoïsme, les Ball industriels sont incapables de réfléchir, les intellectuels sont isolés, ils ne peuvent agir, ils ne peuvent même pas éclore.

Dans cette palude je ne vois que quelque roc : le Président (parfois) et quelque administrateur, comme Mellon, qui ont une énorme puissance. Mais que valent-ils ?

Mellon en 1928 ne pressentait pas la crise !

De temps en temps, le Federal Reserve Board

et l'Association des Banquiers américains (ABA) et plusieurs journaux financiers annonçaient que la spéculation était arrivée à un tel point qu'elle devenait dangereuse ; alors Mr. Mellon lui-même, ou son porte-parole de la White House, Coolidge, publiait des comptes rendus en les contredisant. Ils rassuraient le public en lui disant que tout était bien et qu'il pouvait continuer à acheter à découvert impunément et avec profit. Quand la Bourse s'écroula le 5 juin 1928, après un avertissement du Federal Reserve Board, Mr. Mellon publia un compte rendu en disant que le *boom* n'avait aucune signification (Wash, *MC. R.*, p. 183) (1).

Il est toutefois évident qu'il vaut mieux pour un pays avoir une élite qui sait réfléchir, que des mines de charbon et des puits de pétrole.

(1) Time after time when the Federal Reserve Board, the American Bankers Association and various business journals announced that speculations has gone far beyond the point of safety, Mr. Mellon, either himself or trough his White House spoken, Coolidge, issued statements contradicting then. He assured the public that all was well an that it could continue buyn on margin with impunity and with profit. When because of a Federal Reserve Boarding warning on June 5th 1928 the stock market brokes badly, Mr. Mellon ex officio head of the Board, issued a statement that the *boom* was without signification.

IV

MANQUE DE MORALE

La mode est aux enquêtes bancaires. Les unes après les autres les idoles de l'Amérique sont brisées : les milliardaires, gloire des États-Unis, traînés dans la boue au milieu de l'allégresse générale et des faisceaux de lumières projetés sur ces mystérieux livres, où les banquiers inscrivent les secrets de leur magie noire. Les Américains avaient encore une grande foi dans la Banque. Malgré leurs nombreuses désillusions, ils s'obstinaient à lui reconnaître une sorte de mission ; elle était l'organe à travers lequel les grands hommes au courant des choses et capables de pénétrer les desseins de la Providence informaient, illuminaient l'opinion publique et l'aidaient à découvrir le filon d'or. Il est apparu que les banquiers, loin de se soucier du pauvre public, se mirent d'accord pour s'enrichir à ses dépens. Leur cupidité était d'ailleurs telle, que, riches à milliards, ils risquèrent la prison pour épargner sur l'*income-tax*.

L'Amérique nous offre un modèle peut-être excessif mais dans l'ensemble fidèle de la civi-

lisation occidentale. C'est une civilisation où *chacun fait ce qui bon lui semble.* Les banquiers de la City ne sont pas beaucoup plus altruistes que ceux de Wall Street. Les scandales qu'on a vu éclater ici — et l'Amérique peut être fière de son courage — nous révèlent qu'entre les Américains et les Européens du xxe siècle il y a un point commun : les uns et les autres ont renoncé à une « vie réfléchie » et vivent une « vie instinctive ».

***

Tout homme et toute société, à un certain moment, sont obligés d'affronter et de résoudre la contradiction essentielle de l'existence. Nous naissons avec un instinctif amour de nous-mêmes qui devrait être la source principale de notre bonheur. Pourtant il n'en est rien. Et nous nous apercevons en vieillissant que cet amour est inassouvissable et que de désir en désir, de désillusion en désillusion, toujours projetés vers l'avenir ou traînant avec nous le poids du passé, nous brûlons les étapes de la vie sans un moment de joie pure. La « vie instinctive » celle où l'homme s'abandonne à son amour de lui-même, celle où il se livre à son désir, ne nous offre pas le bonheur que nous en attendions à dix-huit ans. Elle a un goût de cendre.

Les moralistes et les fondateurs de religions, ces hommes préoccupés plus qu'on ne pense de notre bonheur, ont opposé à la « vie instinctive où l'amour du moi s'efforce en vain de se satis-»

faire et nous entraîne au désespoir, une « vie réfléchie » où il est modéré, supprimé ou sublimé. Il n'y avait point d'autres solutions. Confucius proposa la première, le Bouddha la seconde et Jésus la troisième.

On ne peut rien comprendre à l'état actuel de la civilisation occidentale si l'on oublie que le Christianisme a essayé non de modérer ou de supprimer l'amour du moi, mais de le sublimer. Loin de refroidir l'incandescence de notre nature il déchaîna la passion et s'en servit comme d'une force formidable de propulsion en la canalisant vers Dieu. Dieu est présent dans tous les chapitres de la morale catholique. La *beatitudo*, pour saint Thomas, c'est l'union avec Dieu. Le péché pour saint Augustin, c'est un *dictum vel factum vel concupitum contra legem Dei ;* et la vertu n'est possible que par la Grâce. L'idéal du Christianisme n'est pas la sagesse, mais la sainteté.

Diriger l'amour du moi vers Dieu, purifier et ennoblir les passions humaines, ce fut une des tentatives les plus grandioses de l'histoire universelle. Mais tout l'édifice bâti par le Christianisme a Dieu pour pierre angulaire. Que Dieu lui faille et l'amour du moi ne trouvera plus aucune raison de se restreindre, tout deviendra l'objet de sa convoitise. Il sacrifiera le monde à son bon plaisir.

La civilisation occidentale nous donne le choix entre la sainteté et la « vie instinctive ». Un occidental qui ne croit pas à Dieu ne songe point à devenir sage — la sagesse est la forme orientale de « vie réfléchie » — il glisse dans la « vie ins-

tinctive » que le Christianisme a toujours opposée à la sainteté comme la seule alternative ; et il se croit libre parce qu'il n'est l'esclave que de ses propres passions.

On ne peut expliquer le désordre de notre existence, notre *inordinata concupiscentia* que par la présence constante d'un idéal de sainteté que nous ne pouvons ou ne voulons pas atteindre. Il y a donc un point commun entre l'Europe et l'Amérique. Dans l'une et dans l'autre, les hommes n'opposent à la souffrance provoquée par l'amour du moi qu'une « vie réfléchie » fondée sur Dieu — et la plupart d'entre eux ne croient pas à Dieu ou ils y croient sans ferveur. Nous ne sommes pas des sages, mais des saints manqués, et nous vivons en barbares en nous croyant chrétiens.

***

Les sociologues qui aiment découvrir les grandes lois de l'histoire pourraient, j'imagine, établir « des courbes » et prouver que la « vie réfléchie » et la « vie instinctive » se succèdent selon un rythme régulier. Mon ignorance ne me permet point de me risquer dans une entreprise aussi périlleuse.

Dans le cas présent, je veux seulement servir de miroir. Si l'occident sombre dans un ténébreux désordre, si le cœur des occidentaux est rongé par la souffrance, si les passions à la fois les plus généreuses et les plus viles, l'amour, la haine, la convoitise, l'intolérance, crispent leur

traits, — c'est, entre autres, parce que l'occident n'a plus de « vie réfléchie » ou plutôt parce qu'il a une « vie réfléchie » fondée sur la foi et n'a pas la foi. La morale chrétienne n'est point concevable sans flamme.

Comme nos canons et nos commis-voyageurs ont à peu près détruit les civilisations orientales fondées, non sur la sainteté, mais sur la sagesse, on peut dire que le monde entier, en ce moment, est revenu ou est en train de revenir à la « vie instinctive ». Aucune loi morale ne nous empêche vraiment de satisfaire nos passions, de commettre l'adultère, de convoiter la richesse et de l'acquérir par tous les moyens, de nous imposer par la violence sur les plus faibles, de nous entretuer — rien ne nous défend de nous livrer à notre amour de nous-mêmes, mais rien ne nous épargne le désespoir de découvrir la vanité de nos efforts. *In omni peccato*, écrit saint Thomas, *est inordinata conversio ad commutabile bonum.*

La première fonction de la morale et de la religion, c'est d'éviter le désenchantement. C'est ainsi que les occidentaux, abandonnés à eux-mêmes et enfin libres, se demandent tous les jours pourquoi cette « vie instinctive » n'est pas aussi douce qu'ils se l'imaginaient — et chacun de nous se croit la victime du destin, de la chance, de la société, alors qu'il n'est la victime que de lui-même.

V

LES BANQUIERS EN AMÉRIQUE

J'ÉTAIS à New-Haven au moment le plus aigu de la crise. Les banques fermées d'un moment à l'autre, l'Amérique sans argent, le dollar, ancien mythe, ancien symbole de la prospérité et de la solidité fléchissant : voilà de quoi bouleverser le public des États-Unis un samedi soir.

Un éminent professeur d'économie politique de la Yale University, élève de Pareto, prit le train pour New-York et sonna à la porte des banquiers les plus importants. La situation lui semblait grave, il fallait songer à une solution ; les fautes se paieraient cher. Quelle ne fut pas la stupeur de ce professeur en trouvant Wall-Street aussi tranquille que possible, les banquiers absents. « Il a profité des vacances pour aller à la campagne » ; « il n'est pas en ville » ; « il est up-town », lui répondirent la plupart des téléphonistes qu'il put obtenir à l'appareil. Les vacances des banques avaient été prises au sens littéral du mot, comme un *week-end* plus rond et complet. Les banquiers en profitaient.

Quiconque connaît un peu les banquiers américains ne s'étonnera pas de cette inconscience.

La banque est un autre point faible des États-Unis : les dix mille faillites de ces dernières années en témoignent. N'importe quel barbier enrichi a pu, après 1919, s'improviser banquier. Les banquiers cultivés, compétents, devinrent de plus en plus rares ; la plupart n'avaient que des connaissances sommaires en matières économiques. Le directeur d'un journal de Wall-Street, il y a quelques années, à un dîner qui réunissait les chefs des grandes banques et des grandes entreprises de New-York pour examiner la situation économique, demanda : « Tout cela c'est très bien, mais le monde est paralysé par des milliards de dettes. C'est le grand problème de l'après-guerre, qu'en pensez-vous ? » Le directeur de l'une des principales banques d'Amérique le regarda, étonné. « Qu'est-ce que tout cela a à faire avec nos *business ?* » dit-il.

Pourtant ces banquiers ont un immense pouvoir. Le *Maclure Newspaper Syndicate* a prouvé par une enquête sérieuse que sur 40 États de l'Amérique qui sont contrôlés par des banques, 32 le sont par des banques de New-York.

Un Européen qui débarque en Amérique ne peut pas s'empêcher de dire : « les banquiers, ces ploutocrates, ces industriels qui sont à la fois l'élite et les groupes dirigeants de l'Amérique, comment peuvent-ils être simultanément si puissants et si ignorants ? »

Mais c'est ici que réside l'erreur. Tout Européen qui s'obstine à chercher en Amérique une élite semblable aux élites de certains pays de l'Europe se trompe.

En Amérique, on ne distingue pas une élite des masses. Tous les Américains ont le même idéal de vie : l'*activité ;* et ils ne s'échelonnent dans une hiérarchie sociale que dans la mesure où ils ont plus ou moins d'argent. Il n'y a pas une élite et des masses ; il y a de petits groupes qui ont le pouvoir, et des multitudes qui ne l'ont pas mais qui peuvent l'acquérir en s'enrichissant.

Ma loi : *il y a une élite quand le peuple adopte la règle de vie de l'élite.*

Il n'y a pas d'élite quand les classes gouvernantes adoptent les règles de vie du peuple.

En Amérique les classes riches ont tout le pouvoir, mais c'est le peuple qui leur impose ses « patterns of behaviour ». Donc il n'y a pas d'élite.

Une élite se reconnaît à l'intelligence avec laquelle elle fait face aux difficultés. D'autre part, une élite se forme seulement lorsqu'il y a des difficultés, les difficultés seules faisant le triage entre ceux qui savent imaginer des solutions et ceux qui ne le savent pas.

Le grand problème de l'Amérique est aujourd'hui de former une élite qui soit capable de vaincre les difficultés avec lesquelles les États-Unis sont aux prises. Pourquoi les groupes dirigeants de l'Amérique ne semblent-ils trouver d'autre solution que la dictature ? Parce qu'ils craignent de ne pas avoir assez de force, alors qu'ils manquent seulement de préparation ; et ils rêvent d'un grand homme qui pensera pour eux, ce qui les exempterait de faire l'effort

nécessaire pour sortir de leur sein une élite à la hauteur de la situation à résoudre.

L'effort sera fructueux si l'Amérique le fait. L'Amérique avait, il y a vingt ans encore, une élite, qui s'était formée grâce aux difficultés du XIXe siècle. Pourquoi une nouvelle ne pourrait-elle pas se former après le fléchissement provoqué par les bouleversements du dernier quart de siècle ?

VI

LES INTELLECTUELS ET L'AMÉRIQUE

« L'Amérique n'a commencé à se critiquer elle-même que depuis la guerre », écrit un critique subtil, Van Wick Brocks. — Dans l'histoire moderne il n'y a rien de comparable à l'enthousiasme avec lequel ses passagers ont couvert de louanges le vaisseau de l'État américain. Si l'on excepte des hommes comme Mark Twain, Henry Adams, et, après la guerre, les communistes et les écrivains de gauche — les intellectuels américains se sont toujours montré satisfaits de leur civilisation. Franklin offre à son peuple un joli miroir où il peut s'admirer avec complaisance. Emerson exprime en phrases sonnantes la théorie virile de la « self-reliance ». Pour s'identifier avec sa race, William James, ce neurasthénique délicat, malade d'introspection, sacrifie son âme et ce qu'il y a de plus précieux dans la vie : la sincérité. Il se contraint à concevoir et à bâtir une sorte de philosophie de pionniers, le pragmatisme, que tout Américain peut adopter sans hésitation, et où les instincts pratiques de l'homme d'affaires reçoi-

vent le chrisme des sages. Dans ce flot de consentements, on cherche en vain la réaction furieuse d'un Nietzsche, d'un Schopenhauer, d'un Heine, d'un Dante, d'un Renan, d'un Gobineau, la sainte colère des prophètes bibliques courroucés contre le peuple élu.

Doit-on conclure que l'Amérique est le paradis, non des hommes d'action, mais des intellectuels ? Que ceux qui veulent vivre en paix dans le domaine de la connaissance doivent s'établir au centième étage d'un gratte-ciel ?

Je doute fort que les manifestations d'amour prouvent l'amour, et je me méfie des femmes qui répètent trop souvent : « Je t'aime. » En général, quand un homme aime son pays, il en est mécontent. Pareils à des enfants qui souffrent si leurs parents ne sont point parfaits en toutes choses parce qu'ils les révèrent comme un absolu, les intellectuels ont pris depuis toujours l'habitude de frapper leur patrie de leur foudre. Qui n'a pas senti l'amour blessé et offensé dans les apostrophes de Dante contre l'Italie, « bordel des provinces » et « auberge de douleur », ne connaît rien à la psychologie humaine. L'amour provoque la fureur. Le manque de contacts profonds provoque des tentatives d'amour. L'enthousiasme des écrivains, à mon avis, ne signifie point qu'ils se sont identifiés avec l'Amérique, mais qu'ils ont désiré le faire, sans y parvenir.

Le cas de William James est le plus bel exemple de cette tragédie secrète. Son frère, Henry James, eut assez de force pour rompre

dès le commencement de sa vie avec son pays : il s'établit à Londres. Mais William James était un tendre, il n'osait pas renoncer à la chaleur d'un vieux refuge. Il inventa un système philosophique pour se prouver qu'il était un véritable Américain. Il partagea, on le sait, les hommes en deux types : les *tender-minded* et les *tough-minded*, les tendres et les forts. Les premiers seraient rationalistes, intellectualistes, idéalistes, optimistes, religieux, dogmatiques, etc... Les seconds seraient empiriques, sensationistes, matérialistes, irréligieux, fatalistes, etc. Cette division est si évidemment arbitraire et dépouvue de consistance psychologique qu'il faut l'accepter comme une confession, les *tender-minded* représentant *grosso modo* ce que W. James était et les *tough-minded* ce qu'il voulait être.

William James réussit à se convaincre. Il demanda à la philosophie sa « cash value », sa valeur pratique, comme un pionnier demandait à la charrue de bien labourer. Mais ce système risqua de s'écrouler dès que son architecte franchit l'Atlantique. Et le *tough-minded* devint un tendre, l'Américain se sentit dangereusement près de la vieille Europe, l'Amérique lui sembla « très triste, très triste parce que si vide » et il se jura « de ne jamais plus la quitter, à moins d'être sûr qu'il pourrait s'établir ailleurs jusqu'à sa mort ».

Le cas de William James est symbolique. Après une vie dépensée à combler le fossé entre l'Amérique et lui, Georges Santayana partit pour Rome. Mais tous ceux qui sont restés dans leur

patrie et ne se soulagent pas, comme Dreiser, par la critique, les écrivains, les philosophes, les peintres mêmes font de grands efforts pour découvrir en eux-mêmes des points avec la civilisation américaine. Prenez, je ne dis même pas Dewey, qui est pragmatiste, mais Waldo Frank. Il cherche à noyer sa nervosité et son malaise dans le rêve merveilleux d'une Amérique triomphante, qui irait de l'Alaska jusqu'en Patagonie. S'attendant à un refus, il préfère demander trop que trop peu.

J'ai eu la chance de rencontrer et de fréquenter longuement un Américain extraordinaire, qui est à la fois anthropologue, linguiste, musicien, poète, et psychiâtre. Aussi nerveux que l'aiguille d'une boussole, mais doué d'une merveilleuse facilité d'expression, il semble résoudre les complications et apaiser les tourments d'une vie intérieure très difficile dans le flot des discours. Sceptique et relativiste, comme la plupart des anthropologues, soucieux d'être aussi honnête que possible envers lui-même et de ne rien croire par hasard, travaillant sans cesse à purifier son esprit de ses préjugés et à maintenir un équilibre toujours instable, il sourit en général avec mélancolie, espérant trouver je ne sais quel baume dans la sympathie humaine. Trop artiste, trop intuitif, trop encyclopédique pour plaire à ses collègues au milieu desquels il doit vivre, il réagit contre leur froideur en cherchant à se persuader qu'il incarne l'Américain-type. Les psychologues ont assez de pénétration pour se découvrir ; mais ils ont aussi assez d'imagina-

tion pour s'inventer et se créer. L'homme dont je parle réussit à concilier on ne sait comment sa religion de la sincérité et ce besoin de sympathie qui le force à adopter, bon gré mal gré, l'américanisme. Il défend avec une habileté socratique les conquêtes, les mythes et même les partis pris d'une civilisation industrielle dans laquelle il a tant de peine à se fondre. Et, plus sage que W. James, il prend garde de ne point visiter l'Europe.

* * *

Comment expliquer la persistance et l'âpreté du conflit entre l'Amérique et les intellectuels ? C'est que si d'un côté les classes dirigeantes rejettent les intellectuels de leur sein, de l'autre la masse leur rend la vie impossible.

L'opinion publique américaine n'oppose point de résistance aux chefs-d'œuvre ; elle est prête à les admirer. Mais elle prétend que les intellectuels, dans la vie, ne se distinguent pas des autres hommes ; qu'ils soient des « regular men » avec les goûts, les passions, les mœurs, les vertus, les limitations de l'homme moyen. J'ai entrevu tout un monde d'inexprimables froissements à travers les lignes d'un livre sur l'Amérique publié il y a quelques années par un écrivain hautement cultivé. Ce malheureux se croit obligé de faire à chaque page une profession de foi de bon Américain et de parfait démocrate ; il rappelle qu'il a été un « businessman » et, quand il doit avouer qu'il s'intéresse à l'art grec archaïque, il s'excuse. Précisons, il s'excuse

tout d'abord, puis revendique par avance contre un public hostile son droit de s'intéresser à l'art grec archaïque ; il s'admire enfin lui-même pour ce goût avec une naïveté aussi embarrassante que son humilité ; excessif dans ses excuses et dans sa satisfaction.

Il ne reste en effet aux intellectuels que d'affirmer leur moi avec violence, de s'exiler, ou d'adopter l'américanisme en l'ennoblissant. Les trois solutions sont également douloureuses. Mais partout sauf en France et peut-être en Chine, le lot des intellectuels est d'être dépaysés dans leur pays. L'Amérique en ce sens n'est que le miroir grossissant du monde et de ses misères.

*
* *

A New-Haven, à deux pas de l'Université, il y a un cimetière. Les arbres qui l'ombragent sont rares et maigres, et aucune statue n'embellit ses tombeaux. Les stèles et les dalles alignées le long des avenues ne rappellent aux vivants les vertus des morts que par des inscriptions banales, achetées toutes faites à quelque marchand d'épitaphes.

Mais le calme est profond, le silence surprenant et on y est hors d'atteinte de la T. S. F. et des autos. Personne n'y vient déposer des fleurs sur les tombes. Je ne sais si c'est parce que les morts qui y sont ensevelis n'ont plus de descendants ou parce que leurs descendants les négligent, mais je n'y ai rencontré quelqu'un qu'une seule fois et pour mon malheur.

J'avais pris l'habitude de me promener dans ce cimetière, c'était le seul endroit dans les environs de l'Université où l'on pouvait se recueillir ; et d'autre part, depuis que j'avais découvert le tombeau de Louisa, fille de Louisa, « lovely and beloved », morte à 17 ans, je me sentais une sorte de devoir envers son souvenir. J'étais, je crois, le seul homme qui depuis des années allait en pieux pèlerinage au tombeau de cette pauvre jeune fille.

Mais voilà qu'un jour un vieillard me poursuivit à travers le cimetière par des cris menaçants, et interrompit le cours de mes pensées ; il était tout vêtu de noir et sortait de la maisonnette des gardiens comme un cloporte sort d'un mur. « Que faites-vous là ? » me demanda-t-il. Et, sans attendre ma réponse, il me montra — argument sans réplique — sa plaque de détective. « Allez-vous en, ajouta-t-il en me regardant avec des yeux soupçonneux, une femme est venue et s'est sauvée effrayée ; un homme qui se promène de long en large dans un cimetière, dit-elle, ne peut être qu'un fou ».

C'est ainsi que je fus chassé de mon cimetière.

Le conflit entre ce gardien et l'inoffensif promeneur que j'étais, symbolise admirablement et met en pleine lumière le conflit entre la société américaine et ses élites.

L'opinion publique et « ce qu'il ne faut pas faire » est libérale en apparence, mais elle réprime avec rigueur toute tentative de vie indépendante de la part des individus. Les classes dirigeantes elles-mêmes doivent respecter les règles de la

foule, leur conformisme est le prix de leur puissance. Le président des États-Unis est un dictateur en comparaison d'un président de la République ou d'un président du Conseil français, mais il serait perdu, si, comme M. Laval, il s'obstinait à porter une cravate blanche quand la mode en est passée ! On parle encore d'un grand homme politique américain qui risqua de compromettre sa carrière parce qu'il ne s'achetait pas des costumes tout faits.

Cette tyrannie de l'opinion publique laisse les hommes politiques, les banquiers, les industriels assez indifférents. Ils lui cèdent tout ce qu'elle veut et gardent l'essentiel, c'est-à-dire le pouvoir et l'argent. Mais elle rend la vie dure, pour ne pas dire impossible aux intellectuels.

L'Américain moyen n'a pas l'habitude de se promener dans un cimetière ; donc on ne peut se promener dans un cimetière sans passer pour fou. Les intellectuels américains vivent dans la crainte vague d'être chassé de leur cimetière. On peut juger d'après mon aventure ce qui leur arriverait s'ils ne se pliaient pas comme Henry James, comme Santayana, à aller chercher en Europe un cimetière où on a le droit d'entrer sans être mort.

Une œuvre d'art, une conception philosophique ne sont pas le fruit d'un travail limité entre 9 heures du matin et 5 heures du soir ; elles sont ruminées sans cesse, elles exigent une orientation constante de l'esprit. Un intellectuel qui doit vivre une partie de sa vie dans le domaine de la connaissance pure où la volonté

de vivre est abolie, ne peut pas supporter les règles fixées par les autres.

Les intellectuels américains, qui vivent au milieu de leurs concitoyens qui les acclament et les admirent, sont obligés d'accomplir ce tour de force de vivre deux vies à la fois, en attendant le jour où ils pourront s'identifier avec eux-mêmes.

***

Les classes dirigeantes américaines ont tué l'élite pour conserver l'argent et le pouvoir. Et l'Amérique se noie parce qu'elle n'a plus d'élite. Mais l'Amérique ne sera sauvée que quand ses classes dirigeantes auront le courage et l'honnêteté de faire, pour la première fois depuis 1787, un examen de conscience, et de permettre à l'élite de vivre. Cette crise sera peut-être bienfaisante au monde. Pour comprendre que l'idéal d'une vie supérieure a une valeur positive, il faut souffrir.

VII

FACE A L'AVENIR. ON A TROUVÉ DES LIMITES

On pense que l'Europe sera américanisée. Je crois pour ma part que l'Amérique va se tourner vers l'Europe, qu'elle se conformera de plus en plus sur le modèle européen. Deux changements radicaux ont eu lieu pendant ces dernières années. *On a interrompu l'immigration — et on a découvert des limites.*

Les Européens qui se moquent des Américains ne se rendent pas compte que les « Américains » sont pour 9/10 des Européens, et quels Européens ! Les pires. On comprend la qualité des immigrants d'après la formule qu'ils doivent remplir pour entrer en Amérique. Pendant tout un siècle un petit groupe anglo-saxon a dû faire face à cette marée humaine. Ce n'est pas étonnant que les principes sur lesquels il s'est réglé pour l'assimiler et la discipliner aient été simples. Il fallait commencer par le commencement. L'enfantillage américain, c'est la simplicité et la grossièreté d'une organisation qui n'est qu'à son premier stade. Si une foule s'établissait chez vous, vous ne commenceriez pas par lui enseigner le grec, mais par lui enseigner à se laver, à ne pas cracher, à parler la langue cou-

rante : c'est ce qu'on fait avec les soldats à la caserne.

Quand on pense que l'immigration n'a pas cessé jusqu'en 1929, on comprend que la classe dirigeante ait dû continuer à lui donner des cadres grossiers — et pourtant ces cadres aussi se sont affinés. Un Européen a peine à vivre aux États-Unis aujourd'hui. Mais on ne pourra voir la civilisation des États-Unis que dans cent ans. Que se passera-t-il ? Une élite se formera qui prendra de plus en plus le dessus. Or le noyau autour duquel se formera l'élite est anglo-saxon, et il est beaucoup plus européen, quoique ses composants soient nés en Amérique, que la masse qui, elle, est née en Europe.

Les Américains purs, babbittiens, sont des Européens épurés de leur européanisme et tels que l'organisation rudimentaire de l'Amérique les a faits. Ils ne sont pas, en réalité, les représentants de l'Amérique ; ils sont les représentants de ce type d'homme « supportable » que la classe dirigeante anglo-saxonne a dû créer de vive force. Dans cent ans cette classe anglo-saxonne aura perfectionné son rabot, et on verra alors l'Amérique ressembler de plus en plus à l'Angleterre, avec en plus une vivacité intellectuelle juive.

Elle se tournera d'autant plus vers l'Europe, que le lyrisme de l'illimité, la phase de la production de plus en plus grande, est fini.

En 1909, au temps de l'autre Roosevelt, Théodore, le grand « progressiste », mon père avait été frappé, pendant son séjour aux États-

Unis, par un véritable lyrisme de l'illimité. Tout paraissait infini dans ce pays de l'abondance : la capacité de produire et celle de consommer, le progrès matériel et le progrès de l'homme. « Avancer » indéfiniment, devenir de plus en plus riche, de plus en plus savant, de plus en plus fort, élever des gratte-ciel de plus en plus hauts, tel était le programme des Américains. On lui avait sacrifié jusqu'au bonheur de vivre.

Effrayé, mon père s'était tourné vers l'Europe et surtout vers la France. Il avait considéré, dans son grand dialogue *Entre les deux mondes*, avec des yeux nouveaux et une admiration presque attendrie les civilisations antiques, qui s'efforçaient, non d'avancer indéfiniment, mais de se limiter, non de produire le plus possible, mais de créer des œuvres belles et durables sous l'inspiration et la juridiction rigoureuse de quelques principes.

L'ivresse de l'illimité, provoquée par l'alcool de la grande industrie, dura longtemps. La prospérité factice de la guerre et celle de l'après-guerre l'exaltèrent au point qu'elle devint la nouvelle drogue capable de tromper jusqu'au dernier moment, par une euphorie artificielle, le jugement des hommes.

En 1925, un observateur français extrêmement pénétrant, ne découvrit rien en Amérique qui annonçât la catastrophe. « Aux États-Unis, écrivait-il, l'industriel est naturellement incité à entreprendre de suite la fabrication en grand ; s'appuyant, dès le début, sur une large base qui ne lui manquera pas, il sait qu'un marché

énorme, pratiquement illimité jusqu'ici dans sa capacité d'absorption, est non seulement à sa portée mais à sa disposition privilégiée. » « Les événements, écrit-il ailleurs, semblent s'être attachés, d'une façon répétée, à démentir les avertissements des Cassandres. Ce marché intérieur, dont ils annonçaient périodiquement la saturation prochaine, chaque fois a retrouvé une jeunesse nouvelle, avec un appétit, une élasticité que les plus audacieux eux-mêmes n'avaient pas osé escompter. Tantôt c'est une vague d'immigration qui a déversé dans le pays des millions de consommateurs ; tantôt la mise en valeur d'une région non encore colonisée a nécessité la fourniture d'équipements formidables ; tantôt des procédés de renflement inédits, en stimulant la production et en accroissant les salaires, ont accru le pouvoir d'achat de couches entières de la société ; tantôt même on a été jusqu'à conquérir de nouvelles clientèles sur l'avenir, en escomptant leurs disponibilités en formation par le système peu orthodoxe du paiement différé. Chacun de ces facteurs, envisagé séparément, paraît exceptionnel, mais, depuis plusieurs générations, de brèves crises mises à part, ils se succèdent et se renouvellent sans fatigue. On pense malgré soi au mot de Pascal : « L'imagination se lassera plutôt de concevoir « que la nature de fournir. »

Quatre années plus tard, la nature se lassait de fournir. Les Cassandres avaient eu raison.

Les Européens considèrent avec quelque

mépris la crise de nerfs des États-Unis, le désespoir auquel les Américains s'abandonnent aujourd'hui. Ils ne songent pas que, quand on donne de la tête contre un mur, le choc est d'autant plus rude que la vitesse est grande. Ce peuple qui croyait encore, il y a quelques années, au progrès illimité ; ce peuple, qui semblait encore avoir, en 1925, une capacité d'absorption infinie, est arrivé brusquement au bout de sa course. Il n'a pas eu le temps de découvrir ses propres limites : il s'est brisé contre elles. Sur le moment, le malheur lui semble immense, irrémédiable et sans aucune cause apparente. Il se croit trompé par ses propres dieux. Le progrès n'était donc pas illimité ? La capacité d'achat du public n'était donc pas infinie ? Ne s'agissait-il pas seulement d'une crise passagère ? Ne verrait-on pas le marché retrouver bientôt, comme auparavant, une jeunesse nouvelle ? Rien de plus difficile que de se réorienter. On répétait depuis un siècle aux Américains qu'ils devaient aller de l'avant ; comment pouvaient-ils comprendre, en quelques mois, qu'il fallait faire machine en arrière ? « United States will crash — Les États-Unis vont s'effondrer », disaient-ils désespérés et ahuris.

Pourtant, la nature des choses est plus forte que la volonté des hommes. Périodiquement, on peut construire des gratte-ciel de plus en plus hauts. Les lois de la statique n'empêcheront point le gratte-ciel de Rockfeller de dépasser l'Empire State, qui lui-même a dépassé le Chrysler. Mais le moment est venu où les ingé-

nieurs eux-mêmes renonceront à se disputer le ciel : ils ne trouveront plus de locataires. L'Empire State offre aux Américains consternés le spectacle de trois cents mètres d'appartements vides.

Dans cette situation, le discours que Roosevelt, candidat du parti démocratique, vient de prononcer à San-Francisco, acquiert une importance capitale : pour le première fois peut-être, un homme politique américain, candidat à la présidence de la République, affirme solennellement : « Le jour du grand chef d'entreprises ou du Titan des finances est passé. Notre tâche, aujourd'hui, n'est plus de découvrir et d'exploiter de nouvelles ressources naturelles ou de produire toujours plus de richesses. » L'Amérique, par ces mots, se reconnaît enfin des limites, montre qu'elle est disposée à adopter, après un siècle d'ivresse, la conception de la vie propre aux civilisations européennes. Ce n'est point par hasard que ce changement d'orientation a été exprimé publiquement par le candidat du parti libéral le plus rapproché de l'Europe, le moins nationalisé. Et c'est émouvant de voir rappelée dans ce discours, une idée de la « Déclaration de l'Indépendance » de 1776, une idée que pendant longtemps on avait reléguée avec mépris dans le magasin de bric-à-brac des principes sentimentaux, qui étaient bien dépassés : « La Déclaration de l'Indépendance pose le problème du Gouvernement sous l'aspect d'un contrat... Le dernier mot de ce haut contrat est pour la liberté et pour la poursuite du bonheur.

VIII

NEW-YORK SYMBOLIQUE

Un jour avant mon départ, le hasard m'offrit le spectacle d'un admirable drame atmosphérique. Je me trouvais dans une maison de Brooklyn qui donne sur la mer et la vue de Manhattan remplissait la fenêtre du salon, gigantesque photographie dans son cadre. Le ciel s'était couvert de nuages et on s'attendait à la pluie — à une bonne pluie de tous les jours — quand la tragédie céleste éclata. La mer devint blanche — aussi blanche que si elle avait été illuminée par une lune métallique — et les gratte-ciel s'élevèrent au-dessus de ce miroitement comme des ombres noires. Puis, en une seconde, tout sombra dans le brouillard, dans le désordre opaque de l'orage, au bruit des tonnerres. La tempête, extrêmement violente, dura cinq minutes. Et avec la même rapidité la brume se dissipa, le ciel s'éclaircit et les gratte-ciel, entourés de nuées comme des Olympes, apparurent découpés sur un fond de braise. Le crépuscule, pendant un instant, nous révéla sa présence rétrospectivement. Les gratte-ciel étaient si grands qu'ils ne nous écrasaient pas. On cessait de les considérer

comme des maisons pleines d'êtres humains, bondées de dactylos et de lampes vertes — cette pensée eût été très déprimante —, on ne les regardait que comme des montagnes. Ou alors, quand des jeux de lumière et de vapeurs arrondissaient leurs faîtes en coupoles, ils faisaient songer à des minarets et à des mosquées construits sur une autre échelle, et New-York avait l'air d'une Bagdad des *Mille et une Nuits*, d'une Constantinople fabuleuse. Mais le soir était proche ; cette vision fut brève et la ville orientale disparut définitivement dans la nuit. Les premières lampes s'allumèrent.

J'avais vu New-York avec toutes ses lumières et de tous les points de vue ; mais je n'avais jamais été aussi frappé par la « valeur symbolique » de ses tours. Je n'avais jamais été aussi frappé par la disproportion entre la petitesse de l'homme et la grandeur inhumaine de son œuvre. Pour la première fois je m'étais rendu compte que ces masses dépassaient les limites et les mesures que, depuis des siècles, le mot « maison », le mot « édifice » suggéraient à l'imagination des hommes qui les prononçaient.

Pourtant, je ne pouvais m'empêcher, en regardant New-York, d'éprouver un sentiment d'inquiétude, un doute. Je ne savais pas bien pourquoi ; cette forteresse de cyclopes projetés vers la mer me donnait l'impression d'avoir été élevée trop facilement, d'être plus fragile qu'elle n'en avait l'air. « On ne peut nier l'orgueil, la ténacité des petits hommes qui ont bâti cette ville géante, me disais-je, et pourtant... C'est encore

la cabane des pionniers qui constitue la véritable gloire des États-Unis. »

***

La lutte des pionniers contre l'immensité du continent est peut-être digne de la plume d'Homère. Il suffit de visiter la forteresse construite au XVIII[e] siècle sur le lac Ontario par les Français pour comprendre à quel point ce vide et cet éloignement devaient être effrayants. On voyait tous les dix ans les frontières se déplacer, se rapprocher de l'Ouest, atteindre le Pacifique ; la terre rebelle se soumettre au cultivateur. La conquête du sol américain a été l'œuvre de l'homme. L'édification de New-York a été l'œuvre de la chance.

Quand on étudie l'origine des grandes et des moyennes fortunes de l'Amérique, quand on parle avec les hommes qui s'enrichirent vers la fin du XIX[e] siècle et pendant les premiers lustres du XX[e], on sent la disproportion entre le mérite et la récompense. L'Amérique, pendant cinquante ans, fut tellement favorisée par les circonstances que l'on se demande comment le miracle de New-York aurait pu ne pas s'accomplir. Elle avait des richesses naturelles inépuisables, l'unité économique, une population rare que l'immigration accroissait tous les ans, en offrant à l'industrie un marché sans cesse grossissant, la paix ou presque.

Un fleuve d'or au courant furieux emportait

les Américains. On le voit en lisant les autobiographies et les biographies. Ils faisaient tous les métiers, s'improvisaient banquiers, industriels, farmers, *businessmen*, changeaient de ville, d'État, étrangers parmi des étrangers, sans préparation, sans instruction, sans titres universitaires, sans lettres de recommandation — et ils réussissaient toujours. Quoi qu'ils fissent, ils trouvaient de l'argent. S'ils le perdaient aujourd'hui dans une entreprise malheureuse, ils en gagnaient le double demain. Ils ouvraient une petite boutique. Les clients pleuvaient ; les Américains s'enrichissaient, ils étaient disposés à acheter n'importe quoi. Cinquante ans plus tard le petit boutiquier se trouvait à la tête d'un *department store* de vingt étages. Il était calviniste et il se disait : « Dieu a béni mes efforts : je ne suis jamais arrivé en retard à mon bureau. » Et il bâtissait un nouvel étage.

Dans ces conditions, rien de moins étonnant que cette « foi dans le progrès illimité » qui avait effrayé mon père en 1910. Depuis combien de temps l'Europe continentale — l'Angleterre fait exception — devait-elle vivre avec des ressources qui n'augmentaient pas, ou qui augmentaient peu ou qui diminuaient ? Depuis combien de temps le fleuve d'or avait disparu sous terre, et le moindre sou, le moindre succès étaient le prix d'un pénible effort de l'intelligence, de la ruse, de la ténacité en lutte contre la fortune adverse ? Pourquoi les Européens auraient-ils cru au « progrès illimité » alors qu'ils donnaient

de la tête tous les jours contre d'infranchissables limites ?

Les Américains étaient emportés par le fleuve d'or ; on ne pouvait pas prétendre qu'ils en sortissent ; on ne pouvait pas leur demander de ne pas acheter de nouvelles actions, alors que toutes les actions montaient tous les jours.

Malheureusement, le succès de l'Amérique industrielle fut trop facile ; et tout ce qui est acquis trop facilement dans l'histoire se paie plus tard avec de la souffrance.

*
* *

La catastrophe de 1929 était inévitable. Même si la guerre n'avait pas éclaté, même si la surproduction n'avait pas commencé à attaquer, maladie nouvelle, le corps de la grande industrie, les immenses gratte-ciel de New-York devaient voir la vie mourir peu à peu entre leurs quatre murs de ciment et de fer. C'est que les hommes qui les avaient bâtis n'étaient plus à leur hauteur : le chef du *department store* avait toujours l'esprit et la préparation du petit boutiquier. Un jour ou l'autre, il devait s'en apercevoir.

Les circonstances favorables, la prospérité ont toujours eu un effet funeste sur l'intelligence des hommes. C'est peut-être une des manières par lesquelles le Destin ou la Providence s'ingénie à accomplir dans l'histoire la théorie des thèses, des antithèses et des synthèses chères aux hégéliens. Depuis le XVIIIe siècle jusqu'au XXe, la richesse et la puissance de l'Amérique

augmentent et la taille de ses *leaders* diminue. Où sont les Hamilton, les Jefferson, les Adams, les Astor ? De temps à autre, quelques exceptions. Mais, dans l'ensemble, les « grands hommes » de l'Amérique prospère sont très inférieurs aux pionniers de la première génération.

Ils ne s'en rendent pas compte. Ils se plaignent que l'on ne peut pas faire des affaires dans des « circonstances aussi extraordinaires », alors que les circonstances qui leur permirent de faire fortune étaient beaucoup plus extraordinaires encore. Élevés pendant la prospérité, ils s'obstinent à croire avec candeur que « la prospérité est normale » et « la misère anormale ». Ils continuent à agir à l'aveuglette, à se réjouir comme des enfants du moindre mouvement de Bourse, et à espérer, avec la mentalité typique des banquiers, qui expliquent tout par les mythes vagues de l'Opinion publique ou de la Confiance, qu'un mystérieux changement se produira un jour, que le fleuve d'or recommencera à rouler. N'importe quelle solution qui donne de bons résultats pendant une heure les exalte, parce qu'ils s'imaginent tout de suite que le miracle s'est accompli.

Il y a quelques mois, le remède était « technocracy ». Aujourd'hui, c'est l'inflation. « Je ne sais pas ce que c'est que cette inflation, mais je l'aime », me disait un agent de change de New-York.

Mais une nouvelle génération pousse, fleur épineuse de la crise, plus préparée, plus instruite, moins optimiste, qui rêve moins de s'enrichir

que de vivre. Cette génération nourrit une sourde rancune contre ses aînés ; elle est révolutionnaire sans le savoir, prête d'instinct à accepter de grands changements, profondément convaincue que la société telle qu'elle est aujourd'hui est à refaire. On n'a pas idée, en Europe, de la faveur que rencontrent partout en Amérique les idées les plus radicales, si elles savent éviter la marque de certains noms dangereux. Au Mexique, j'ai entendu l'ambassadeur des États-Unis commémorer la fête nationale américaine par un discours communiste. « Une nouvelle guerre d'Indépendance est nécessaire », dit-il. Il ne serait point étonnant que l'Amérique infléchisse sa route et que la génération d'aujourd'hui suive d'autres étendards.

La vieille génération avait construit des gratte-ciel, parce que le terrain était cher, disait-on. Ce n'est pas vrai. Le gratte-ciel est un chant de triomphe, il exprime le mysticisme de la richesse, comme es cathédrales exprimaient le mysticisme religieux, il est beau et inutile. La preuve, c'est que les derniers sont de très mauvaises affaires et qu'ils n'ont point découragé les milliardaires d'en construire de nouveaux. Mais le temps n'est pas loin où, comme les cathédrales dans les pays où la foi a disparu, on les considérera avec stupeur en hochant la tête. Et en regardant Manhattan de Brooklyn, je ne pouvais m'empêcher de songer que ces colosses étaient peut-être destinés, dans ce pays projeté vers l'avenir, à devenir bientôt des souvenirs du passé.

TROISIÈME PARTIE

BONHEUR. — BUT DE LA VIE ET DES LOIS
dans la philosophie chinoise

NOTES SUR LA CHINE

On sait que Léo voulait aller de l'Amérique en Chine pour y étudier cette civilisatior à quoi il s'était préparé par de longues études sur les philosophes classiques chinois, et par de nombreuses conversations avec de jeunes philosophes chinois contemporains, qu'il avait connus à Yale et à Chicago.

Ces notes mettent en évidence comment cette idée d'étudier la Chine, ses mœurs, sa philosophie, sa civilisation, lui est venue justement en Amérique.

Il avait entrevu dans la Chine le pays où était réalisé ce qui, d'après ses constatations, manquait tant à l'Amérique. C'est pour cette raison qu'il nous semble logique de faire suivre ses notes sur l'Amérique de celles sur la Chine.

Nous avons trouvé ces notes dans ses cahiers. Dans ses malles et ses cahiers étaient les livres sur la Chine et sur l'Inde d'où il avait tiré maintes citations, et dont nous croyons utile et nécessaire de donner les titres.

Léo cite souvent Liang-Chi-Chao, Liang-Huy-Wang et Motzé. Le premier est un confucien de notre époque, mort il y a quelques ans. Le second est un roi confucien, dont Mencius a écrit la vie.

Le troisième un philosophe contemporain de Confucius, mais taoiste.

Voici la liste des livres :

LIANG CHI-CHAO, *Chinese Political Thoughts*, London, 1930.

MEI Y. PAO, *The Ethical and Political Works of Motsé*, London, Probsthain, 1930.

Nat PEFFER, *China, The Collapse of a Civilisation*, New-York, 1930.

GILES Herbert A., *The Sayings of Confucius*, London, New-York.

GILES Herbert A., *The Sayings of Laotsé*, London.

LEGGE James, *The Life and Teachings of Confucius*, London, Trubner.

Miles MENANDER DAWSON, *The Ethic of Confucius*, New-York, Putnam.

SOULIÉ DE MORANT, *La Vie de Confucius*, éd. La Sagesse Antique, Paris.

P. NARSU-THÉ, *L'Essence du Bouddhisme*, traduit par Alexander DAVID, Alcan, Paris.

LEGGE James, *The Analects of Lun Yu*, New-York.

LEGGE JAMES, *The Book of Ceremonies of Li Ki*, New-York.

BUTS DE L'ÉTAT

1. *Amélioration de l'homme*

Les Chinois, il me semble, n'ont point le mysticisme de *l'État*.

L'État en Chine ne se sentait pas. Les trois quarts des Chinois ne savent pas encore aujourd'hui que l'Empereur a disparu. Les lois mêmes n'étaient pas des émanations de l'État. Au lieu d'un Code commercial il y avait des lois promulguées par les corporations. Les corporations jugeaient les affaires (*Chine, The Collapse of a civilisation*, PEFFER).

L'État c'est un homme et un peuple, des administrateurs et des administrés. Confucius le compare à une famille, et Laotsé aussi ; « quand les hommes se réunissent, la chose la plus importante pour eux c'est le Gouvernement. » (CONFUCIUS.) L'un et l'autre rendent le Gouvernement responsable des vices et des agitations du peuple.

« Si vous gouvernez bien, le peuple vous aimera et sera prêt à mourir pour vous. » *(Analekts.)*

« S'il y a des révoltes, la faute en est toujours au Gouvernement. » *(Analekts.)*

« Dans l'État, le peuple est l'élément le plus important ; le souverain, le moins important. » (MENCIUS.)

« Si un tigre fuit de sa cage, si la jade et la carcasse de la tortue sont détruites dans leur coffre, à qui en incombe la faute ? Si pour diriger les autres vous appelez un homme aveugle qui ne sait conduire ses pas, comment pouvez-vous imaginer que tout ira bien ? » *(Analekts.)*

La fonction principale de l'État est, selon les Chinois, d'élever le moral de la masse ; de former une élite qui lui soit un guide et un exemple. Tous les philosophes chinois incitent l'État à limiter son action à celle-ci : accroître le nombre des « sages ». Comment ? En leur donnant pouvoir, richesse et considération.

Le sage n'est pas « l'homme supérieur » mais l'homme de vertu. Le sage est le saint des civilisations sans Dieu. Il atteint le calme fécond en modérant ou en abolissant les désirs et l'amour de soi.

Même Motze déclare que quand les sages sont nombreux dans un pays l'ordre est stable, quand ils sont rares l'ordre est instable. Confucius fait de cette idée la base de sa doctrine.

« Il suffit qu'un homme au pouvoir soit méchant pour que toute une ville devienne méchante : telle est la force de l'influence. »

Et encore Confucius : « Obtenez que ce qui est en haut ne soit pas avide, alors ce qui est en bas ne sera pas avide. »

« Il faut élever tout ce qui est droit, en écartant ce qui est tortu, alors ce qui est tortu deviendra droit. » *(Analekts.)*

« Si un homme supérieur habitait dans les

contrées sauvages, ces contrées ne seraient plus sauvages. » *(Analekts.)*

Et encore : « Qui exerce le Gouvernement est l'étoile polaire ; tous s'orientent sur lui. » *(Analekts.)*

Et Li-Ki : « Les inférieurs ne font pas ce que le supérieur *leur commande*, mais ce que le supérieur *fait*. » « Quand un gouverneur aime ses sujets, ses sujets l'aiment. » (Bk. XXX, 4.)

« Le supérieur doit être surtout un exemple pour le peuple. » (Li-Ki, bk. XXX, 4.) « Ce que l'homme supérieur aime, l'inférieur l'aimera excessivement. Celui qui a de l'autorité doit être très prudent dans ce qu'il aime et dans ce qu'il n'aime pas, parce que même sans le vouloir il est « un exemple ». » (Li-Ki, bk. XXX, 4.)

Les caractères de l'homme supérieur sont bien précisés, et les hommes de vertu séparés des hommes de savoir.

« L'homme de savoir — dit Mencius — trouve son plaisir dans la mer, l'homme de vertu dans la montagne. L'homme de savoir est sans repos, l'homme de vertu est calme. L'homme de savoir est heureux, l'homme de vertu vit longtemps. »

« L'homme supérieur est calme et serein, l'homme inférieur est inquiet et agité. » Confucius (*Idem* pour Badaghava Gita).



« L'homme noble est celui qui ne connaît ni la peur ni l'injustice. » Confucius.

« L'homme noble est obligeant et non obséquieux, l'homme inférieur est obséquieux et non obligeant. » Confucius.

« L'homme vraiment juste parle lentement. N'y eut-il que la difficulté de savoir ce qu'il est juste de dire, cela n'impliquerait-il pas une certaine lenteur dans le discours ? » Confucius.

« La vertu consiste simplement en ceci : d'être capable dans quelque situation, pays ou circonstance que ce soit d'exercer cinq qualités : le respect de soi-même, la générosité, la sincérité, la ferveur, et la bienveillance. » Confucius.

« Je n'ai jamais rencontré un homme de caractère — dit un de ses disciples au Maître. Quelqu'un suggéra Shen Yeng. Le Maître dit : « Shen Yeng est esclave de ses passions. Comment pourrait-il avoir du caractère ? » Confucius.

A propos de l'adversité le Maître dit : « C'est seulement pendant l'hiver que nous nous apercevons que les pins et les cyprès sont toujours verts. »

***

La raison d'État ne peut justifier aucun acte immoral, puisque le rôle de l'État est d'améliorer la morale.

« Les Européens ont bâti leur société sur la base de la rivalité, les Chinois sur la base de la complaisance », dit Liang-Chi-Chao, confucianiste contemporain.

Liang-Chi-Chao se lance contre les peuples de l'Ouest qui sont préoccupés constamment de gagner, qui font des « profits » la base et le but de leurs amitiés.

« Le concept de « profits » a comme point de départ le sentiment de l'antagonisme, sa vraie nature est annexionniste et insatiable. Il est évident que le développement de ce principe ne peut porter qu'à l'usurpation et à l'immoralité. » (LIANG-CHI-CHAO.)

Au roi qui lui demandait quel « profit » on aurait pu tirer de son conseil : « Pourquoi me parlez-vous de « profit » ? — répondit Mencius. La bienveillance et la justice doivent être votre devise. Si vous demandez au Maître ce qu'il faut faire pour assurer des profits à votre royaume, et si les fonctionnaires vous demandent ce qu'il faut faire pour assurer des profits à leurs familles, votre État est en danger. » (MENCIUS, *Liang Huy Wang*.)

***

Si le rôle de l'État est d'améliorer la morale, le premier devoir du gouverneur est, selon Confucius, Mencius et Liang Hui-Wang, celui d'*acquérir des vertus*.

« L'homme qui gouverne doit chercher à acquérir des vertus ; s'il a des vertus, il gagnera le peuple ; s'il a le peuple il gagnera le royaume ; s'il a le royaume dans ses mains, il pourra commander et avoir des revenus. S'il a des revenus, il aura des ressources pour ceux qui lui en demanderont... La vertu est la racine, un large revenu en est le fruit. S'il met en second lieu la racine et fait du fruit l'objet le plus important, il ne fera que se disputer avec son peuple

et lui apprendre à devenir voleur et insolent. » *(Great Learning.)*

« Désire ce qui est bon et le peuple sera bon. »

« Quand le prince gouverne bien, son peuple obéit sans qu'il donne des ordres. S'il ne sait pas gouverner, les ordres qu'il donne ne seront pas exécutés. » (*Analekts*, bk. xiii, c. ci.)

« Si le Gouvernement est réservé et tolérant, le peuple sera honnête et n'aura pas besoin d'ordres sévères. Si le Gouvernement se mêle trop des affaires particulières, il y aura de continuelles infractions à la loi. »

Quant aux lois, Confucius recommande aux gouverneurs d'en faire le moins possible ; et celles-ci toujours *en accord avec la nature de l'homme*. Laotsé conseille « de ne rien faire ». « Si je m'abstiens de toute influence, le peuple travaillera lui-même à s'améliorer. »

Saint Thomas développe à peu près les mêmes concepts.

Lex debet esse possibilis et secundum naturam, et secundum consuetudinem patriæ. (*Isidorus* 5, Et. cap. 21.)

... *Non enim idem est possibile ei qui non habet habitum virtutis et virtuoso... Lex autem humana ponitur multitudini hominum in qua major pars est hominum non perfectorum virtute. Et ideo lege humana non prohibentur omnia vitia, a quibus virtuosi abstinent; sed solum graviora, a quibus possibile est majorem partem multitudinis abstinere; et præcipue quæ sunt in* nocumentum aliorum, *sine quorum prohibitione societas*

humana conservari non posset, sicut prohibentur lege humana homicidia, furta et huiusmodi. (Qu. XCVI, art. II.)

Omnis lex ad bonum commune ordinatur. (*Summa* I, II, Q. XC, XC, II.)

2. *Liberté et morale*

D'après Confucius on ne peut agir sur les hommes, les améliorer, établir l'ordre que sous un régime de liberté. Les Gouvernements despotiques sont extrêmement dangereux. Leurs vices principaux sont :

La cruauté — laisser croupir le peuple dans l'ignorance, et le punir par la mort du mal qu'il fait.

La perfidie — donner des ordres vagues et exiger qu'ils soient exécutés ponctuellement.

La mesquinerie — marchander la récompense à des hommes de mérite qui ont rendu de vrais services. (P. I. V., Saying translated by Giles.)

Le droit à l'opposition est défendu avec acharnement. « Si les délibérations du Gouvernement sont bonnes — dit Confucius — un avis contradictoire ne gênera jamais ; si elles sont mauvaises et que personne ne puisse s'y opposer, la ruine du pays est certaine. » *(Analekts.)*

La base du Gouvernement est l'acquiescement du peuple.

« Celui dont la soumission est acquise par la force n'est jamais convaincu. Par lâcheté il feint

de se soumettre, jusqu'à ce qu'il soit assez fort pour se révolter. Les peuples gouvernés despotiquement sont toujours près de la révolte et manquent de sens moral. Les peuples gouvernés dans le cadre de la justice maintiennent et développent leur dignité et deviennent meilleurs. » (CONFUCIUS.)

« Dans le Gouvernement despotique les médiocres commandent aux intelligents, les vicieux aux vertueux. Ce Gouvernement conduira nécessairement le pays à la ruine. C'est conforme aux lois divines et humaines. » *(Analekts.)*

Montesquieu dit la même chose.

Hegel aussi : « L'extrême despotisme, qui nous rend également orgueilleux et envieux les uns des autres, précède la décadence. » (HEGEL, *The Smaller Logic;* VALLACE, translation, p. 128.)

Bergson aussi : « Celui qui saisit perd. »

Saint Thomas aussi :

Aliud (regimen) est tyrannicum quod est omnino corruptum ; unde ex hoc non sumitur aliqua lex. Est etiam aliquod regimen ex istis commixtum, quod est optimum ; et secundum hoc sumitur lex «quam majores natus simul cum plebibus sanxerunt ut Isidorus dicit ». (ID., Qu. II. XCVI.) (1).

Confucius est tellement persuadé que le peuple a droit à un bon Gouvernement où tous les éléments sont représentés, qu'il n'hésite pas à

(1) « Il y a un autre régime, le despotisme, qui est toujours corrompu, car il ne possède aucune loi ; mais il y a un régime qui est excellent — c'est celui dans lequel les classes élevées gouvernent avec le peuple. »

exciter le peuple à la révolte et même au régicide quand il est mal gouverné.

« Le ciel est le père de tous les hommes, l'empereur est simplement le premier de ses fils. Le fils du ciel n'appartient à aucune classe particulière, il est possible pourtant de le changer. »

« Il n'est pas concevable que le ciel mette un homme à la tête du peuple pour le corrompre. Le peuple a le devoir de contrôler son chef et de se révolter s'il agit contre la loi. » (Liang-Chi-Chao.)

Mencius est du même avis :

« Est-il vrai, demanda King Hsan — que Tong condamna l'empereur Chich à l'exil, et que King Wu conduisit une expédition contre l'empereur Chow ? » Mencius répondit : « Ainsi il est écrit dans le livre. »

« Il y a aussi dans le livre qu'un ministre peut ordonner la mort d'un souverain ? »

« Celui qui fait outrage à la propriété est un voleur. Celui qui fait outrage à la vertu est un traître. Un voleur, un traître ne sont pas des hommes comme les autres. J'ai entendu dire qu'un nommé Chow fut décapité, mais non qu'un souverain fût condamné à mort. » (Mencius.)

« Le bon Gouvernement rend heureux ceux qui sont près et ainsi il s'attache ceux qui sont loin. » *(Analekts.)*

Confucius ne se dissimule pas la difficulté de gouverner.

« Être prince est difficile — dit-il *(Analekts)* — et être ministre n'est pas facile. Si ceux qui dirigent un pays savent combien il est difficile de gouverner, ils pourront rendre leur pays heureux. »

BUTS DE LA PHILOSOPHIE

3. *Amélioration de l'homme*

Rendre le pays heureux, c'est-à-dire rendre les hommes heureux, voilà le but de l'État pour les Chinois.

Améliorer les rapports entre les hommes ; améliorer la nature de l'homme *pour arriver à son bonheur*, voilà le but de la philosophie chinoise. « La vie doit être vécue pour la vie même, non pas pour arriver à mettre en valeur quoi que ce soit. » (Liang-Chi-Chao.)

Pour Confucius politique et morale sont synonimes. *Le but de l'État et le but de la philosophie se confondent.*

Pour saint Thomas aussi : les lois ont pour but d'établir le bonheur de l'homme.

Est autem ultimus finis humanæ vitæ felicitas vel beatitudo, unde oportet quod lex maximum respiciat ordinem qui est in beatitudine. (Saint Thomas, *Summa* I, II, Qu. XC, II.)

Omnis lex ad bonum commune ordinatur. (Id.)

Le but de la vie, c'est le bonheur, ou mieux la béatitude. Les lois, pourtant, doivent chercher à établir cet ordre qui est dans le bonheur.

Le Chinois, quand il parle de l'homme, n'oublie jamais la société. Pour le Chinois, l'homme est « l'homme social ».

Mencius considère l'homme en fonction de ses rapports avec la société. « Sans l'association d'un homme avec les autres hommes *on ne peut pas imaginer le concept de « l'homme* ». » (Liang-Chi-Chao.)

Laotsé est un rustique ; il aspire à la solitude intérieure ; pourtant il prêche aussi les vertus sociales.

« Il y a trois choses précieuses que j'estime d'un prix très élevé : la première c'est la noblesse, la deuxième la frugalité, la troisième l'humilité. Sois noble et tu pourras être impartial ; sois frugal et tu pourras être généreux ; évite de te mettre en avant des autres et tu pourras devenir le leader. » (Sayings *of* Laotsè.)

Pour Hsuntze (confucien) la cause de tous les maux est l'amour effréné de soi.

La morale qui doit freiner cet amour de soi doit arriver à établir l'ordre parmi les inégalités. *The Kingshi way, la Grande voie* doit régler les besoins de façon qu'ils n'épuisent les choses disponibles ; administrer les choses disponibles de façon à ne pas supprimer les désirs ; maintenir la balance entre les désirs et les choses disponibles.

La morale en Chine fait partie de la vie ; elle forme un code minutieux aussi respecté, et même plus respecté que le code pénal ou civil (Faughi Book) — le code qui oriente, coordonne

et dirige les passions et les émotions humaines et les limite ; le cadre qui restreint le champ de nos activités ; le code qui s'applique à trouver la jointure entre les aspirations individuelles et les aspirations sociales. La morale est la mesure qui pousse à allonger ce qui est trop court et à raccourcir ce qui est trop long. Elle cherche à incorporer l'élégance et l'amour dans les actions, le respect dans les passions. Ce code ne s'appuie ni sur des châtiments ni sur des récompenses ; il ne menace d'aucune colère divine, ne promet aucun paradis. Il s'applique simplement à persuader les hommes que ces règles portent au bonheur et à en donner des exemples.

« Il faut être bon avec les bons, et aussi avec les méchants, pour les améliorer, car *si les autres sont méchants les relations avec eux seront difficiles, et tu seras malheureux.* »

« Quand je vois un malheureux, je marche sur les genoux, pour aller l'aider, *sinon il finira par me rendre malheureux.* » *(Analekts.)*

« Si les peuples voisins ne sont pas aussi civilisés que vous, il faut les aider à devenir tels que vous, alors ils seront contents et tranquilles et voudront s'annexer à vous. Si vous ne vous occupez pas de les rendre honnêtes et civilisés, ils se querelleront entre eux, ils feront des révolutions, *viendront troubler votre État, vous seront hostiles.* » *(Analekts.)*

Premier point capital pour la philosophie chinoise : l'homme est améliorable, les rapports des

hommes sont améliorables, les lois ont pour but d'améliorer l'homme afin d'arriver à son bonheur.

Toute réforme, toute révolution sociale doit être d'abord pour les philosophes chinois une révolution et une réforme intérieure ; les problèmes sociaux et politiques sont pour eux avant tout des problèmes psychologiques, et leur mot d'ordre n'est pas « réformez la société, le système économique, le système politique », mais « réformez l'homme ».

Notre indifférence pour l'amélioration de l'homme est, je pense, une des raisons de notre désordre. Le socialisme lui non plus ne songe nullement à l'homme ; il est obsédé par le système.

Les bouddhistes aussi croient l'homme améliorable.

« Si la volonté était libre, il serait impossible de changer notre caractère par l'éducation, mais l'expérience nous enseigne que le caractère de l'homme est composé de diverses qualités, et modifiable par une certaine suite d'efforts. Précisément, parce que la volonté de l'homme obéit à des motifs, et est dépendante de causes, il peut la transformer lui-même, en changeant son milieu, son genre d'activité, et en réglant, avec une judicieuse réflexion, les motifs de sa volonté. » (NARSU, *The Essence du Buddisme.)*

4. *Confucius*

Améliorer la nature humaine pour améliorer les rapports entre les hommes et accroître ainsi le bonheur individuel, est le but de tous les philosophes chinois. C'est quand même à Confucius que revient l'honneur d'avoir fait de la morale égale bonheur un but « conscient ».

Les Confuciens constituent à travers les siècles la conscience publique en Chine. Sous l'empereur Huan de la dynastie Han (East) ils sont arrêtés (166 p. C.). Sous l'empereur Ling plus de cent d'entre eux sont exécutés ; d'autres emprisonnés jusqu'à 184. *(Révolution des Turbanny Tann.)*

Soulié de Morant raconte l'entrevue que Confucius, très jeune, eut avec Laotsé, déjà vieux, dans le but d'améliorer les hommes.

« Je viens chercher une doctrine pour améliorer le sort des êtres humains, — dit Confucius au vieux philosophe — une méthode pour les instruire et les transformer. Ils souffrent et je voudrais leur donner le bonheur. »

Laotsé se moqua de cette aspiration : « A devenir un sage parmi les hommes il n'y a rien à gagner, — lui déclara-t-il — à devenir un ministre parmi les hommes il y a tout à perdre. »

Ce n'était pas un raisonnement qui put ébranler Confucius. « Confucius ? N'est-il pas cet homme qui fait toujours ce qu'il sait qu'il est impossible ? » (Liang-Chi-Chao.)

« Je viens de voir un homme — dit Confucius à son retour — qui lance à des hauteurs verti-

gineuses ses pensées pareilles à des vols d'oiseaux dans l'azur. Moi, j'aime lancer mes pensées, une à une, comme des traits d'arbalète, et ne jamais manquer le but. J'aime que mes pensées fidèles suivent une piste comme des limiers et qu'elles atteignent toujours leur proie... Je viens de voir un homme — conclut-il — dont les idées sont mystérieuses, insaisissables comme des abysses. Moi, j'aime que mes idées puissent être pêchées au bout d'un fil, et qu'elles ne soient jamais manquées. »

Confucius témoignait par cette image que la doctrine de Laotsé, fruit de la méditation et de l'imagination, ne se dirigeait que vers l'imagination, c'était cela qui la rendait stérile. Lui, Confucius, voulait édifier une doctrine appuyée sur l'observation et qui serait surtout astreinte à influencer les mœurs.

« Les oiseaux, je sais qu'ils peuvent voler : c'est là ce qui les distingue. Je sais que les poissons peuvent nager. Les quadrupèdes, je sais qu'ils peuvent galoper. C'est pourquoi je peux prendre dans des pièges ce qui galope, dans des filets ce qui nage, percer enfin de flèches ce qui vole. Mais pour les dragons, j'ignore s'ils volent avec la tempête ou chevauchent les nuages en traversant l'immense pureté du ciel. J'ai regardé Laotsé comme j'aurais contemplé un dragon. Ma bouche est restée ouverte, et je n'ai pu respirer. Mon esprit égaré palpitait, il ne savait où se poser. » (SOULIÉ DE MORANT.)

*
* *

Cette conviction de Confucius que pour arriver au bonheur de l'homme il faut influencer surtout les mœurs, et appuyer les mœurs sur l'observation était très ancienne en Chine.

Confucius dit de lui-même qu'il est un « transmetteur non un créateur », un qui a aimé et cru à la sagesse des anciens. « Ma sagesse n'est pas innée. Je suis un qui a étudié les anciens. »

L'attitude conservatrice, le culte de la tradition et du passé sont spécifiques de la Chine. Ils commencent en Chine sous l'empereur Wu Ti (140-87 a. C.). La Chine d'avant la révolution n'était qu'un prolongement presque incroyable de cette Chine déjà vieille, rassise et apparemment immobile, d'il y a 2.000 ans.

Dans le pays de Lou, où Confucius fut élevé, une vieille tradition faisait déjà de son temps une grande différence entre l'*éducation* qui est le dressage du caractère et des manières, et l'*instruction*, qui est le développement non de l'intelligence mais de l'intellectualité.

Il y avait au pays de Lou, la « petite étude » qui permettait de juger les enfants, de les plier aux bonnes manières et aux devoirs sociaux. Ceux dont le caractère et la raison donnaient confiance étaient choisis pour l'enseignement de la « grande étude » : la façon de gouverner les hommes.

Les meilleurs sujets de la grande étude passaient aux cadres de l'administration,

Les fonctionnaires étaient jugés par les résultats qu'ils obtenaient. S'ils amélioraient le rendement sans mécontenter le peuple, on leur confiait des charges plus importantes.

Pour « tracer la piste qui devait conduire les limiers à la proie » — le bonheur des hommes — Confucius ne se fie pas à sa méditation, mais aux observations directes que chacun peut compléter par les siennes propres.

« J'ai passé des jours entiers sans nourriture, des nuits entières sans sommeil pour *penser*. Cela ne m'a servi à rien et ne saurait être comparé à l'étude. » (« Étude », pour Confucius, c'est « l'étude de soi-même et des autres hommes ».)

« Étudier, observer et imiter sans penser c'est accumuler sans profit ; mais penser sans étudier c'est courir au hasard. » (Soulier de Morant.)

Confucius était méthodique et précis ; il détestait de laisser quoi que ce soit au hasard : « Ce que nous savons vraiment, savoir que nous le savons ; ce que nous ne savons pas, savoir que nous ne le savons pas. C'est là le savoir. » *(Analekts.)*

« Distinguer ce qui est important de ce qui ne l'est pas, voilà encore une autre parcelle de savoir nécessaire à tous ceux qui veulent étudier. »

L'exactitude est un troisième point de son système.

Son enseignement est précis, et il cherche avec acharnement à le préserver à travers les

siècles de toute fausse interprétation, comme il cherche à préserver les hommes des théories trop subtiles, qui peuvent entraîner des fausses idées.

« La première réforme que je voudrais introduire — dit Confucius — c'est celle de maintenir aux mots leur sens exact, en renouvelant continuellement la correspondance entre les mots et le sens qu'on leur donne communément. »

« Si les mots ont leur sens exact... il sera très facile de régler d'après les mots les actions, d'après les actions les mots. » (Très profond ! Voir comme les dictateurs altèrent le sens des mots !)

(Voir Montaigne, *Essais*, liv. II, chap. LI.)

« Un rhétoricien des temps passés disait que son métier était des choses petites les faire paraître et croire grandes. »

« Oyez dire : *métonymie*, *métaphore*, *allégorie* et autres, tels noms de la grammaire, semble-t-il pas qu'on signifie quelque chose de langage pèlerin ? Ce sont des titres qui touchent le babil de votre chambrière... »

Montaigne se rapproche beaucoup des philosophes chinois. Rien d'étonnant ; le peuple qui s'est le plus préoccupé des « relations entre les hommes » c'est la France.

Confucius est très attentif non seulement aux fausses interprétations qui dépendent du changement de sens des mots, mais aussi à celles dues aux défauts de l'intelligence. « A ceux qui dépassent la moyenne — disait-il — on peut révéler les choses éternelles, mais non à

ceux qui sont au-dessous de la médiocrité. »

Confucius veut améliorer la nature humaine mais non la changer. Aussi l'étude de la nature humaine lui est-elle nécessaire pour profiter de tous les instincts, même des mauvais que nous cherchons à cacher aux autres (amour propre, ambition, vanité, égoïsme, avarice, désir de distraction), et les faire servir à l'amélioration des hommes. C'est ainsi qu'il fait de la passion de posséder un des piliers de la morale.

« Pour maintenir en bon état la propriété, l'homme est obligé de se soumettre à une discipline qui atténue ses mauvaises qualités et excite les bonnes. La possession incite l'homme à se contrôler, l'accoutume à une certaine modération, l'oblige à tolérer une certaine liberté dans ses rapports avec les personnes qui l'aident à garder sa propriété en bon état. »

« Les règles de la propriété sont pour l'homme ce que les ferments sont pour les liqueurs. Par leur usage l'homme supérieur démontre sa supériorité, l'homme inférieur son infériorité. »

« La propriété est à la base des droits, à la base des lois, à la base des rapports entre les hommes. » *(Analekts.)*

« Sans les buts de la propriété, l'activité devient un remue-ménage laborieux ; la solitude devient de la timidité ; la crânerie devient insubordination ; la loyauté devient de la rudesse. » *(Analekts.)*

Les sciences, les arts (poésie, peinture, musi-

que), les jeux, les distractions, les spectacles, sont également utilisés pour apaiser ou égayer la nature humaine et l'améliorer.

« Si le peuple n'a pas le moyen de s'amuser, le gouverneur doit être condamné. » *(Analekts.)*

Confucius conseille d'user de la musique dans toutes les cérémonies parce que la musique « exprime l'inexprimable ».

« Les cérémonies et la musique peuvent être comparées au ciel et à la terre. Elles font pénétrer les vertus par leur essence spirituelle ; elles amoindrissent les aspirations vulgaires de l'âme et élèvent les plus nobles, qui avaient été abaissées. » *(Analekts.)*

Confucius donne une grande place à la musique comme moyen d'éducation, car la musique apaise l'âme et donne le calme. « Dans ce calme l'homme est Dieu dans son intérieur ; étant Dieu il peut se concentrer complètement dans l'âme. Étant tout esprit il peut commander le respect sans avoir à employer la force. »

Bien entendu que la musique est en ce cas la « bonne musique », laquelle ne peut se confondre avec les « sons ». Les « sons » et la musique ont une parenté entre eux, mais ne sont pas la même chose. *(Analekts.)*

« C'est par les arts que l'intelligence s'élève. » « Les arts sont un ornement de l'esprit mais l'ornement pénètre la substance tout comme la substance pénètre la forme extérieure... La peau bigarrée du léopard ne constitue pas le léopard, mais le léopard n'est pas un léopard sans sa peau bigarrée. »

(Il faut dire que les arts pour les Chinois sont la même chose que la science : l'expression d'un sentiment, ou mieux, d'un lien qui unit un objet à un autre objet et non pas une simple photographie de la nature ou un jeu de la mémoire.)

« Vous pensez, dit le maître à Tsé, que j'aime à étudier toutes les choses pour m'en souvenir. Non, ce n'est pas là ce que j'aime ; c'est de prouver l'unité qui est en tout. » *(Analekts.)*

« Les arts sont nécessaires à occuper agréablement le temps quand on n'a pas à se soumettre à un travail matériel. Ils servent à élever l'âme, de même que les devoirs de la propriété servent à former le caractère. »

Chaque art exprime une partie de la pensée qui lui est propre. On ne peut pas exprimer avec l'écriture ce qu'on peut exprimer avec les sons ou les pinceaux.

Chaque art exerce une influence propre.

5. *Le cérémonial et les rites*

« Pour que les idées morales qui doivent conduire au bonheur puissent être pêchées au bout du fil », il faut un code minutieux des convenances pour toutes les circonstances de la vie. C'est ce code que Confucius a dicté ; code, qui règle non seulement les actions, mais les pensées, les émotions, les distractions. Ce code est tellement minutieux qu'il arrive à régler les mouvements et les attitudes matérielles et morales propres à chaque individu dans chaque cas de sa vie, depuis

le moment de la conception jusqu'à la mort.

Ici aussi Montaigne se rapproche de Confucius (MONTAIGNE, liv. II, chap. XII). « Il ne faut pas laisser au jugement de chacun la connaissance de son devoir ; il le lui faut prescrire ; non pas le laisser choisir son discours, autrement selon l'imbécillité et variété infinies de nos raisons, et opinions, nous nous forgerions à la fin des devoirs qui nous mettraient à nous manger les uns les autres, comme dit Épicure. »

« Si un homme a un bon naturel, mais qu'il ne soit pas instruit dans les règles de ce qu'il doit ou il ne doit pas faire, il devient semblable aux bêtes. » (MENCIUS.)

Nous autres Italiens, habitués à une vie sociale sans règles et à des expressions spontanées d'admiration, de respect, de reconnaissance, d'amour, de douleur, de haine, ou de regret, nous trouvons secs les cadres dictés par le cérémonial des peuples sociaux. Nous ne nous souvenons plus que nous payons la spontanéité de l'amour avec la spontanéité de la haine, de l'envie, de l'ingratitude sans frein.

Les convenances établissent d'une façon stable et universelle ce qu'on doit et ce qu'on ne doit pas faire, dans telle ou telle circonstance de la vie ; elles définissent d'une façon exacte la valeur des services que l'on a reçus, et nous renseignent sur la manière de s'en acquitter ; elles préservent l'intimité de notre propre vie contre l'invasion d'autrui.

Les convenances réduisent vos doutes, vous

permettent d'exprimer automatiquement votre gratitude, de payer à leur juste prix les faveurs dont vous êtes l'objet ; elles vous débarrassent du sentiment d'infériorité dans lequel vous tomberiez si vous avez été l'objet d'un bienfait ; elles permettent d'être libres si vous désirez l'être ; elles rendent la vie sociale facile et pleine de charme. Dans les pays où il n'y a pas de convenances, comme l'Italie, les contacts peuvent être très amicaux et chauds, mais tôt ou tard se produisent des frictions. L'individu qui a reçu une faveur et qui ne l'a pas rendue, n'aime pas ses bienfaiteurs, il sent vaguement avoir une dette envers eux, cette dette qu'il ne sait comment payer le gêne ; et il finit par haïr justement les personnes qu'il devrait aimer le plus. Ainsi, chacun a peur de rendre des services aux autres et s'impose de ne rien faire, même pour ses amis qu'il pourrait aider très facilement. Il n'oblige les autres que quand il est forcé par la crainte, ou par la tacite promesse d'un bienfait en retour.

Il n'y a pas d'harmonie possible dans une société dans laquelle l'un n'aide pas l'autre ; et les hommes, ou plus précisément les familles, vivent isolés entre eux.

L'ignorance des lois du « savoir-vivre » dans laquelle vivent les Italiens explique leur agressivité en Italie et surtout à l'étranger. Ils se sentent perdus, incertains, pleins de doutes et ils s'en dédommagent par la dureté et l'impolitesse, pour se convaincre que les règles qu'ils ne connaissent pas sont absurdes.

Les Italiens sont par nature égocentriques. Le manque de « convenances » leur est pourtant particulièrement nuisible. Les règles méticuleuses peuvent quelquefois rendre les relations sociales trop douces, mais le manque de règles ou le manque de respect aux règles fait les relations sociales trop difficiles. Personne ne pense, par exemple, en Italie, qu'il faut attendre, pour répondre, que l'interlocuteur ait fini de parler. Quand deux, trois, quatre Italiens se rencontrent, ils parlent tous en même temps. Ils sont si empressés d'exprimer leur opinion qu'ils ne font aucune attention à ce que désirent les autres. Cela explique pourquoi ils parlent à si haute voix. Ils parlent ainsi parce qu'ils parlent tous ensemble, et que seul celui qui crie plus fort peut être entendu.

Mon expérience de vie en Italie où on ne connaît pas de règles sociales, et en France, pays où les belles manières sont enseignées dès la plus tendre enfance, m'a appris qu'il est plus doux de vivre dans une société où les individus sont liés par des « principes » et où les convenances sont fixées à l'avance pour chaque circonstance de la vie, que de vivre dans un pays où chacun est libre de faire ce qu'il veut.

CONCLUSION

La civilisation chinoise est une civilisation « romaine » dans laquelle pourtant les traditions sont astreintes à une continuelle révision.

La tendance des Chinois est foncièrement,

typiquement rationaliste. Les Chinois fixent tout en concepts : ils définissent, ils s'efforcent d'immobiliser la vie. Signe, je pense, d'une vitalité énorme, effrayée d'elle-même. Sans cela les cadres auraient étouffé le peuple depuis vingt siècles ; et sans les définitions, les idées se seraient desséchées.

Il est possible que le rationalisme ait triomphé dans toutes les civilisations vigoureuses, parce qu'il était vaguement sous-entendu que la vie aurait brisé les formules.

***

Pourquoi parle-t-on d'immobilité de la Chine ? Qu'entend-on par « immobilité » ?

On dit que la Chine est immobile parce que sa civilisation est limitée et qu'elle n'a qu'un but : l'harmonie sociale. Mais c'est aussi inexact que de dire qu'un homme est immobile parce qu'il est monogame, ou parce qu'il reste toute sa vie dans un même parti politique.

Immobilité ! Ce mot sous-entend qu'une civilisation peut demeurer sur place après avoir atteint son but. Mais une civilisation *n'atteint jamais son but :* une civilisation est l'effort fait par une élite pour l'atteindre. Si cet effort cesse, une civilisation ne demeurera pas sur place, *malgré les apparences elle régresse.* La vie s'éteint sous la croûte des traditions.

Depuis des milliers d'années les Chinois envisagent le même problème sous des aspects différents ; c'est la vie de la Chine. Que la Chine

s'industrialise ou adopte les principes de l'Occident, cela ne signifie point qu'elle devienne plus vivante ; au contraire, son « immobilité » pourra commencer à partir du jour où elle cessera de poursuivre son propre but, et acceptera passivement les « patterns » de la civilisation occidentale.

La Turquie, elle, a une civilisation immobile depuis quelques siècles que Kémal est loin de modifier.

« Mobile », « Immobile » ! adjectifs inexacts et trompeurs. Il faudrait dire : « vivants » et « morts » !

En réalité on reproche surtout à la Chine de ne pas avoir adopté le machinisme.

La Chine est une civilisation lente. Tout ce qui existe y dure indéfiniment. La religion chinoise dura 2.000 années avant le Christ. On y revient en 1100 après le Christ.

Le bouddhisme dura six siècles, et c'était la religion la moins chinoise que l'on puisse imaginer.

Le bouddhisme a été officiellement introduit en Chine sous l'empereur Ming Ti, de la dynastie Han en l'année 61-67 (p. C.) mais les Chinois n'eurent la permission d'entrer dans les monastères que sous l'empereur Wen de la dynastie Wei.

Le langage classique était déjà inintelligible au IIe siècle avant le Christ. Dans un mémoire à l'empereur, le premier Hung-Sun : Hu Hung — qui date de l'an 124 avant le Christ — on lit : « les édits impériaux sont écrits avec élégance et sont pleins de conseils bienveillants, mais en

général les employés publics ne les comprennent pas et ne peuvent pas les expliquer au peuple ».

Pourtant, par un système d'examens fixes, on a maintenu en vie cette langue morte jusqu'en 1917.

Les révolutionnaires, même les plus extrémistes, comme Wang Mang — qui s'empara du pouvoir par la force et le garda de l'an 9 à l'an 25 p. C. — se réclament de Confucius, regardent en arrière, compliquent les rites et les sacrifices, et dissimulent leurs réformes agraires sous un apparent retour à la tradition.

Mais il ne faut pas prendre cette lenteur pour l'immobilité. C'est la révolution industrielle qui, en accélérant d'une façon effrayante le rythme de la vie, nous a accoutumés à juger de la vitalité d'une civilisation d'après la rapidité des changements.

Cette lenteur s'explique par l'immensité de l'Empire. Tout a été sacrifié à l'unité, et il est difficile de changer les valeurs fondamentales de la vie dans un pays de 400 millions d'habitants.

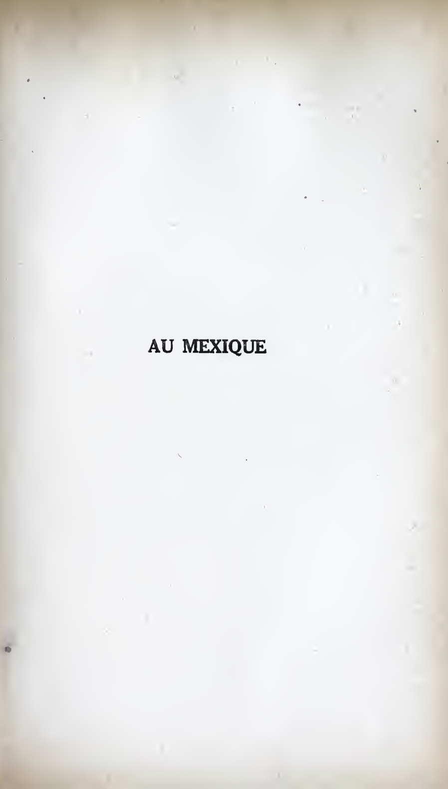
Le problème des relations humaines ! Autre problème fondamental pour un Empire aussi vaste.

Le chef-d'œuvre de la Chine est l'unité chinoise.

C'est un cas unique dans l'histoire. L'Empire romain n'a duré qu'une semaine en comparaison.

Que se passera-t-il maintenant si les Chinois adoptent notre culture ?

Ils ne l'adopteront pas.



AU MEXIQUE

I

LE CHARME DU MEXIQUE

Le Mexique est beau comme l'Italie. Une nature tropicale — bananiers, mangues, cactus, ananas gigantesques — à 2.000 mètres d'altitude ; une plaine immense ondulée, désertique et luxuriante. De magnifiques nuages énormes, une pluie douce qui ne fait pas de bruit et ne mouille pas ; et partout des Indiens mélancoliques et royaux, s'enfonçant dans le temps, méprisant le blanc qui use d'eux comme des esclaves. Des Indiens désespérément mélancoliques, mais toujours pleins de dignité, qui arrêtent leur cheval pour écouter un oiseau, et des costumes, des sombreros, des ponchos, tous plus superbes l'un que l'autre, et des objets d'art partout.

Et partout le sentiment que les gens sont pauvres parce qu'ils préfèrent être pauvres que de se donner la peine de devenir riches ; pauvres au milieu de richesses fabuleuses ; pauvres mais grands seigneurs. C'est extrêmement rafraîchissant quand on vient de l'Amérique.

« Ce champ est à vous ? — je demande à un

paysan. Il sourit et me répond en s'inclinant : « A usted tambien ! »

On « offre » des églises, des fleurs, des fruits. On « offrait » à Dieu des hommes. D'instinct ils vous offrent des choses, ils vous font des cadeaux. C'est qu'ils sont absolument pauvres.

Les jeunes filles dans les « cars » rient et causent avec tout le monde.

Je retrouve ici la pudeur provocante, les coups d'œil en coulisse, « l'obsession avouée » de l'amour, la tenue, les mouvements mesurés et centripètes des femmes latines, qui vivent dans un pays où les hommes se doivent de les attaquer sans cesse.

Qu'elle est belle cette expression probablement conventionnelle d'une poésie populaire mexicaine :

Esos tuchinitos que adornan tu frente
me roban el pensamiento

L'image de l'être aimé nous vole notre propre pensée.

La magnificence de la nature tropicale se monnaie et s'éparpille dans les villes en fruits, en fleurs, en ananas, — masse d'or voilée d'une ombre verte, — en tranches d'ananas juteux, amoncelées sur les bancs ; en mangos, en noix de coco couleur de terre et d'éléphant ; en lys, en roses, en œillets que les Indiens transportent sur le dos, énormes bouquets.

Le delire du baroque flamboyant espagnol est resserré en quelques points par les lignes pures et austères de l'architecture aztèque.

C'est parmi les peuples primitifs et barbares, que le goût de l'art et le pouvoir créateur est le plus répandu. On y trouve un nombre extraordinaire d'hommes qui sont « naturellement artistes ».

Cet instinct se perd avec la civilisation. C'est — je pense — que les primitifs sont « près des sources ». Ils fabriquent les objets avec leurs mains, et c'est un point essentiel de contact avec l'artiste.

Les hommes civilisés ne fabriquent rien. Le problème de « bien faire » ou de « mal faire », qui est un problème quotidien et essentiel pour le *barbare*, ne se pose pas pour eux.

Les peintres modernes mexicains sont colossaux. J'ai vu à Orijaba une fresque de Orisbo Orozxo, de six ou sept mètres de hauteur, qui est aussi belle que du Giotto.

Les Indiens qui ne sont pas peintres sont quand même des artistes, ils font des tapis, des colliers admirables.

« Voilà ce qu'a fait la révolution — me dit un jeune Indien dans une petite église noircie par la fumée, et à moitié détruite. Il gratte les murs et les nettoie avec amour. Il a des yeux doux, noirs et brillants.

Les Indiens se sont habitués à considérer même la nature comme un atelier où Dieu s'amuse à

fabriquer des millions de beaux objets. Ils se promènent en regardant les montagnes, les cailloux, les arbres, les racines avec des yeux de connaisseurs, en en louant les formes, comme ils feraient pour un pot ou un *sarape ;* et, de temps en temps, donnant à Dieu un coup de pouce et l'*aidant* à mettre en lumière une idée que la nature avait à moitié étouffée dans son excessive magnificence.

« Regarde : — me dit Paucho, gardien du Tepztico — dans ce morceau de bois il y a un homme d'un côté et une femme de l'autre ; je n'ai fait que lui tailler un peu de barbe ; et dans cette pierre une madone avec un enfant de face, et de profil une femme qui prie. Regarde comme ce morceau de bois est beau ! C'est un parasite ! Il fait une fleur rouge *muy bonita.* » Il me montre les petites églises, les palais fantastiques qu'il taille dans les bois des racines, les cadres en bois doré, les noix de coco sculptées. Il suit en général l'inclination et les caprices de la nature avec respect.

Sa femme, sévère et quelque peu aristocratique (elle porte des bas), considère ces manies avec un dédain ironique. Nous partons pour le Tepoteko ; il s'arrête à tous les points de vue, et regarde la vallée avec une joie intense.

« N'est-ce pas que c'est beau ? — me dit-il. « Regardez cette montagne, elle tombe à pic ! Et les plantes rampantes colossales que le vent a détachées ! Et cette fleur qui pousse sur le rocher ! » Il me fait faire un long détour pour me montrer la source au milieu des bananiers.

Il connaît la montagne de tous les côtés. Il sait que ce rocher ressemble à un tigre du côté nord, et à un enfant du côté sud. « Et les trois Maries. Elles ont l'air de s'embrasser d'en haut ! »

Il aime certains vallons sans raison ; parce que la forme lui plait. Il me parle des Aztèques avec beaucoup de sympathie. Quand il dit « en langue mexicaine » il veut dire « aztèque » ; sans cela il dit : « en langue castillane ». Il me raconte l'histoire de l'idole qui ne se brisait pas. Au temple il me dit : « C'est surtout beau quand il y a la brume, une brume légère et bleue ; le vent souffle, la brume se dissipe comme le rideau d'un théâtre se lève, et le paysage apparait. »

Il me montre la montagne « du tigre », la montagne « de la lune », la montagne « de l'air », et arrache avec soin les moindres brins d'herbe qui poussent sur le Temple.

Il me raconte qu'il a été blessé par les brigands, quand ils l'ont attaqué au couteau — sans nulle rancune. Il s'est battu six ans pour Zapata (1). Il ne va pas à l'église, mais il croit en Dieu.

« J'ai vu des femmes qui vont tous les jours à l'Église, et qui répondent : « No tiengo » quand on leur demande l'aumône. Est-ce qu'elles sont chrétiennes ? Non, elles ne sont pas chrétiennes ; on peut prier partout. »

Il me disait aussi :

« Je crois que les plantes sont sensibles, parce que j'ai observé pendant la révolution que quand on pendait un homme à une branche la branche

(1) **Chef de parti, dans les guerres civiles mexicaines.**

sechait. J'ai vu ainsi un arbre énorme et touffu secher en trois jours. »

Il se plaint qu'il ne peut pas étudier. Il voudrait lire non pas des romans, mais des livres sur les étoiles, sur l'histoire de la terre, sur les plantes, ou l'histoire ancienne ; des livres qui l'aident à mieux comprendre les choses. Il ne veut pas être payé, et il m'offre des « tortillas ». Quand nous redescendons, il me demande comment dit-on dans ma langue : « soleil », « lune », « terre », « ciel ».

Et pourtant, les Indiens vivent dans un état de désespoir chronique. On s'en rend compte en particulier, en écoutant leurs chants où l'on sent, paradoxe étonnant, une tristesse agressive.

Les chants des Indiens sont gutturaux, âpres, violents ; les mêmes motifs, les mêmes notes sont répétés avec une sorte de fureur ; les sujets les plus doux sont exprimés avec autant d'amertume que les histoires de meurtres. Il n'y a point de paix dans la tristesse des Indiens, rien de cette *quies in malo* dont parle saint Thomas, mais un terrible « à quoi bon ? » ; une interrogation qui n'attend point de réponse. Si les Indiens n'étaient pas religieux, on pourrait sentir dans chacun de leurs chants l'appel à Dieu d'un incrédule.

Loin de fuir leur propre moi, les Indiens descendent en spirale dans ses profondeurs. Mais dans le fond de leur « moi », ils ne découvrent que la « douleur positive » d'Épicure, la douleur en soi, la douleur de vivre, qui constitue presque toujours le fond de la nature humaine et sur

lequel des moments de joie s'inscrivent comme des cris sur le murmure continu d'une ville. Les Indiens vivent en contact constant avec cette douleur métaphysique, mariés à cette douleur, livrés corps et âme à cette douleur, désespérés pour nulle raison.

II

LA VIE ÉCONOMIQUE DE TEPOZTLAN OU UN PAYS DU XVI[e] SIÈCLE

On dit que l'économie actuelle est une économie mondiale. Ce n'est pas vrai, Tepoztlan fait exception. Le hasard me fit échouer dans ce pays de 4.000 âmes, perdu au milieu des montagnes du Mexique, au moment où le monde tremblait chaque matin en lisant les comptes rendus de la Conférence de Londres. A Tepoztlan — je m'en aperçus avec étonnement — personne ne savait même qu'une conférence avait lieu. A Tepoztlan n'arrivent ni les touristes, ni les journaux ; on y parvient à cheval et, si le *padre* est de bonne humeur, on y est logé pour rien dans une pièce d'un couvent du XVI[e] siècle, abandonné et déjà un peu en ruine. On peut y choisir entre quatre ou cinq pièces immenses, voûtées, sans portes ni fenêtres, sans lits, mais construites autour d'un cloître admirable, plein de chauves-souris, d'oiseaux, de bananiers, d'odeurs d'excréments et secoué toute la journée par le vacarme des cloches.

Quoi qu'il arrive au monde, Tepoztlan ne

changera point son rythme de vie. C'est qu'il se suffit à lui-même. Le principe sur lequel se règlent ses habitants c'est de ne rien acheter dans les autres pays et d'acheter aussi peu que possible dans le leur. A Tepoztlan, il n'y a pas d'industrie en quête de clients ; l'obstination même des commis voyageurs américains est découragée par tant d'indifférence. Quant au marché, quel spectacle ! J'ai vu une femme y arriver avec un œuf et en demander deux *centavos ;* l'acquéreur marchanda, il obtint l'œuf, après un certain temps, à un *centavo*. Des Indiennes restent accroupies pendant une journée devant une marchandise qui vaut 15 ou 20 centimes. Les clientes viennent : « Combien ? » demandent-elles. — « Trois centavos. » — « Muy caro », répondent-elles invariablement. La valeur d'un centime, dans ce pays sans argent, est incommensurable. Entre client et marchand s'engage alors une lutte de patience. Ils ne discutent point, cela serait contraire à la dignité royale et à la réserve de l'Indien ; ils insistent : « Deux centavos », répète l'acquéreuse. « Non, trois, répond la vendeuse. L'acquéreuse s'en va et revient après quelques minutes : « Deux centavos. » — « C'est bien. » Au marché, ils n'achètent d'ailleurs que des objets faits dans les environs, des pots de terre, des *sarapes*, des *sombreros*. Ils n'ont besoin de rien d'autre, ils sont presque tous propriétaires.

« Combien coûte une maison et un champ ? » demandai-je un jour à un paysan. « Deux cents, deux cent cinquante pesos », me répondit-il

(1 dollar vaut 3,65 pesos). « Et combien de terre vous donne-t-on pour ce prix ? » Il se mit à rire. « Oh ! — dit-il — ici on ne mesure pas la terre, monsieur. On dit « jusque là-bas », « jusqu'où vous pouvez voir ». Ils sont donc propriétaires à bon compte. Autour du village s'étendent des bois, des pâturages communaux. La propriété communale, distribuée selon les années aux familles, était la forme économique du Mexique avant la conquête ; encore maintenant, le tiers des terres appartient aux communes. A Tepoztlan, le paysan ne cultive que le maïs et les haricots ; les bois tropicaux lui donnent sans peine les fruits les plus savoureux de la terre, des mangos, des bananes, des avoyadres, le café même.

Les habitants de Tepoztlan peuvent vivre sans rien acheter parce que leurs besoins sont minimes. Les plus pauvres vivent dans des huttes sans fenêtres et sans plancher, avec les cochons, les poules, les oiseaux et beaucoup de fleurs. Un plancher en briques et une fenêtre sont un signe de richesse.

Ils n'emploient aucun instrument, aucun objet fait à la machine et, par conséquent, se contentent des essentiels : un *pyjama* blanc et un *sarape* pour se couvrir, une charrue pour labourer, une natte pour dormir, des feuilles de palme pour manger la soupe, des pots de terre pour boire. Le verre y semble inconnu.

Mais leurs besoins sont minimes parce qu'ils ont un idéal de vie pré-capitaliste. Ce n'est point, comme on dit trop facilement, qu'ils soient indif-

férents à l'argent. La manière candide dont ils cherchent à exploiter l'étranger prouve qu'ils apprécient plus qu'on ne dit le scintillement des pesos. Mais ils préfèrent *réellement* le loisir à l'argent. Ils ne vivent point pour devenir riches, ils travaillent pour avoir du loisir.

Un industriel philanthrope que j'ai rencontré en fit un jour l'expérience d'une manière saisissante. Il calcula qu'il pouvait donner à ses ouvriers, dans un petit pays du Mexique dont la paix avait été violée, 50 *centavos* par jour au lieu de 25. Le samedi soir, il leur doubla la paye de la semaine. Le lundi matin, personne ne revint à la fabrique. « A quoi bon travailler, lui répondirent les ouvriers, puisque nous avons assez d'argent pour vivre deux semaines ? »

La preuve qu'ils ne travaillent point pour devenir riches, mais pour jouir de la vie, c'est l'importance qu'ils donnent au superflu. Ils vont pieds nus et habillés d'un pyjama grossier mais ils ont, pour le carnaval, des costumes de soie et des chapeaux brodés à la main, des masques aussi parfaits que des objets d'art. Ils peuvent à peine se nourrir eux-mêmes, mais ils gardent et nourrissent des oiseaux. Ils ne songent point à cultiver les légumes les plus nécessaires et ils entourent leur hutte de fleurs. J'ai vu un Indien difforme arrêter son cheval pour écouter le chant d'un oiseau. Ils passent des heures à peindre des madones, des *milagros*, ou à regarder le paysage. J'ai connu un Indien aussi sensible à la beauté de la nature qu'un artiste raffiné.

Le grand luxe des Indiens, c'est la cathédrale. Elle s'élève, immense, somptueuse, bâtie si solidement qu'elle s'obstine, abandonnée à ses propres ressources depuis un siècle, à ne pas tomber en ruines, couverte de fresques, remplie d'or, de fleurs, de statues en bois, d'images saintes, de chandelles, de veilleuses, au milieu de ce village misérable, comme le symbole du superflu, comme un port de luxe où les femmes viennent deux ou trois heures par jour, le matin à la messe, le soir au rosaire, jouir de la musique, de l'odeur de l'encens, de la peinture, de la magnificence qu'elles n'ont pas chez elles.

Le prix de cette paix et de cette sagesse, c'est la mort. L'hygiène est lamentable et il n'y a pas de docteur. Les malades sont soignés par un drôle de type, un cordonnier centenaire qui ressemble un peu à Gandhi. Il marche avec des béquilles et écoute les femmes lui raconter leur histoire en hochant la tête en silence. Son prestige lui vient de ce qu'il possède des lunettes et « des livres ». Le plus curieux, c'est qu'il est homéopathe ! Pourquoi diable est-il homéopathe ? Je n'ai jamais pu le comprendre. Mais n'a-t-il pas donné des pilules à un malheureux qui souffrait d'un muscle à un pied ?

A Tepoztlan on meurt comme des mouches. En une semaine, j'ai vu quatre enterrements. On meurt sans noms scientifiques et sans explications, mystérieusement. « De quoi ce monsieur est-il mort ? » demandai-je chaque fois que je voyais un enterrement sortir de l'église — et j'avais toujours peur de m'adresser par mégarde

à un parent du défunt, tant il est difficile de distinguer les parents des curieux. — « *Quien sabe ?* Est-ce qu'on sait ? » me répondait-on invariablement en haussant les épaules. « Quien sabe ? Il est mort. »

III

UN BAL A TEPOZTLAN

« Venez donc danser, me dit la mère de Narcissa avec son susurrement de folle, en baissant la voix comme si elle me disait quelque chose de défendu. Demain soir, à cinq heures, chez mon cousin Juan. Il est riche, il a un plancher. »

A six heures je me trouve chez Juan avec une jeune fille américaine un peu folle que j'ai rencontrée dans le couvent et qui s'efforce de découvrir à Tepotzlan les obscures survivances de la religion aztèque. Nous ne trouvons personne, ni musique, ni invités. Les touristes américains affirment invariablement que les Indiens « n'ont pas le sens du temps ». Qu'est ce que cela veut dire ? La vérité, c'est « qu'ils n'ont pas le sens de la montre » et pour cause. Les heures ont parmi les indiens une valeur conventionelle, différente de la nôtre, mais aussi exacte. La formule « cinq heures » signifiait « tard dans la soirée », à un certain moment de la soirée que les indiens devaient bien connaître puisqu'ils arrivèrent tous en même temps, danseurs et musiciens.

On avait allumé deux lampes à pétrole « extraordinaires ». En général, la pièce centrale est illuminée « indirectement » par les lampes qui brûlent jour et nuit devant un petit autel décoré à la fois de madones ravissantes, peintes par les Indiens et de gravures découpées dans les journaux illustrés. Comme toujours les Indiens se tenaient le long du mur en silence, très dignes, presque absents, rois déchus qui donnent l'impression quoiqu'ils fassent « de songer à autre chose ».

Le bal fut d'ailleurs une déception pour l'américaine et pour moi. L'orchestre jouait des jazz américains et de rares couples dansaient le fox-trott avec distinction. Tout fut très convenable, on servit une sorte de souper, on offrit un punch et des cigarettes. Seulement les conversations étaient inquiétantes, et, comme dans le dernier acte d'une pièce, elles semblaient préparer l'étrange scène finale.

— Mais pourquoi habitez-vous dans l'église — disait la mère de Narcissa à la jeune fille américaine — vous n'avez pas de porte, on va vous attaquer une de ces nuits. Hier ils sont venus ici aussi « los malos hombres ». Ils ont essayé de défoncer la porte. Ils viennent quand ils savent qu'il y a des jeunes filles ; ils ne veulent pas voler, ils veulent les jeunes filles. Ils ont attaqué quatre maisons l'autre nuit et ont enfin pénétré dans la maison de cette pauvre femme qui est morte en défendant ses *muchachas*. Ne croyez pas qu'ils respectent l'Eglise s'ils sont ivres. Et quant au *Padre*, il s'enferme

et ne songera nullement à vous sécourir si vous êtez attaquée.

La mère de Narcissa est visiblement un peu folle, toute ridée, frêle et avec cette manière de parler circonspecte qui revèle la manie de persécution. Mais mon amie américaine resta inquiète toute la soirée. Elle s'était mise dans la tête qu'elle « connaissait trop de choses aux mystères des rites azteques » : rites qui, dit-on, continuent en secret depuis la conquête. Je crois pour ma part qu'elle exagérait et que les confidences que lui valut sa beauté n'étaient vraiement pas assez importantes pour constituer un danger. Mais la scène qui se déroula à la fin du bal ne pouvait que rendre son inquiétude plus intense.

Les musiciens étaient partis quand un des cinq chefs du village se leva et adressa à la jeune fille américaine un veritable discours. Il était très beau, avec une chevelure bouclée, de statue romaine, des yeux flamboyants et deux moustaches noires et assez fines, qui tombaient aux coins de sa bouche. On reconaissait qu'il était un personnage important : il était un peu plus blanc que les autres, il portait un *sombrero* moins large et au lieu de laisser sa chemise flottante il la fourrait dans les pantalons. Il était complètement ivre, il se dressait au milieu des indiennes accroupies et occupées à faire des *tortillas*, comme le pistil d'une fleur géante. « Les étrangers, — dit-il, en s'adressant avec un geste d'orateur à la jeune fille américaine, mais en songeant à moi, avec une antipathie évidente, —

viennent ici rechercher les sauvages ; et nous n'avons aucun intérêt à leur montrer Tepotzlan. Oui cette terre est un joyau, toute entourée de montagnes, c'est une terre pauvre mais belle. Parce que l'Amérique est riche et puissante, mais quant à la valeur, il n'y a que le Mexique. Oui, cette terre était si belle et on voulait nous la prendre, les *hacendados* voulaient chasser de cette terre les pauvres paysans. Personne ne leur faisait justice ; que leur restait-il si non prendre les armes et se défendre ? Mon chef suprême était Emiliano Zapata et pendant la révolution j'ai pris les armes pour defendre cette terre sacrée. »

Il n'oubliait pas en parlant de la « terre sacrée » un beau trémolo d'orateur politique. « Parce que je vous dis, reprit-il, que les Anglais ont conquis l'Amérique du Nord et que les Espagnols ont conquis le Mexique, mais j'aurais preféré que les Anglais eussent conquis le Mexique. Ils ne m'auraient pas appris, comme les espagnols, à devenir un ivrogne. Je parle, je parle, ajouta-t-il, et j'oublie de boire. Est-ce que personne ne me donne à boire ? — demanda-t-il avec un ton qui avait je ne sais quoi d'humble, le ton d'un homme fort et puissant qui est obligé d'avouer ses faiblesses. — En tout cas je vous dis ceci, mademoiselle ; ce poignard est là pour vous défendre. Ici vous êtes notre hôte sacrée. Quiconque tâchera de vous attaquer, de vous insulter, sera puni. Vous êtes belle comme une reine et je vous défendrai contre le monde entier avec la férocité d'un tigre. Mais pourquoi vivez

vous dans cette église sans portes et sans fenêtres ? Ce n'est pas prudent. Donnez moi un de vos dollars et je vous donnerai vingt pesos en échange ! »

« Mais le dollar ne vaut que trois pesos soixante cinq ! » s'écria la jeune fille américaine.

— Qu'importe ? c'est pour le souvenir — repondit le méxicain avec grandeur et oubliant aussitôt sa proposition, il conclut par ces phrases énigmatiques. « Parceque je suis un aztèque indompté et je sais tous les mots aztèques, Capapetl, Ouizatamopl, Ouaimote, (et il en récita pendant cinq minutes). Adieu mademoiselle, touchez ce poignard, ajouta-t-il en lui prenant la main, vous touchez l'âme d'un aztèque. »

J'entrainai la jeune fille américaine dans l'autre pièce. Je commençais à être inquiét, le méxicain s'exaltait de plus en plus ; quant à la jeune fille elle était positivement effrayée, mais pour des raisons différentes. « C'est un homme très importants, me dit-elle tout bas, et il sait tout. C'est lui qui m'a appris à jouer le *teponaste*, le vieil instrument aztèque qu'on a placé dans la petite église. » Imaginations, je crois. Malheureusement le mexicain ivre, dans l'autre pièce, disait au même moment avec une voix singulière. « Mais que vient faire ici une jeune fille de dixneuf ans sinon s'instruire sur les rites ? » Et ces paroles au moment ou nous sortions, mirent mon amie au comble de la frayeur.

Il pleuvait avec une violence tropicale et l'eau ruisselait en petites cascades sur les grosses pierres de la route, une route de montagne, moitié

chemin, moitié torrent. La jeune fille américaine est tombée tout de suite en éteignant la lampe. Nous sommes restés dans une obscurité complète et nous avons été poursuivis jusqu'à l'église par les hurlement d'une femme. On nous dit le matin suivant que les âmes des morts protestent par cette sorte de gémissement furieux contre la musique des bals qui les dérangent.

IV

L'ÉGLISE AU MEXIQUE

1. *La cathédrale dans le village*

IMAGINEZ une cathédrale du seizième siècle construite avec des pierres admirables, roses comme l'écorce des bananiers ; enveloppée d'une masse de sculptures aussi touffues que la végétation tropicale, protégée à l'intérieur par des milliers de feuilles d'acanthe, d'anges, de volutes en bois doré ; remplie d'icones, de madones, de christs espagnols ruisselants de sang, de *milagros*, ces offrandes picturales des Indiens ; parfumée d'encens, illuminée par des cierges et des veilleuses, toute résonnante de cloches et de musique. Imaginez dans cette cathédrale des prêtres confessant à tour de rôle des deux côtés du confessionnal, tant la queue des pénitentes est longue ; des vieilles Indiennes qui se traînent à genoux en soufflant, les bras pleins de marguerites ; des petits enfants distraits rougis par les cierges ; des grosses mains mates égrenant des rosaires ; des vieux qui font le tour des images en priant pour capitaliser les indulgences ; le

bruit étouffé des genoux sur lequel se déroule le chant de la messe ; une copie de la Madone de la Guadaloupe en sa forme de mango pelé liée à des centaines de regards suppliants comme par des fils ; des femmes enveloppées d'un voile noir ; des Indiens en pyjama blanc qui contractent le visage en priant comme s'ils pleuraient ; une foule de fidèles apportant des offrandes, des paniers pleins de fruits, des petits tableaux, des sculptures, surgissant sur les dalles de marbre polis par les genoux comme une masse de fleurs énormes sur un étang. Et tout autour de ce lieu enchanté — à 6 heures du matin, quand on entend de loin les orgues de la première messe, on dirait parfois que l'aurore en apparaissant touche d'une aile la cathédrale et la fait sonner comme un instrument de musique — tout autour de cet édifice bâti avec des matières précieuses et embelli par des siècles de travail, imaginez le plus misérable des villages ; des maisons sans plancher ni fenêtres où les hommes vivent et dorment avec les bêtes, imaginez une population déchue et affamée, et vous aurez une idée de ce qu'est l'Église au Mexique et de la place qu'elle tient dans l'imagination des Indiens.

***

On me dit qu'il y a vingt ans les Mexicains étaient plus fervents (je le crois sans peine) ; que dans l'État de Vera Cruz ils sont sceptiques (les églises que j'y ai vues étaient fermées ou tombaient en ruine) ; que le catholicisme mexi-

cain est une *contaminatio* de religion chrétienne et d'idolâtrie aztèque : j'ai eu mille occasions de vérifier la survivance de certains cultes précolombiens. Il n'en est pas moins vrai que le Mexique est le pays le plus dévot que je connaisse. Si des centaines de cathédrales s'écroulent, délaissées, pareilles aux fruits tombés d'un pommier trop riche, c'est qu'il y en a trop : un petit village comme Cholula en a 365 ! Même si le gouvernement ne les avait point fermées, qui aurait pu les maintenir ?

Les persécutions n'ont point détruit la foi, tout en témoigne. Des églises condamnées on voit s'échapper la fumée de l'encens. Si l'on parvient à entrer par une porte dérobée, on trouve parfois des fleurs fraîches sur l'autel. Je n'oublierai jamais l'émotion intense qui serra mon cœur un soir que je pénétrai dans une petite église près de Xochimilco, un endroit mélancolique et plein de paludes. L'église avait été fermée le jour après Noël. Des guirlandes pendaient du centre de la coupole, de la fausse neige était restée sur les branches de quatre ou cinq petits sapins, il flottait encore dans l'air je ne sais quelle odeur de Noël et sur l'autel on voyait l'âne, le bœuf, les pasteurs adorant la Madone et Jésus dans la crèche. Durant les persécutions, la vie de l'église n'avait point été détruite, elle avait été comme suspendue par un sommeil magique.

Dans les chaumières des paysans les plus pauvres, j'ai vu un autel avec un cierge brûlant perpétuellement devant les figures saintes. Ayant

eu la chance de vivre quelques semaines dans la cathédrale d'un petit village perdu dans les montagnes, j'ai pu étudier de près la vie religieuse des femmes (les hommes vont moins à l'église). Les femmes du village suivent chaque jour une messe et le rosaire ; elles passent donc dans la cathédrale de deux heures à deux heures et demie par jour. Qu'elles se sentent bien dans la cathédrale ! Elles ont de la musique, le parfum de l'encens, une belle maison où elles chantent toutes ensemble...

Mais cette foi ne consiste point seulement dans une sorte de plaisir mystique et dans la douceur de ces heures de luxe. Elle est profonde. Maria de la Messa, une vieille Indienne restée fille, qui me faisait la cuisine, m'adressa un jour un discours digne de la Bible : « Pourquoi ne me suis-je pas mariée ? me dit-elle. Parce que Dieu n'a pas voulu. Quand un garçon me parlait, je fuyais. Et ma mère disait : « Si elle ne veut pas, il « ne faut pas la forcer. » Et les voisins lui disaient : « Mais tu vas mourir et elle restera « seule. » Et elle leur répondait : « Dieu la pro- « tégera. » Et Dieu m'a toujours protégée et je suis heureuse. »



Or, il arriva que dans ce pays ardent de dévotion une révolution anticatholique éclata pour la deuxième fois en 1925 et que les gouvernements qui se succédèrent depuis cette date déclarèrent une guerre à mort à la religion. Les

églises furent fermées pendant quatre ans ; on en fit parfois des écoles, parfois des garages et le plus souvent on les laissa abandonnées, exposées aux injures du temps. Les portes des couvents furent défoncées et les chauves-souris s'installèrent dans les immenses pièces désertées par les moines. Les prêtres furent emprisonnés ou exilés et des villages, des villes entières restèrent sans culte, les fiancés et les mourants sans sacrements. Que firent ces Indiens mystiques, ces *mestizos* pieux et belliqueux habitués à se confesser et à tuer ? Rien.

La persécution des prêtres s'accomplit au milieu de l'indifférence universelle.

2. *Les cloches dans le village*

Les cloches, au Mexique, sont bien plus importantes que les curés. C'est ainsi que j'expliquai tout d'abord l'indifférence et la passivité de tant de pieux Mexicains pendant les persécutions de l'Église.

La vie d'un village mexicain est centrée autour de la cathédrale. Toutes les rues mènent au parvis et la population y coule aussi naturellement que l'eau des gouttières coule vers la citerne. Les cloches règlent la vie de tous les habitants, comme le clairon, dans une caserne, règle la vie des soldats : elles sont donc essentielles. Sans cloches, le village serait perdu ; mais sa vie religieuse est si bien organisée qu'elle peut fort bien continuer sans prêtre.

Dans un village de 4.000 habitants, qui est resté privé de culte pendant trois ans, j'ai interrogé une femme très pieuse. « Comment vous êtes-vous tirés d'affaire pendant ces trois ans ? » lui demandai-je — « Oh ! — me dit-elle, le plus paisiblement du monde, — tout a été réglé par les associations. » — « Quelles associations ? » — Nous avons ici trois associations religieuses : l'Association *del Corazon de Jesus*, l'Association *de Santa Maria del Carmelo* — et elle m'en cita une autre dont je ne peux me rappeler le nom. — Chaque association a une présidente, une secrétaire et une trésorière. (Cette organisation tout américaine dans ce pauvre village indien me fit presque sourire). Elle se subdivise en groupes, à la tête desquels est une *celadora*. Chaque *celadora*, un jour donné du mois, doit prier avec son groupe devant le Saint-Sacrement. Elle recueille des fonds pour aider l'église, payer l'huile des lampes qui brûlent devant les images, etc. Quand la révolution éclata et que les prêtres furent chassés, les associations payèrent quinze pesos par mois à un garçon qui était chargé de sonner les cloches à l'heure de la messe et du rosaire. Les femmes allaient à l'église comme d'habitude et elles priaient toutes ensemble.

— « Mais comment pouviez-vous vivre — et surtout mourir — sans sacrements ? » Personne n'est mort pendant ces trois ans ! — me dit-elle avec des yeux brillants. Elle ajouta un moment après, sans pour cela cesser de croire au miracle : — Oui, une femme, une femme

seulement. — « Et que fera-t-elle dans la vie future ? — Dieu est miséricordieux, si elle s'est réellement repentie de ses péchés. Il tiendra compte des difficultés et lui pardonnera. » L'importance de l'Église comme intermédiaire entre le chrétien et Dieu échappe complètement aux Mexicains. Ils savent vaguement qu'il y a un pape dans une ville appelée Rome, mais cela leur est bien égal.

On est habitué en France, pays de synthèses, à associer étroitement l'idée de l'Église à celle du catholicisme. Pour un Français, comme pour tout véritable catholique, l'Église et la religion ne font qu'un seul corps. Mais quoique cette conception du catholicisme soit la vraie, elle n'est peut-être pas la plus répandue ; et il y a des pays où l'Église compte beaucoup plus que la religion, d'autres où la religion compte beaucoup plus que l'Église.

On ne peut expliquer, chez le peuple mexicain, à la fois tant de dévotion pour le catholicisme et tant d'indifférence pour l'Église, si l'on ne fait point cette distinction. Les Mexicains sont furieusement attachés à leurs images saintes ; (les révolutionnaires les moins chrétiens n'osèrent point toucher aux images, même quand ils étaient les maîtres du pays, et mal leur en prit s'ils osèrent) ; ils se livrent corps et âme au mysticisme catholique — et leur ferveur est telle qu'elle peut s'exprimer sans choquer dans le style « churriguresque », ce baroque délirant qui vous glace en Italie par je ne sais quoi de pompeux et de vide, par son impétuosité rétho-

rique, et qui au Mexique est plein de vie parce qu'il est sincère ; — ils sont liés aux traditions de l'Église, ils fréquentent les cours du cathéchisme, ils sont fidèles au rosaire et ne manquent pas une messe ; ils apportent des fleurs au Christ, qu'ils s'imaginent, d'après les sculptures espagnoles en bois, pantelant, ruisselant de sang ; et ils montrent par leurs vers et par leurs mystères qu'ils n'ont pas encore oublié les souffrances du calvaire ; mais ils n'ont rien compris à la bureaucratie de l'Église et je dirais même à la valeur symbolique des sacrements.

Je ne saurais dire comment ni pourquoi les Mexicains en sont arrivés à dissocier une doctrine et une institution qui semblent aussi étroi tement liées. Cette attitude et cet état d'âme ont probablement des origines lointaines et une histoire souterraine. Mais je me demande si l'Église ne paye point aujourd'hui la rançon des violences commises par les conquérants espagnols à la suite desquels elle s'est implantée au Mexique, il y a quatre siècles.

Les prêtres ont fait beaucoup de bien aux Indiens. Ils ont apporté à un peuple habitué à sacrifier tous les ans des milliers de vies humaines sur l'autel d'effroyables idoles, la religion la plus raffinée de l'histoire. Avec le christianisme et la douceur des mœurs, ils ont apporté aussi une culture et une admirable architecture, probablement aussi belle que l'aztèque, et des fruits et des animaux, et des secrets techniques.

Mais on ne pardonne point à ceux qui vous améliorent malgré vous — et les prêtres, encore

qu'ils ne fussent armés que d'un crucifix, avaient eu la voie frayée par des soldats et des pillards armés de sabres et de piques. L'Inquisition épargnait les Indiens dans le doute qu'ils eussent une âme ; mais les capitaines qui prêtaient leur force aux évêques les marquaient et en faisaient des esclaves. Et si les prêtres firent du bien aux Indiens, ils ne s'oublièrent point ; et quoique la légende ait exagéré sur ce point, ils accumulèrent assez de richesses pour que ceux qui reçurent leurs bienfaits eussent le droit de les considérer dédommagés de leur peine.

Quatre siècles ont passé, et depuis longtemps le clergé, loin de jouir paisiblement de ses rentes, a une vie dure, incertaine, sans cesse menacée. Mais tout se paye, et ce n'est pas la première fois que je m'aperçois en voyageant à quel point le passé le plus reculé demeure dans l'histoire des peuples comme dans celle des hommes.

V

CORTÈS ET NAPOLÉON
OU
COMMENT SE FORMENT LES LÉGENDES

« Aucun capitaine romain, aucune armée romaine — a écrit Diaz del Castillo, un des soldats de Cortès, le Conquérant du Mexique dans son livre sur la *Conquête de la Nouvelle Espagne* — n'ont accompli autant d'actions héroïques que nous et, grâce à Dieu, le souvenir de nos exploits tiendra plus de place dans l'histoire que les exploits de tous les conquérants précédents. »

En arrivant au Mexique, j'ai été frappé par le zèle avec quoi une large partie des intellectuels s'efforçait de répondre à l'appel d'outre-tombe du vieux soldat castillan. Les journaux profitaient d'une catastrophe arrivée aux aviateurs espagnols pour écrire des articles lyriques sur la communauté de race des Mexicains et des Espagnols, sur les liens historiques qui les unissaient depuis des siècles. Nulle trace des anciens ressentiments ni des vieilles querelles

qui donnèrent lieu à la guerre de l'Indépendance.

L'histoire, qui reflète, miroir fidèle, les passions de l'heure et les idéaux de chaque génération, subit l'influence de ce mouvement d'opinion. Cortès devenait dans la conversation des gens que je rencontrais un bienfaiteur des Indiens. Un livre, publié récemment, constitue le meilleur témoignage de cette influence quand on se rend compte de la personnalité et de l'importance de l'auteur.

Félix F. Palavicini a été le fondateur du quotidien *L'Universal* et ministre de l'Instruction publique. Il a pris part à toutes sortes de mouvements littéraires et politiques du Mexique. Dans son dernier livre *Estetica de la tragedia mexicana*, il consacre un chapitre à Cortès. « Il faut, écrit-il, placer Cortès parmi les sur-hommes de l'histoire ; il est plus grand qu'Alexandre, Hannibal et César. » « L'histoire du monde, écrit-il ailleurs, n'offre point d'autres exemples d'une entreprise aussi vaste, accomplie avec d'aussi petits moyens. » L'ombre du vieux Diaz del Castillo doit tressaillir de joie en entendant cet écho lointain de ses propres paroles.

« Cortès, me dis-je en écoutant ces discours et en lisant ce livre, est donc à la mode. » Mais dès que je pénétrai dans le pays, dès que j'abandonnai les voies battues par les autos, dès que je pus causer paisiblement avec les Indiens et les « mestizos » des petits villages de montagne, je m'aperçus que l'appel de Diaz del Castillo ne soulevait que des réflexions ironiques, que ce retour à Cortès n'était qu'un mouvement

d'élites et d'intellectuels et que la légende de Cortès ne s'était point formée.

« Mexicain », à Mexico City, signifie le produit de la civilisation aztèque et de la civilisation espagnole ; dans un village, il signifie aztèque tout court. « En langue mexicaine » signifie : « en langue aztèque ». Les Indiens, les « mestizos » et les blancs mêmes qui continuent à exploiter les Indiens comme au temps colonial, considèrent encore les Espagnols comme les mauvais conquérants. C'est extraordinaire à quel point la conquête semble proche. « J'aurais voulu, me dit un jour un Mexicain ivre, que le Mexique eût été envahi par les Anglais. Ils ne m'auraient pas appris, comme les Espagnols, à m'enivrer tous les jours. »

De l'entreprise de Cortès, il n'est resté que le souvenir des massacres. « Cortès ? vous disent les Mexicains. Il brûlait les pieds des Indiens. » Telle est l'image que l'on se fait de lui. Et, en fait, il n'y a pas une rue Cortès. A Cuernavaca, dans son palais même, j'ai en vain cherché une inscription qui rappelle son souvenir. Un monument s'élève dans son palais, mais il est dédié à je ne sais plus quel général mexicain ; et, dans la galerie où il se promenait, Diego de Rivera a peint Cortès sous l'aspect d'un bourreau.

***

Je me souviens d'avoir entendu un jour Salvador de Madariaga dire à une célèbre poétesse française, vaguement amoureuse de Napoléon :
— L'histoire de Napoléon n'est rien à côté de

l'histoire de Cortès. — Qui est Cortès ? », lui demanda la poétesse. Elle ne connaissait même pas son nom.

Au Mexique, lorsque je commençais à m'intéresser à l'histoire de Cortès, je ne pus m'empêcher de réfléchir au problème étrange des légendes historiques et de leurs causes.

Pourquoi, en effet, la légende a-t-elle accueilli et transfiguré l'épopée napoléonienne et n'a-t-elle pas accepté l'épopée de Cortès ? Pourquoi Cortès suggère-t-il l'image d'un Espagnol barbu qui grille les pieds des Indiens et Napoléon celle d'un héros pensif qui regarde défiler des soldats sous de grands nuages, ou qui charge l'ennemi avec un drapeau, ou qui contemple les vagues à Sainte-Hélène ?

Tous ceux qui ont étudié l'histoire de la conquête du Mexique ne peuvent que souscrire aux jugements admiratifs de Diaz del Castillo, de Palavicini, de Madariaga. Que des horreurs aient été commises, cela va sans dire. Mais quel conquérant a été humain ? On peut discuter le droit de conquérir les peuples et je suis prêt à accorder que nous n'en avons aucun. Mais il est naïf de prétendre qu'on les conquiert avec des prières et des conférences. Le conquérant est par essence inhumain. Dans le cas présent, ce qui est singulier, c'est que la légende n'ait pas oublié les horreurs commises par Cortès et glorifié ses prouesses, pareille à la patine, récompense des chefs-d'œuvre, qui dissimule les fautes et met en valeur les beautés d'une œuvre d'art.

Que si les Mexicains eussent voulu créer la

légende de Cortès comme les Français du XIXe siècle créèrent la légende de Napoléon, que d'arguments, que d'images saisissantes n'eussent-ils trouvés dans son histoire !

— Napoléon se servit de la France comme d'un cheval, dit Taine. C'était, tout le monde en conviendra, un cheval de prix. L'Empereur conquit l'Europe à la tête d'une des nations les plus puissantes, avec les meilleurs soldats du monde. Il avait un pouvoir absolu sur son armée, des cartes pour se diriger et il parlait la même langue que ses ennemis.

Cortès conquit un continent de plus de 2.000.000 de km. carrés avec 550 hommes. Ses soldats, c'étaient des brigands sans foi ni loi, des désespérés accourus des bas-fonds de l'Espagne et de Cuba pour s'enrichir. Et le continent était montagneux, inconnu, couvert de forêts, dangereux par ses fauves, ses insectes et ses maladies ; peuplé par une race à la fois très civilisée et très barbare, une race qui avait atteint le raffinement des vieilles civilisations et n'avait point perdu l'instinct combatif ni le goût du sang et des sacrifices humains. Ces cannibales élégants parlaient une langue incompréhensible et ils déroutaient l'intuition la plus subtile par la diversité de la mimique qui est particulière à chaque société et qui ne révèle rien aux étrangers, ou qui les trompe.

Pourtant on voit Cortès s'orienter dès le commencement parmi les intrigues indiennes avec un flair infaillible. Le machiavélisme de Napoléon à Erfurt n'est rien à côté des manœuvres

de Cortès à Vera Cruz, et de sa marche de la mer à Mexico City. Il engage des négociations secrètes avec Montezuma, l'empereur du Mexique, au moment même où il s'allie avec les Talcastèques, ses ennemis. Le plus souvent par des bonnes paroles, quelquefois par la terreur, demandant, imposant, corrompant, transigeant, Cortès réussit à se faire accueillir par Montezuma en personne dans sa capitale, une ville imprenable, construite sur les eaux. Mais il n'a pas seulement à craindre les Indiens, mais les Espagnols. Le gouverneur de Cuba, son ennemi, envoie à Vera Cruz 1.200 hommes qui s'allient avec Montezuma. Cortès en achète la moitié et anéantit l'autre.

Quant à ses violences, que dire alors des massacres accomplis par Napoléon en Égypte, des pillages des armées républicaines, en 1797, dans l'Italie du Nord, où jusqu'aux voitures des nobles milanais furent expédiées à Paris ? La tuerie de Mexico City (d'ailleurs, la plus stupide et impolitique), a été commise par un lieutenant pendant l'absence de Cortès ; et celle de Cholula s'explique très facilement par la peur. Le père Las Casas accuse les Espagnols d'avoir massacré les Indiens de Cholula par goût du meurtre et pour se divertir. Comme si des hommes dans ces conditions pouvaient se passer le luxe de se divertir ! Les explications de Diaz del Castillo sont aussi suspectes que celles de Las Casas. La vérité me semble beaucoup plus simple. Cette petite poignée d'Espagnols vivait dans la terreur constante d'être détruite. Terreur justifiée, quand on pense que seul le fatalisme mélanco-

lique de Montezuma, ce Louis XVI aztèque, pouvait retarder la mort de cette bande de blancs perdus au fond d'un continent ennemi. Une conquête aussi périlleuse n'est-elle pas digne d'une légende?

Et encore si les Espagnols s'étaient bornés à détruire ; mais ils apportèrent à ce peuple, habitué à sacrifier chaque année des milliers de créatures humaines sur les autels des idoles, la religion la plus raffinée de l'histoire. Les hommes, aujourd'hui, donnent peu d'importance à la religion. Mais pour un Espagnol du XVIe siècle la christianisation du Mexique était une œuvre colossale : des millions d'âmes étaient sauvées de la damnation éternelle. Cortès ouvrit la voie aux prêtres et aux architectes, qui couvrirent le Mexique de milliers d'admirables cathédrales.

Ajoutez à cela l'immensité du continent, la richesse du pays, la grandeur et le faste des villes et le beau décor fourni par la nature tropicale ; cette végétation qui est parfois plus près du règne animal que du végétal, ces *mangueys* qui ont les feuilles droites, ou légèrement arrondies, comme une jeune fille qui renverse sa tête avec coquetterie, ou qui se brisent et se dressent comme d'énormes vipères, ou qui s'allongent et se tordent avec des curiosités de cigognes, ou qui se replient à l'intérieur comme des cygnes qui s'épouillent ; ces bananiers qui enveloppent leur tronc tendre et rose de feuilles rudes, à demi desséchées, pareilles à un linge bon marché ; ces fleurs de bananiers longues et élastiques comme un serpent, formées d'anneaux ; cette magnificence de la nature qui se monnaye

et s'éparpille dans les villes en fruits et en fleurs, en ananas empilés, masse d'or voilée d'une ombre verte, en mangos, en noix de coco couleur de terre et d'éléphant. Et ces plaines azurées comme une mer, ces montagnes pareilles à d'immenses sculptures que le temps eût rendues méconnaissables, sur lesquelles glissent les ombres solennelles des vautours !

Le Mexique du xx[e] siècle vit pendant quelques années le triomphe incroyable de Pancho Villa. Un bandit de grand chemin, très courageux, mais analphabète, grossier, borné, s'improvisa général et se mit à dévaliser les trains, à assassiner les gens et à piller les villages au nom de la révolution. Je rencontrai un jour un de ses soldats ; il ne se rappelait plus s'il s'était battu pour ou contre Carranza, — oubli symbolique ! Quand il faisait des prisonniers, Pancho Villa leur tapait amicalement sur l'épaule en disant : « *Una fusilladita !* une petite fusillade à ces enfants. » Ou : « Fusillez-les moi provisoirement ! » Il fut mis en déroute quand le destin trop condescendant lui offrit une grande armée qu'il ne savait plus conduire.

Aujourd'hui, dans toutes les places on entend chanter des « corridas » sur Pancho Villa. Et l'on dit de cet homme qu'il fut toujours « loyal, bienveillant et sincère », et que son nom « réjouit l'âme ».

Villa fué leal partidario
siempre benigno y sincero.
E regocijaba el alma
el nombre de Pancho Villa.

Le Mexique n'est point choqué par les meurtres, les crimes. Il a créé la légende de Pancho Villa. Il n'a pas créé la légende de Cortès. Pourquoi ?

***

Une légende se forme quand les hommes commencent à considérer les faits du point de vue esthétique. C'est la conclusion à laquelle j'ai abouti en réfléchissant à la légende de Napoléon. Certes, elle fut créée, entre autres, par cette partie de la France qui pendant le XIXe siècle avait intérêt à opposer Napoléon aux Bourbons et aux Orléans. On peut lire avec profit, pour voir la courbe ascendante de la légende napoléonienne, les *Mémoires d'outre-tombe*. Chateaubriand était un ennemi de Napoléon ; pourtant, au fur et à mesure que les années passent et que son dégoût de Louis-Philippe augmente, Chateaubriand lui-même regarde en arrière, aux temps de Napoléon, presque avec nostalgie.

Mais la véritable raison de la légende napoléonienne est la disparition de l'Empire. Le mot « conquête » a des résonances d'or. On imagine, en le prononçant, des triomphes romains, des troupes entrant dans une ville parée. Mais si on l'examine de près on ne trouve dans ce mot que ce qu'y voyait saint Augustin : des massacres, des pillages et des stupres. Il faut ajouter que la conquête traîne presque toujours dans son sillage la tyrannie. Pour que les hommes puissent considérer une conquête au point de

vue esthétique, il faut qu'ils ne souffrent plus de ses conséquences et qu'ils n'aient plus sous les yeux, qu'ils ne puissent pas « se représenter » les souffrances qu'elle a entraînées. Ils deviennent alors complètement indifférents aux plus horribles boucheries, ils ne les considèrent que comme les ombres nécessaires à une belle peinture.

Nul empire n'a été aussi bref que l'empire napoléonien ; il sombra en quelques années comme un bateau dans la mer, sans laisser de traces. Du point de vue politique, ce fut une faillite. Mais rien ne pouvait contribuer à la formation de sa légende autant que ce silence après un si grand bruit. Cette immense architecture créée par des coups de baguette magique en un clin d'œil, qui se défait aussi rapidement qu'un beau nuage ; cette suite de victoires vaines, de proclamations, de décrets, de sacres, de traités, d'alliances qui n'aboutissent à rien, étaient destinés à devenir la proie de la légende. Comment les considérer, sinon du point de vue de la beauté, comme des « actes gratuits » ? Les historiens qui s'efforcent d'étudier l'histoire de Napoléon du point de vue historique et politique se heurteront toujours à la majorité des hommes qui continuent à la considérer du point de vue esthétique. Si l'on trouve que l'expédition d'Égypte est « belle », à quoi bon prouver qu'elle fut « stupide » ou « féroce » ?

Cortès n'eut point de chance : son empire resta. Cortès a bien eu, il a encore un parti favorable qui s'ingénie à créer sa légende ; mais il a contre lui ce qui constitue peut-être son plus

grand titre de gloire : la république mexicaine. Les conséquences de sa conquête sont encore visibles. Même si la marque du fer a pâli sur leur épaule, huit millions d'Indiens sont encore presque des esclaves. Malgré les révolutions et les décrets, je n'ai pas rencontré un Indien qui ne fût au plus bas degré de la hiérarchie sociale. Et, d'autre part, l'administration espagnole laissa en héritage au Mexique un effroyable désordre politique, une situation qui semble sans issue ; les élections sont impossibles, un roi introuvable et les dictateurs prédestinés à l'assassinat. Comment les Mexicains pourraient-ils considérer l'histoire de Cortès du point de vue esthétique, alors qu'ils en souffrent encore ? L'empire qui leur fournit une légende est l'empire aztèque. Et les descendants de Cortès, devant choisir entre le vainqueur et le vaincu se tournent avec sympathie et respect vers Montezuma.

VI

PLAN D'ÉTUDE SUR LE MEXIQUE

Au Mexique vous ne pouvez jeter une pierre sans atteindre un poète ou un peintre. S'il y a une contrée au monde dans laquelle la vie politique, sociale, religieuse, émotive se reflète constamment et immédiatement dans la poésie et dans les arts, cette contrée là est le Mexique.

Il y a au Mexique des chansons : *alabanzas*, *mananitas*, chansons de guerre, pamphlets, chansons narratives, *vacilladas* (ce mot intraduisible) et tout spécialement *corridas* (littéralement « événements du jour ») qui constituent, dit Robert Retfield, une espèce de chronique de la collectivité mexicaine, à travers les âges et qui nous tiennent au courant des évolutions de la vie mexicaine au jour le jour.

Les immigrants mexicains dans le Nouveau Mexique et au sud de la Californie n'ont pas perdu l'habitude de chanter les événements qui les frappent directement ou indirectement. « Bien de chansons — écrit Gamio — composées par les immigrés expriment les expériences qu'ils ont

fait dans les nouvelles contrées qu'ils habitent, et leurs réactions, ce qui fait de ces chansons de précieux documents d'histoire collective. »

Aucune statistique ne peut mieux exprimer le dédain des Mexicains pour la culture américaine que la chanson sur le chemin de fer :

La maquina pasajera
no puede hacer cosa buena
porque obscurece en su casa

. . . .

y amanece en tierra aljena
El que lieva a los hombres
y nunca los vuelve a trajer.

Au lieu d'être charmé par la vélocité de la machine à vapeur, ils jugent qu'elle ne peut pas être une bonne invention parce que « le soir vous êtes encore chez vous et le matin vous êtes déjà dans un pays étranger ! »

Je crois que je ne pourrai pas trouver un autre pays, dans lequel on puisse étudier l'histoire à travers la poésie et la peinture.

Je veux pourtant resteindre mes recherches à celles-ci : *l'attitude du peuple envers le catholicisme pendant les dix dernières années dans une ou deux petites villes comme Puebla ou Guadalajara où nous avons la possibilité de trouver des « miracles » et de faire connaissance personnelle avec les indigènes.*

Le conflit entre les indigènes et le gouvernement a commencé en 1925 mais j'aurais l'inten-

tion de dater mes investigations de quelque année avant.

Les livres de Gamio, Josué Juan Tablada, Atl, Dr. Gerardo Murillo, Anita Brenner, Alexander Due, Ernest Gruening, M. O. de Mendizabal, K. A. Porter, R. Refield, Mariano Solva y Aceves, etc. que je suis en train de lire, m'aideront dans mes recherches ; mais mon idée c'est d'étudier ce phénomène directement sur les documents originaux.

Je limiterai naturellement mon enquête à ces documents qui me paraissent l'expression spontanée du peuple, en excluant les poèmes et les peintures commandés par les gouvernements successifs.

Je tâcherai de répondre à ces questions :

1. Est-il possible d'interpréter à travers les peintures et les chansons les sentiments intimes d'un peuple envers la religion ?

2. Le changement d'orientation d'un gouvernement vers la religion porte-t-il un changement psychologique appréciable qui puisse être saisi à travers les peintures et les chansons ?

3. Pendant les années que les églises sont restées fermées et les prêtres persécutés, peut-on saisir un changement dans la qualité et le nombre des « miracles » et des chansons ?

4. Qu'est-ce qui est plus important pour le peuple méxicain, la religion en général, ou bien l'image de la Madone ?

5. Est-il possible de retrouver sous le couvert du catholicisme les traces des religions précolumbiennes ? Peintures et chansons peuvent être

les meilleurs miroirs des sentiments et des modèles que le peuple désire. Le fait qu'elles sont tracées inconsciemment, et que quelquefois elles ont été héritées d'ancêtres inconnus et restent mystérieusement disposées dans la partie la plus profonde de soi, ajoute à leur importance.

Mon plan est de conduire à terme ce travail avec le Dr. Yan Kryzanowski.

La théorie du Dr. Kryzanowski est que les minorités culturelles sont assimilées facilement par la culture américaine, seulement quand elles trouvent dans le modèle américain le moyen de s'élever dans la hiérarchie sociale. Il voudrait étudier le problème des mexicains et des minorités espagnoles qui évidemment ne se sont pas élevés dans le rang en venant en Amérique. Il a l'intention de comparer les hispano-américains du Mexique et du Nouveau Mexique qui sont moins assimilés, avec les espagnols de la Californie du Sud qui paraissent s'être mieux assimilés. Il voudrait étendre ses enquêtes à Santa Fè et Alburque d'un côté, à Los Angeles de l'autre côté.

Je pense que mes investigations peuvent très bien se croiser avec les siennes et se completer. Je fixerai à Santa Fès mon attention surtout sur les immigrants mexicains.

Nous avons donné dans les pages qui précèdent les essais que Léo a écrit sur le Mexique. Avec ce plan nous donnons ce qu'il voulait écrire.

Léo a recueilli sur place une quantité de documents de toute nature pour l'étude de l'his-

toire du Mexique, non seulement du point de vue religieux, mais aussi des sentiments de ses habitants envers les ministres de la religion, envers les Américains.

Nous ne pouvons donner tous ces documents. Nous donnerons seulement une chanson, qui concerne les relations du Mexique et de l'Amérique et des notes prises au jour le jour. Même si, comme le lecteur le verra, certaines de ces notes ont servi à Léo pour les essais précédents.

DICEN QUE VIENEN LOS GRINGOS

Si porque somos pocos los mexicanos,
los gringos piensan que nos van à ganar ;
aunque traigan mas de mil cañones
en la Sierra los han de dejar.

Qué pensaran los americanos
que en la Sierra hay galletas y jamon
solo se encuentran peñascos y asperezas
que resisten el fuego del cañon

Aunque vengan los amricanos
con buques de corazas un porcion
aeroplanos y automòviles blindados
si les falta tener màs Corazon.

Qué pensaràn esos hombre atrevidos
que combatir es un baile de carquìs
pues se volveràn con cara de verguienza
cuando invadan osados el pais.

Yo les encargo à mis fieles comapañeros
que estèn firmes al piè de su cañon ;
que disparen la ultima granàda
pero en defensa de nuestra Naciòn.

Oye, manìs, por ahì andan contando
que los yanquis à México vendràn,
que ya estàn sus soldados preparando
y que prònto el rio Bravo cruzaràn.

A mì se me figura que son lanas
nomàs, y que todo es vacilòn,
pero si quieren, pos que le hagan gañas
y que le busquen ruido al chicharròn.

Y aunque digan que tienene aeroplanos
submarinos y tanques, y un monton
de batallones negros y texanos
que se bateu con mucha decisiòn.

También dicen que vienen las texanas
que ellas también vendràn à combatir,
montando todas y eguas alazanas
dispuestàs à vencernos ò à morir.

Todos deben ser cuentos, contlapache,
para ver si nòs pueden asustar...
A caso cren que somos el apache
que en su tierra han podido exterminar.

Es cierto que ambicionan la grandea
de nuestro suelo, y quieren adquirir
de nuestra pàtria la sin par riqueza
que apenas se pudiera describir.

El petróleo y la plata les atraen;
y las maderas finas y el maiz;
y las frutas maduras que se caen
y las bellas mujéres del país.

Pero olvidan que el pueblo mexicano
defiende de sus hijos la heredad,
hasta vencer al invasor tirano
y recobrar su amada libertad !

« *EL MOSQUITO* ».

VII

NOTES SUR LE MEXIQUE

1. *Corrida dos toros et combat de coqs*

DANS la *corrida dos toros*, la tuerie en général s'accomplit en silence. Il arrive très rarement que les chevaux hennissent, ou que les taureaux meuglent. On entend seulement les « havo ! hau ! », le rire d'opéra du toréador qui se moque de la bête.

Et quelle délicatesse et élégance dans les toréadores ! Pour tuer un taureau on met un costume en soie et en dentelle, et l'on choisit des tons tendres, des mauves, des roses brodés d'argent.

On apprécie le danger, maîtrisé avec grâce.

On n'imagine point la douleur du taureau quand il est blessé et transpercé par l'épée. L'animal a l'air si furieux et si puissant qu'on ne pense point qu'il peut souffrir.

Il y a quand même quelque chose de bas dans le courage avec quoi le matador s'efforce de se réhabiliter aux yeux du public par toute sorte de prouesses. Tant d'audace, unie à tant de servilité ! Et cet héroïsme qui mendie le suffrage

de cette foule abrutie et craint son courroux ! C'est le triomphe du point d'honneur et de la vanité !

C'est extraordinaire à quel point les tueurs sont sentimentaux et avec quel plaisir ils se laissent bercer par la musique facile d'une chanson larmoyante.

Se méfier des sentimentaux : ils sont en général égoistes et souvent dangereux.

Combat de coqs. Les chants du coq, si paisibles symboles de vie campagnarde, sont pénibles et presque incohérents dans cette piste horrible.

Ils sautillent, gênés par les rasoirs attachés à une patte, étourdis par le bruit des book-keepers.

Ils ont l'air distrait, puis sautent l'un sur l'autre en traîtres. C'est alors un éparpillement de plumes dans un vacarme sec de coqs fous.

La deuxième partie de la bataille s'accomplit en silence. Horreur d'un coq méchant et muet.

Quand l'un était abattu, l'autre se penchait sur lui, immobile et pareil à un boxeur qui attend les dix coups, prêt à le frapper à la tête s'il bougeait.

La victime se redressait en trébuchant et s'efforçant de continuer la lutte.

Après ils se tenaient paisibles dans les biais du *dueno*, les yeux mi-clos et méfiants, tous rayés de sang, rouges de sang.

Les book-keepers tournaient en rond dans la piste jaune, comme des derviches ou des péni-

tents, en criant un nom et un chiffre. Ils s'arrêtaient tous devant un gros mexicain assis au premier plan sous son large sombrero.

Le public était silencieux, plus préoccupé du jeu que de la lutte.

Le cirque était rouge et bleu, mal illuminé par une lampe électrique blafarde attachée au plafond.

A la porte, des petites Indiennes coloriées par les reflets du cirque dormaient fatiguées devant des fruits immangeables et invendables.

Derrière les estrades, dans un coin, un homme pissait.

On nettoyait les taches de sang avec un balai.

Mort, le Roi est plumé et vendu pour le pot-au-feu !

2. *Dans l'église de la Guadaloupe*

Bruit étouffé de genoux, sur lequel se déroule le chant de la messe. Vieilles femmes qui soufflent parce qu'elles n'ont pas la force de monter les marches à genoux. De grosses mains mates égrènent des rosaires.

Deux vieilles Indiennes monstrueuses se traînent à genoux dans l'église avec des marguerites dans les bras ; un petit Indien les suit avec un cierge.

Indiens à genoux. L'un d'eux, avec les cheveux en l'air, a la tête d'un ananas coiffé de ses feuilles. Quand ils prient ils contractent le visage comme s'ils pleuraient.

Toutes les femmes s'enveloppent d'un voile noir. Des enfants en sortent ; et devant elles il y a toujours un panier plein de fruits ou de fleurs.

Petits enfants rougis par les cierges. Ils sont les seuls distraits.

La Madone de la Guadaloupe est liée à des centaines de regards suppliants, comme par des fils ; elle a la forme d'une mangue pelée.

On dirait qu'on a tendu du brocart rouge des deux côtés de l'autel.

Toute l'église est pleine de fleurs blanches. Groupes rouges et noirs à genoux, illuminés par les cierges.

Une petite fille en blanc a l'air d'un grand lys.

Les femmes surgissent sur les dalles de marbre polies par les genoux, comme des fleurs, des plantes, des bêtes au dessus d'un étang.

Toutes les Madones sont illuminées par des douzaines de cierges. Un vieux fait le tour des images en priant. Il capitalise des indulgences. Une femme est préoccupée tout le temps par sa chandelle. Le prêtre au confessional confesse des deux côtés. Il est obèse ; il a un visage de Verlaine aztèque, de brute mystique ; il respire avec peine et profondeur.

Au beau milieu du rosaire un rayon de soleil illumine la musique du prêtre sur l'harmonium. Le prêtre économe souffle la chandelle. Un clown rouge danse et chante devant la cathédrale.

Un Indien affreux, noirci par sa barbe rare, courbé, un lys à la main.

Devant l'église une femme accroupie devant cinq ou six bananes pourries. Trois d'entre elles ont été mangées à moitié.

Une Mexicaine éclatante, assise dans une baraque en bois pleine de liqueurs multicolores, de bouteilles, de fruits, de fleurs.

3. *Puebla*

On arrive à Puebla en traversant des montagnes immenses, hautes de 5.000 mètres, qui surplombent des vallées énormes. Les montagnes autour du village ont l'air de démesurées sculptures que le temps a rendu méconnaissables. La plaine au fond de la vallée est aussi azurée qu'une mer.

Rangée de mangues sombres que le soleil et l'ombre partagent avec précision dans une plaine d'or — et au fond des nuages délicats teintés de bleu sur des montagnes d'opale.

Un petit train passe, ombre noire sur l'horizon, panaché d'une fumée énorme.

Nature tropicale. Des chutes d'eau au milieu de forêts de palmiers, de mangues, d'ananas, de bananiers, de cactus — stalagmites vertes.

Les villages qui amènent à Puebla regorgent d'églises. Cholula a 4.000 habitants et 350 églises plus belles les unes que les autres, toutes construites par les Espagnols. Ciel très beau tout en petits nuages.

L'intérieur des petites églises est médiocre. La magnificence bon marché n'est point concevable.

Dans la campagne une petite église remplie de fleurs jusqu'au toit, et cinq Indiennes en noir à genoux devant un Christ espagnol réaliste, tout ruisselant de sang.

Dans le clocher de petits enfants en liberté s'amusent à sonner les cloches à la folie, et ces cloches sont aussi tragiques que des hurlements. L'une d'elles a été peinte en rose.

Une autre petite église, fermée le lendemain de Noël. La vie est restée comme suspendue. Le *présépio* est intacte ; et les guirlandes qui pendent du centre de la coupole ; et les arbres de Noël ; et l'âne et la crêche. Il y a encore l'odeur de Noël et de la fausse neige sur les branches de sapin.

Le Mexique est comme un pommier trop chargé. Il a produit trop de choses magnifiques. Des centaines d'églises s'écroulent delaissées, pareilles aux fruits tombés d'un pommier trop riche.

4. *Tazco — Orizaba — Tepozllan*

Les ruines du Mexique sont parmi les plus belles du monde, et assez bien conservées. Mais l'architecture espagnole est de taille. A vrai dire la civilisation espagnole vue d'ici est impressionnante. Les Espagnols ont détruit, oui, c'est vrai. Mais quelles choses magnifiques ils ont construites !

La magnificence des églises, l'éclat excessif de l'or, le délire sculptural sont l'expression d'une ferveur réelle. Ils ne gênent point, tant ils sont pleins de ferveur mystique.

Dans la cathédrale, les volutes, les statues, les fleurs d'iris dorées montent jusqu'au plafond avec l'élan et l'abondance effrayante de la végétation tropicale. Elles couvrent des murs entiers, vigne vierge colossale ; on ne peut les regarder en détail sans épouvante.

A la tombée de la nuit devant la cathédrale le chanteur chantait des corridas où l'on parlait d'assassinats et de courage. Il était aveugle et il battait des paupières sur des yeux blancs blessés ; il était malheureux, rageur, effroyable. Et tout autour les Indiens attentifs et pensifs se penchaient sous leurs sombreros, illuminés par la chandelle rouge de l'enfant Jésus. On voyait des étranges visages cuivrés d'Aztèques, des mâchoires mongoliques, des yeux immenses et sombres, ou des vieux avec une barbe rare et un *sarape*.

C'était très beau de contempler cette foule illuminée par une chandelle sous de formidables grondements de tonnerre.

Orizaba. Un cheval seul à côté d'un cactus dans une plaine de sable jaune, avec des montagnes bleues à l'horizon.

Un Indien à cheval sous la pluie : son *poncho* imprimé de bleu retombe sur le cheval avec une grandeur royale.

Un Mexicain, debout, sous un large *sombrero* vogue dans un esquif aussi étroit qu'une ligne, sur un marais plein de malaria et de moustiques : son ombre se reflète parmi les nénuphars.

Deux hommes endormis profondément devant des masures. Endormis ou assommés par la maladie ? Une femme cherche en vain à secouer l'un d'eux.

Devant une immense vallée la charogne d'un âne devorée par les chiens, les fourmis, les vautours, les mouches. Un chien, hier, indigné, s'efforçant en vain de chasser les vautours : aujourd'hui prend part au festin. Les vautours, les corpillons au vol magnifique, tout en technique, en ruse, presque sans battement d'ailes, se chamaillent noirs et gros autour de la charogne. Ils ont percé le ventre et pénètrent avec le bec dans le corps. Les boyaux excitent leur gourmandise. L'un d'eux les arrache au corps et tous se précipitent en gloussant sur ces longs morceaux de viande putréfiée. D'autres se tiennent immobiles comme des idoles sur un tronc d'arbre taillé. D'autres planent dans le ciel au dessus des nuages.

Tepoztlan. On n'y arrive qu'à cheval par de petits sentiers impraticables. Tout est fait à la main : même la corde est considérée comme une machine ; pour sonner la cloche on va au battant. D'énormes moisissures envahissent les routes et les murs comme des dragons verts.

Le vieux cloître où nous habitons n'a ni portes

ni fenêtres. Les murs ont deux ou trois mètres d'épaisseur. Odeur intense d'excréments vieillis, d'excréments humains, d'excréments d'oiseaux, et surtout de chauve-souris. On rencontre partout des excréments de chien desséchés, et cette chaleur poussiéreuse des ruines !

Il y a des points de contact entre cette odeur de vieux excréments et l'odeur du foin.

La nuit, l'obscurité est si complète, qu'on se dirige d'après l'odeur.

Je suis devenu l'ami de tous les Indiens. Ils vivent dans un état de pauvreté incroyable, mais ils ont des costumes extraordinairement luxueux.

Les Indiens sont très religieux. Ils n'ont pas abandonné — paraît-il — les pratiques aztèques.

Ils mangent très bien, en silence, sans faire de bruit. Ils n'ont ni fourchettes, ni cuillères : mais ils se servent des feuilles d'une sorte de canne.

Les enfants sont discrets. Après le catéchisme cinq ou six petites Indiennes ravissantes viennent me raconter des histoires de princes et de fées.

Les hiérarchies sociales sont marquées par les maisons et les costumes. Les plus pauvres n'ont dans leur maison ni plancher, ni fenêtre et vont nu-pied.

Il y a ensuite la classe des paysans, qui ont un plancher en briques, une fenêtre et des sandales.

Il y a enfin celle des paysans qui ont tout cela, plus un lit et des bas.

Impossible de trouver un cheval pour aller à la gare. « C'est, nous dit-on, qu'ils sont tous nécessaires pour les travaux agricoles (on sème). » Mais j'ai découvert aujourd'hui qu'en général ils labourent avec les bœufs et que les chevaux sont « nécessaires » aux hommes pour aller et revenir des champs.

Comme les chevaux vont au pas et que les distances ne sont pas immenses, c'est du pur luxe qu'ils se payent, et ils renoncent pour cela à 50 *centavos*. Est-ce par paresse, ou parce qu'un homme qui va à pied est déclassé ?

Je penche pour cette dernière raison. Les hommes qui rentrent des champs à pied sont infiniment rares et très misérables.

Le cordonnier est très gai, chante (sans qu'on le lui demande) des chansons sentimentales avec une voix affreuse ; reçoit les amis en travaillant, entre autre son général villiste désœuvré.

— J'ai été soldat pendant six ans, au temps de la révolution — me dit-il.

— Contre qui vous êtes-vous battu ?

— Contre Huerta — crie-t-il. Contre Carranza aussi.

— Contre Carranza ?

— Non, « pour » Carranza.

— Comment, « pour » ?

— Mais oui, je crois bien que c'est « contre », mais je ne m'en souviens plus. »

Et partout la présence du hasard symbolisé par le jeu. La loterie est obsédante.

Le curé dit la messe des morts avec le visage bandé contre le mal de dents.

Un enfant joue tout le temps avec un pot.

L'enterrement sème à travers les parvis de la cathédrale une route de roses sur laquelle se roulent les cochons.

Les Indiens appliquent aux objets la définition de la valeur de Marx. S'ils ne contiennent pas de travail, ils ne valent rien. Aussi vendent-ils des sculptures aztèques pour un *peso*.

« Les Indiens n'ont pas le sens de l'argent ; ils employent une semaine à faire quatre ou cinq pots ; ils perdent deux jours de voyage pour aller jusqu'à la ville, et ils vous demandent 15 *centavos* pièce » me dit M. avec scandale. Un Grec méprise de mauvais commerçants.

« Si vous leur donnez de l'argent, ils s'achèteront des choses superflues — me dit encore M. sans se rendre compte que c'est un signe de civilisation.

Le bruit s'étant répandu que nous sommes des milliardaires, à cause de nos libéralités, tout le monde maintenant cherche à nous exploiter ; la femme de ménage nous a demandé un *peso* pour laver 4 mouchoirs, le prix des oranges monte. Une petite fille dans la rue m'a offert de me dire un conte si je lui donnais 5 *centavos ;* une autre qui m'avait prêté son catéchisme me dit : « Quand on prête on doit être payé. Je veux 50 *centavos !* » Et Villamin, l'humble et génial maçon qui travaillait dans l'église, le peintre qui a peint cette admirable toile de la Vierge

de la Guadaloupe, mais qui travaille sur commande en employant les couleurs qu'on désire, Villamin tout sauvage qu'il est, est descendu de son échafaudage et m'a demandé 100 à 500 *pesos* pour une de ses peintures !!! (Elles ne doivent pas être payées plus de 5 ou 6 *pesos !*)

Ce n'est pas qu'ils n'aiment pas l'argent, c'est qu'ils préfèrent les loisirs. Ils adorent avoir de l'argent sans rien faire.

5. *Hommes et animaux*

Maisons de paysan. Une caverne sombre, sans fenêtres, où brille une image sainte. Il n'y a un peu de lumière rouge que pour elle.

Hommes et animaux vivent comme dans l'arche de Noé. J'ai vu un petit chien téter à la mamelle d'une truie et un poulet se promener sur le dos d'un porc endormi.

L'Indien n'excite point les bœufs avec des injures, des cris, des jurons, de longs discours. Il claque à peine de la langue. Quand les bœufs sont fatigués, et s'arrêtent, il attend.

Au New Mexique je n'ai jamais vu un cheval se cabrer ou caracoler ; ils se conduisaient tous comme des ânes — preuve que leurs instincts mêmes, comme ceux des hommes, sont plus « sociaux » qu'on ne pense. Les chevaux des soldats seuls faisaient exception et ceci confirme mon hypothèse.

J'ai étudié les amours des chevaux, qui vivent ici en pleine liberté et ne sont pas châtrés.

Un cheval tâchait en vain de séduire une

jument qui était attachée au même arbre. Il hennissait humblement et s'efforçait de toucher la jument avec son museau ; il feignait hypocritement de paître l'herbe à côté d'elle et de la toucher ; elle répondait, impatiente, à coups de pied ; il recevait les coups sans les rendre, comme accordant à la jument le droit de se défendre. A la fin seulement, pris de colère, il la roua de coups pendant un instant. Quand on l'emmena, il tourna la tête en hennissant douloureusement, et il résistait.

Son excitation sexuelle augmentait et diminuait sans cesse, même quand il était loin de la jument, preuve qu'elle était provoquée par des images.

Il hennissait bruyamment, excité et désemparé. La cavale se mettait en position en soulevant la queue. Il bondissait sur elle sans parvenir à la couvrir, et, désespéré, se remettait à brouter l'herbe. Elle attendait un instant, puis l'imitait, désappointée. Ce manège recommençait de temps en temps. Drame sexuel. Le cheval était-il vierge ?

Mr. Jensen me dit que les mâles des oiseaux émigrent d'abord et choisissent la région ; puis les femelles arrivent en bloc ; ils s'accouplent et les femelles choisissent l'endroit où elles feront un nid pour couver.

Quelques espèces se construisent un nid pour l'hiver, mais la plupart seulement pour couver ; et c'est la femelle qui le construit pendant que le mâle chante.

Il y a des mâles qui aident la femelle dans le couvage ; et des mâles qui détruiraient les œufs s'ils les trouvaient ; la femelle construit le nid en se cachant du mâle.

Il est rare qu'ils atteignent la vieillesse ; ils meurent de maladie et de faim.

Les petits ne nourrissent point les parents vieillis, il les tuent même pendant les périodes de rivalité amoureuse, au printemps.

Quand ils meurent, ils vont se cacher dans un endroit où ils ne peuvent être vus.

Mr. Jensen a vu un jour un grand rapace tuant un *rattle snake.* Le serpent dardait sa tête et l'oiseau le mystifiait comme un toreador fait avec le taureau en lui offrant des plumes de son aile, contre lesquelles le poison n'a aucun effet ; il attendit que le serpent fût las et que son poison se fut épuisé pour le saisir au dessus de la tête avec ses griffes et l'emporter.

En général c'est le mâle qui est beau et a le plumage colorié. Mais dans une espèce où la femelle est plus belle que le mâle c'est le mâle qui fait les travaux, fabrique le nid et couve les œufs.

Les chiens hurlent quand quelqu'un est mort dans le voisinage — preuve que la mort est « contemplée » par les bêtes aussi et considérée effrayante et contraire à la nature.

6. *En conversant avec des Indiens peaux-rouges de Santa-Fé*

Ils croyent que le monde est gouverné par des forces *(wakonda)* et qu'on peut se les rendre amies par la prière, la méditation, la danse.

Dieu est l'esprit de l'univers, une suprême *wakonda.*

Chaque être a un pouvoir particulier de receptivité de ces *wakondas.* Les bêtes parfois plus que les hommes. Le bison plus que le daim. Il n'y a aucune distinction entre hommes et animaux.

Le corps mort, l'esprit d'un homme peut revivre dans un animal (métempsychose).

L'univers n'a ni commencement ni fin.

Le « moi » aussi est éternel. Le « moi » revivra tel quel à l'infini.

Ils ont un pouvoir extraordinaire d'identification avec les choses.

Dans chaque « pueblo » il y a des sociétés sacrées chargées de la chasse, des moissons, etc. qui pensent à rendre amies par la prière les « wakonda » de ces choses et des éléments.

Le chef de la société découvre le bison, en s'identifiant avec lui par un procès mental.

De même en temps de guerre, un Indien (Navaho) s'identifia, après quelques heures de concentration devant un feu où brulaient des herbes, avec les voleurs de Newcomb, et il les trouva, et il trouva les objets volés.

Les Indiens sont tolérants, ils n'objectent rien au christianisme, s'il « works » (pragmatisme) ; et l'ajoutent à leurs Dieux.

Les rites sont enseignés par le « kassiky » à ses quatre accolytes, parmi lesquels on choisit à sa mort le nouveau « kassiky ».

Même pendant la guerre il ne faut pas empêcher l'ennemi de se nourrir avec votre nourriture. S'il frappe à votre porte il faut ouvrir, et s'il se glisse dans votre cuisine, il faut faire semblant de ne point voir.

Des groupes d'Indiens en guerre se rencontrent. L'un a de la nourriture, l'autre a faim ; ils partagent d'abord la nourriture, et puis ils se battent.

Ils ne comprennent pas que les blancs pénètrent dans une campagne et détruisent les moissons sans en avoir besoin. Ça c'est trop !

L'ennemi tué, il faut à tout prix se réconcilier avec son esprit, autrement il continuera à agir contre vous.

Les Indiens le scalpent et avec leur danse du « scalp » l'adoptent officiellement dans leur tribu. Ils se sont réconciliés avec l'Allemagne, grâce à quatre scalps d'allemand.

Ils se moquent des Américains.

« Nous nous sommes réunis dans la « Kiva » — nous dit une Indienne — après la fête du Santo Domingo, et nous avons commencé à causer, et nous avons conclu que décidément les Américains empirent tous les ans. »

A une sorte de « revue » ils les représentent avec des *magazines* dans la poche et faisant tout le temps des « pik-nik » avec beaucoup de papier.

Comment distinguer les civilisés des barbares ? On perd d'un côté et on gagne de l'autre. La masse perd en se civilisant plus qu'elle ne gagne.

Un Américain moyen en quoi est-il supérieur à un Indien ? Ces instruments mêmes qu'il emploie, le téléphone, la radio, s'il en connaissait seulement le mécanisme ! Quant à les employer, la belle affaire ! Les Indiens y réussissent aussi bien. En échange les civilisés, en s'éloignant des sources, perdent le sens artistique et le pouvoir de s'identifier avec les forces de la nature, de rêver juste.

Plus l'homme se forge des instruments, moins il croit à la puissance qui est en lui. Les civilisés ont moins de foi dans leurs forces spirituelles que les barbares, parce qu'ils ont plus d'instruments.

La civilisation n'est favorable qu'aux grands hommes. Elle leur donne des moyens de créer.

Entre les Américains et une véritable civilisation il y a un obstacle : la *baignoire*. Comme les Américains identifient la civilisation avec une baignoire et qu'ils en ont, ils se sentent satisfaits et arrivés au faîte.

TÉMOIGNAGES A LÉO FERRERO (1)

Gérard BAUER
Jean-Jacques BERNARD
Georges BARRELLE
Abel CLARTÉ
Louis GILLET
Jacques GUÉRITAT
Simonne RATEL

(1) Nous reproduisons ici quelques-uns des témoignages rendus à Léo par ses amis anciens et nouveaux réunis par le groupe « Psyché-Sôma » au théâtre des Mathurins le 6 avril 1938.

GÉRARD BAUER

Vous venez d'entendre évoquer un talent qu'un destin atroce a rompu lorsqu'il avait donné ces sortes de gages qui devraient faire reculer la mort, et la rendent plus cruelle et plus absurde. Mais je ne puis me figurer la mort quand je pense à Léo Ferrero. C'est pour moi quelqu'un en voyage. Il me semble qu'il n'en a jamais fini d'écrire. C'est sans doute que lorsqu'un sort si injuste interrompt la jeunesse d'un écrivain elle laisse à son œuvre cette apparence d'inachèvement qu'on voit également aux œuvres du génie. Pour l'une et l'autre le temps se charge de les faire fleurir et l'événement de les illuminer. Léo Ferrero n'avait pas pu tout dire mais ce qu'il n'a pas exprimé et qui était peut-être alors indicible se fera entendre dans ses ouvrages quand nous croirons en avoir recueilli tous les échos.

Il m'a apporté une joie rare : il a été pour moi l'apparition de la jeunesse à un âge où il est déjà doux de se reconnaître dans ce qui vous suit. Franc-Nohain souvent m'avait parlé de Guglielmo Ferrero et de sa famille qu'il allait voir à Florence ; et puis ce fut un jour au fils à me parler du fils, à Claude Franc-Nohain à me parler de Léo. Léo était venu à Paris et il habitait chez son jeune camarade, rue Lhomond,

mêlant dans une affectueuse communauté les projets et les rêveries, et donnant à leur atelier cette atmosphère d'ardeur et d'espoir que Gœthe a si joliment rendue dans *Wilhelm Meister*. Un jour Léo vint me voir, chez moi. J'habitais alors sous les toits, rue de Bourgogne, devant d'autres toits — toits des villes — qui sont leur sagesse et leur méditation. Léo Ferrero, avec son visage crépitant, son œil clair et curieux, son allure légère d'étudiant qui aurait cueilli, comme une gerbe, le savoir sur sa route, Léo se promena parmi mes livres et les souvenirs que je tiens d'Henry Bauër; quelques portraits fameux de l'autre siècle, quelques reliures littéraires, quelques correspondances le retinrent et m'assurèrent tout de suite de son goût et de sa culture. Il était chez lui à Paris ; et il se dirigeait parmi ces choses avec une allégresse qui me faisait penser à celle des jeunes gens du collège Coquerel et de la promenade d'Arcueil, étoiles d'une pléiade qui formait sa langue et célébrait la vie avec une allégresse sans pareille. A la vérité il était de ceux qui rendent différents les lieux où ils apparaissent.

Léo songeait déjà à écrire un livre sur Paris, mais il abordait Paris non pas comme font tant d'étrangers ou de provinciaux, par ses bas-fonds, il l'abordait de plain-pied avec une connaissance historique de sa mission et de son destin. La gentillesse de Léo, sa jeunesse, sa curiosité sans lourdeur étaient irrésistibles. Du moins le furent pour moi, et je me sentis tout de suite envers lui une sympathie dont il a mesuré la force frater-

nelle sans que nous en ayons parlé. Il avait l'art de comprendre les sentiments à demi-mot et dans plusieurs langues.

Il se sentait chez lui chez nous, reliant à la France sa patrie qu'il aimait profondément ; mais sa pudeur et son tact le rendaient discret sur ses élections. Ses convictions avaient la force du naturel et non point l'aigreur du parti pris. Il pensait librement comme on respire en pleine santé, jusqu'au bout de son souffle ; et il promenait gentiment, à travers le monde parisien, un cœur romanesque, une pensée volontiers métaphysicienne et une jeunesse ravissante. Il avait un petit coin byronien en lui, mais sans satanisme et sans mélancolie. Il se contentait d'en avoir la fierté et le courage. Il eût dit volontiers comme Manfred, si ç'eut été nécessaire : *Old man, it's not so difficult to die.* Vieil homme, ce n'est pas si difficile de mourir.

Je crois, Mesdames et Messieurs, que nos vies ne reçoivent que quelques messages essentiels. Nous ne reconnaissons pas toujours qui nous les porte. Pourtant le jeune homme qui vint un jour inventorier ma vie d'écrivain journaliste, m'interroger sur le cœur des Parisiennes et déposer dans mon cinquième un peu de cette sereine grâce florentine que j'aime tant, ce jeune homme, je compris bien sa rareté et je ne pourrais jamais l'oublier. Il a formé à mes yeux une image exemplaire : il a été dans le charme, l'esprit, l'universalité, ce que devraient être tous les jeunes gens pour la noblesse du monde.

Gérard Bauër.

JEAN-JACQUES BERNARD

Avant de toucher à certains souvenirs, on se sent retenu par une sourde crainte, une pudeur que comprendront tous ceux qui ont connu et aimé Léo Ferrero. Peu d'êtres ont laissé dans le cœur de leurs amis le sentiment aussi aigu que leur perte ne sera jamais réparée.

Ce qui me frappait en Léo, c'était un merveilleux accord entre l'intelligence et la sensibilité. L'une n'allait pas sans l'autre, et l'on sait combien cela est rare. Ce désaccord est même une des causes de la confusion où nous voyons plongés la plupart des intellectuels de ce temps. Notre époque abonde en monstres : monstres de lucidité froide ou monstres de passion. Elle produit peu d'êtres équilibrés, capables de résister tout à la fois aux dangers de l'extrême raison et à ceux de l'extrême enthousiasme.

Je pense que Léo, s'il avait vécu, lui qui, jusqu'au dernier moment, n'a cessé de se chercher, aurait su, précisément, en arrivant à la maturité, être, pour ses contemporains, un exemple d'équilibre et un guide.

C'est pourquoi la perte de certaines forces morales, s'inscrivent au passif de l'humanité comme une véritable perte de substance ; il me semble que, dans les circonstances historiques si troubles que nous traversons, la disparition d'une jeune intelligence aussi merveilleusement sensible est plus qu'un malheur ; c'est un drame.

Cet accord entre l'intelligence et la sensibilité

éclate tout au long d'*Angelica*. Léo avait vingt-six ans quand il écrivit cette pièce. Il venait de s'établir à Paris, vous savez en quelles douloureuses circonstances, et ce fut le premier ouvrage qu'il écrivit en français.

Je vous avoue que j'éprouve quelque hésitation à ajouter des commentaires à l'introduction lumineuse que la piété d'un admirable père à consacrée à *Angelica*. Ce qui est extraordinaire dans ce poème dramatique, c'est qu'un jeune homme de vingt-six ans, dans la douleur d'un exil commençant, et employant une langue qui n'était pas la sienne, n'ait pas hésité à aborder le plus grand et le plus tragique des sujets qui puisse se poser aux hommes d'aujourd'hui : celui de la liberté. Et mieux encore : qu'il ait su le traiter, non en fonction de sa situation personnelle, non sous l'angle des événements transitoires et des rancunes humaines, mais sous son aspect éternel. C'est par là qu'*Angelica* est et demeurera tout autre chose qu'une pièce politique. C'est le cri d'angoisse d'un homme devant le problème de l'homme. Léo nous dépeint avec la même acuité les périls de la dictature et les risques de la démocratie. C'est que le problème de la liberté n'est pas seulement conditionné par les circonstances extérieures. Il se lie à la nature même de l'être humain. Il ne se situe pas hors de l'homme. Il est en l'homme. Et la lutte à soutenir n'est pas seulement contre les tyrannies, mais contre l'homme qui est à lui-même son premier tyran. Longue lutte qui sera peut-être triomphante, mais dont nous ne

voyons encore que l'aube, et qui est, avant tout, une lutte intérieure. La libération de l'homme est liée à son perfectionnement. En attendant, que de héros verrons-nous, comme le généreux Orlando, frappés par ceux-là mêmes qu'ils auront voulu sauver, et compris seulement quand ils ne seront plus ! « O mes amis, gémit Orlando en expirant, pourquoi, pour aimer ceux qui vous aiment, attendre qu'ils soient morts ? » Et cette pièce, lourde de signification, s'achève sur cette phrase douloureuse : « Les hommes comme Orlando, sous tous les régimes, en tout temps et dans tous les pays, seront crucifiés par leur peuple. »

Tout ce qu'une pensée aussi amère pouvait cacher d'angoisse, ceux qui ont connu Léo le savent bien. Et aussi tout ce qu'il a fallu pour amener à ce point d'angoisse cet enfant radieux. Sa destinée, qui commence comme un poème heureux, se poursuit en tragédie. Attaché par toutes ses fibres à une terre natale plus belle que les autres, Léo quitta Florence plutôt que d'y faire sa carrière à l'abri d'un pseudonyme. Par un effort de volonté désespérée, il parvint à se transplanter, non seulement dans notre pays, mais dans notre langue, dont il s'assimila peu à peu les plus fines subtilités. Mais cet écrivain, Français d'adoption, cessa-t-il pour cela d'être Italien ? On sait bien que non. Jamais ! Ce jeune homme fut assez grand pour accomplir en lui la synthèse de deux génies latins.

Il y était, il faut le dire, merveilleusement préparé, car, bien avant de vivre à Paris, Léo

aimait la France, était préoccupé de cette union entre ce qu'il appelait « ses deux patries ». J'en ai reçu alors quelques épreuves émouvantes. Permettez-moi d'extraire de sa correspondance un fragment de lettre qui date de 1923. Je connaissais Léo depuis un an. Il m'avait écrit spontanément après avoir lu une de mes pièces, et ce fut le début d'une amitié que les années devaient affermir. A Paris, Gaston Baty, avec une dizaine de mes confrères et moi-même, avait formé le groupement de la Chimère. Léo rêvait de créer une Chimère italienne. Il avait intéressé à son projet Pirandello, Lodovici et encore quelques auteurs. Comme la pensée de Léo allait vite, il avait conçu l'existence parallèle des deux Chimères comme un moyen de préparer entre les deux pays une meilleure compréhension, une collaboration plus fructueuse. Et il m'écrivait à ce propos :

« J'ai observé qu'à Milan, dans certains milieux, on s'est persuadé qu'il est impossible aux auteurs italiens d'aller sur les théâtres de Paris, parce qu'il y a une opposition organisée contre notre production dramatique !... C'est si fantastique que je ne pouvais m'empêcher de rire. Vous voyez comment le francophobisme se forme. Mais souvent, on me disait, quand je parlais de l'échange franco-italien de pièces que la Chimère ne pourrait pas réussir, car les Français ne veulent pas traduire nos œuvres. Probablement, un auteur a envoyé à Paris, en italien, une œuvre qui était peut-être médiocre. Cette œuvre est tombée dans le brouhaha pari-

sien comme une goutte d'eau dans l'Océan. De là, rage de l'auteur (car chez nous on tient énormément à Paris), idée fixe de persécution, etc. Je crois que si on pouvait faire voir aux Italiens qu'il est possible d'envoyer à Paris leurs œuvres belles et non pas les médiocres naturellement, l'impression serait très grande et l'effet fort salutaire pour notre pauvre union, plus salutaire que beaucoup de propagande. Ajoutez que nous montrerions ici les œuvres françaises choisies et bonnes, tandis que, souvent, c'est votre mauvaise production qui nous envahit, en donnant l'impression fausse que tout votre théâtre est là.

« Ce n'est peut-être pas délicat de vous dire ces choses, moi qui suis Italien. Mais je vous jure que je me place, en ce moment, au point de vue français, ou tout au moins latin, car j'aime la France comme une seconde patrie, et je souffre réellement quand je vois que mes deux patries se chamaillent. Or les Français ne connaissent pas la situation de chez nous. Il est bon quelquefois que leurs amis les aident. »

Léo avait vingt ans quand il m'écrivait cela. Léo n'est plus. Mais Léo n'a pas cessé, ne cessera pas de nous aider. Nous savons, hélas ! tous les obstacles qui se sont accumulés devant les rêves qu'il formait. Nous savons que sa propre destinée fut la première déception infligée à ces rêves. Mais nous savons aussi que l'avenir, mettant à leur vraie place la double série de ses ouvrages, reconnaîtra, par un juste retour, en ce jeune

Parisien de Florence, un des symboles les plus vivants et les plus durables d'une fraternité franco-italienne que les orages de la politique peuvent bien secouer, mais non détruire.

J.-J. Bernard.

GEORGES BARRELLE

Pour qui n'a pas eu le bonheur d'approcher Léo Ferrero, sa poésie est sans doute particulièrement précieuse en ce qu'elle révèle par transparence une personnalité originale et forte, en ce qu'elle éclaire le cheminement d'une vaste pensée. Pas une seule de ses pages, en effet, où ne surgissent, comme la femme en pleurs sur l'Acropole, les visions d'un angoissé et d'un solitaire, toujours à la poursuite du bonheur impossible. De bonne heure, il domine de ses éblouissements, le positivisme des choses. « Il s'approche du monde comme d'un corps de femme » mais sa sensibilité se heurte à la quotidienneté de la vie, et déjà grandit en lui l'intuition que le réel doit se découvrir du côté des mouvements intérieurs. Et voici qu'éclate le drame atroce de la solitude, celui qui faisait dire à Rilke : « Au fond et précisément pour l'essentiel, nous sommes indiciblement seuls. » C'est l'attente vaine d'un amour paré des grâces même que le poète porte en lui. « Je ne peux demander à Dieu, dit-il, que de me donner la force d'attendre encore l'amour que j'ai rêvé depuis le commencement de ma vie intérieure... Éteins en moi, Seigneur, ce désir inquiet qui me fait tant rêver... Délivre-moi de l'obsession de l'amour. » L'obsession ne s'évanouit pas mais apporte au jeune homme l'une des premières révélations de la souffrance. L'angoisse devant la vie devient force dominante et confine au désespoir.

C'est le miracle de la poésie d'être lumière

autant qu'harmonie et de révéler l'homme à l'homme en éclairant sa destinée. Il découvre que les morsures de l'amour lui ont appris à avoir pitié de la douleur humaine, que le destin enferme en tout être une parcelle d'infini et ses *Contemplations* s'achèvent sur une « dernière prière » où semblent bien s'harmoniser avec la sagesse antique, des espérances déjà chrétiennes, prélude de ce qu'il nomme lui-même sa Conversion en voyant fort justement en elle, un mouvement d'Amour. « Dieu aussi a toujours existé près de moi, observe-t-il, et je n'ai pas pu le connaître parce que je dormais. » Ainsi le métaphysicien prolongeait en lui le poète dont les chants avaient été traversés d'un irrésistible élan pour déceler les secrets du monde, et marqués d'un patient amour de la Vérité. C'est le propre des âmes hautes en dignité, d'être agitées par de telles tourmentes et de porter un si éclatant témoignage de la grandeur de l'homme qui réside dans la conscience de sa propre misère, dans la faculté de saisir le tragique de la vie et d'appréhender dès ici-bas, le mystère, par un sûr et secret penchant.

« Il y a plus de beauté dans le délire que dans la Sagesse », notait Platon. Poussé par son délire, toujours en quête d'étonnements nouveaux, et de libératrices explications, à la poursuite d'une sérénité qui se refusait sans cesse à sa sensibilité suraiguë — comme en témoignent éloquemment les notes des *Carnets* et les *Pensées sur le rôle de la morale* — Léo Ferrero, comme jadis Loti, devait parcourir le monde, en artiste épris de

sa beauté, pour y cueillir des expériences, y accumuler des images, y contrôler des visions. C'est au cours de cette mission, qui était encore œuvre de poète, qu'un sort brutal nous l'a ravi.

« Mourir... cette chose qui arrive aux autres », suivant l'un des derniers mots d'Orlando, devait hélas enfouir de si bonne heure, l'auteur passionné d'*Angelica*, loin des siens, là-bas, de l'autre côté de la terre ! Mourir, permanent scandale pour les malheureux humains, mais plus douloureux encore, et plus injuste lorsqu'il interrompt soudainement le message d'un poète en qui on a pu voir « un guide conduisant notre pèlerinage sentimental au pays de l'Art et des Lettres ». Du moins nous appartient-il d'interpréter ce message et de le transmettre. Nous n'y faillirons pas. Ce sera devoir pour notre douleur, car le lyrisme n'est jamais force perdue. Les créations des poètes morts projettent de la grandeur sur le chemin des vivants.

Georges Barrelle.

ABEL CLARTÉ

Nous sommes nombreux de par le monde à qui la rencontre posthume de Léo est comme une illumination. Vous l'avouerai-je ? C'est assez récemment que je l'ai rencontré moi-même. Je cheminais exténué, sous le soleil, dans les rues lépreuses d'un faubourg de Lyon. Auprès de moi un jeune Wandervogel, comme disent les Allemands, un compagnon des Auberges de Jeunesse, me parlait de théâtre. J'ai la faiblesse de ne pas aimer le théâtre. Je répondis impatienté : « J'ai faim et soif ; ne me parle pas des fictions. » Alors mon camarade répliqua : « Tu n'aurais pas ce mépris du théâtre si tu connaissais *Angelica*, de Léo Ferrero. » Or, peu après, dans une des lettres les plus émouvantes que j'aie jamais reçues, Jacques Guéritat me parla de ce mort avec une telle vie que se dégageait en quelque sorte de l'inerte papier et de l'encre verte le sentiment d'une mystique présence. Voilà ma propre rencontre de Léo. Et voilà aussi en quoi l'hommage de ce soir est plus particulièrement celui de ceux qui, dans l'angoisse de ce temps que l'implacable destin lui a interdit d'aborder, recherchent dans son œuvre et dans l'exemple de sa vie un pôle d'esprit critique, de sympathie humaine, de foi vivante en la valeur de l'esprit.

Dans la partie abritée et secrète du cœur des hommes où la peur se tait, où l'individu se ressaisit, où les meilleurs s'examinent, le souci demeure de ces civilisations, savantes sans doute,

fruits de longs tourments laborieux, et qui donnent au monde étonné le spectacle de la pensée libre. Et tandis que la partie de nous qui s'apparente au Régent murmure avec ce surhomme : « Je veux jouir en me servant des autres », cette zone supérieure de l'esprit qui reconnaît en Orlando son incarnation au degré héroïque murmure par delà les désabusements : « Je veux servir quand même. » Et c'est cela me semble-t-il — en dehors de toute considération philosophique — qui rend un certain nombre de gens de ma génération, c'est-à-dire de celle de Léo, solidaires de son esprit. C'est cela qui nous a proposé comme un devoir pieux de nous réunir ici pour évoquer celui qui avant nous-mêmes fut le meilleur de nous, de celui qui demeurera l'un des plus authentiques penseurs et l'un des cœurs les plus délicats de notre génération.

Abel Clarté.

LOUIS GILLET
de l'Académie Française

Léo Ferrero, je pense à vous ce soir avec une particulière tendresse. C'est une grande joie pour moi que d'apporter à vos parents, à votre chère mémoire, mon témoignage dans cette réunion et dans cette grave fête du deuil et de l'amitié.

Léo, j'ai eu le temps de vous entrevoir à peine : rapide créature, vous avez passé si vite parmi nous. Vous n'étiez pas des nôtres, vous n'apparteniez pas à ce monde des satisfaits et des grossiers mortels. Je revois nos premières rencontres, à Florence, que remplissait la voix paternelle ; vous n'aviez pas vingt ans, vous sortiez du collège. Quelle ardeur ! Quelle charmante fièvre ! Quelle avidité de savoir, quelle maturité de jugement ! Il y avait en vous une soif et une avidité qui s'élançaient au-devant du monde, comme si la vie entière ne vous suffisait pas, et en même temps une pudeur, je ne sais quoi de puritain qui venaient soudain retenir les plus confiants abandons. Vous ne parliez que des poètes ; les plus hautes abstractions de l'art et de la pensée existaient seules pour vous. Je revois votre tête gracieusement penchée sur une épaule, sous la masse de la toison rousse et rebelle qui paraissait la dévorer comme l'incendie qui consumait votre vie intérieure.

J'ai toujours devant les yeux cette flamme. Vous marchiez comme un chérubin, sur le bord

du trottoir, en équilibre, d'un pas souple et quasi ailé, comme si vous côtoyiez l'abîme. Vous teniez à peine à la terre. Cette tête penchée, cette démarche un peu surnaturelle, je les avais rencontrées ailleurs, une seule fois, c'étaient celles de ce Marcel Baudouin, qui devait nous quitter quelques semaines plus tard, et dont la sœur devint la femme de Charles Péguy. J'avais reconnu ainsi en vous, cher Léo, le signe mystérieux de ceux qui ne sont pas de ce monde.

Aussi vous n'êtes guère plus absent, cher Léo, que vous l'étiez dans votre vie : vous aviez si peu à mourir, pour vous détacher de la terre. Votre présence est ici, au milieu des âmes qui vous aiment, vous êtes là qui nous écoutez et qui nous souriez, et qui, du lieu où vous êtes et que nous prenons pour la mort, nous faites signe que non.

Que de fois, dans l'illustre Genève, où vos cendres reposent, j'ai été méditer au côté de votre père, sous les ormes paisibles du cimetière de Plainpalais ! C'est là que vous dormez, dans un inviolable refuge, à côté de la tombe opiniâtre de Calvin : au cœur de cette ville, peuplée des ombres fameuses de tous les proscrits, de tous les rebelles, de toutes les libertés, et où ces grands sépulcres forment comme un autel austère de la conscience, un serment de ne rien céder de ce qui fait l'honneur de vivre.

Cher Léo, nous vivons dans un siècle cruel : le monde est rempli d'exilés. Qui eût cru que les patries seraient si dures pour leurs enfants ? Rien n'est plus violent que les drames de l'amour.

Ces tragédies vous sont bien connues : que des *fuorusciti*, que d'évadés, que de bannis dans l'histoire d'Italie, que de personnages errants et de destinées pourchassées depuis le premier et le plus grand de tous, le vieux fantôme inconsolable du poète sacré de la *Divine Comédie !* Vous avez repris cette route familière aux meilleurs, aux plus purs des fils de l'Italie, le chemin des Mazzini, des Garibaldi ; ce n'est pas pour rien que les fils de Rome se disent fils de la louve. Qui sait quel rôle ces insoumis jouent dans le secret de l'histoire et les conseils de la providence ? Peut-être sont-ils faits pour transporter dans le monde l'étincelle de ceux qui ne meurent pas, le feu de leur inextinguible et douloureux amour.

Cependant Léo Ferrero n'a pas accepté la vie de l'émigré. Aux jours pesants de l'exilé il avait préféré ceux du nomade et l'aventure. Il envisageait l'existence comme un voyage ; le mouvement, la curiosité lui permettaient de se prendre parfois pour un touriste, d'oublier pour un moment son infortune et sa nostalgie. Il promenait son odyssée à travers tous les spectacles du monde comme il avait promené son esprit à travers les siècles et les idées. Deux anges l'escortaient dans son pèlerinage : l'un était le génie de la sympathie, l'autre celui du détachement. Le titre de ses deux livres essentiels le peint. De ses deux livres qu'il nous a laissés pour testament, l'un, son roman de jeunesse, s'intitule *Espoirs*, l'autre, un recueil de poèmes et de méditations, porte le titre de son

amour trompé, les regrets inguérissables qu'il emporterait de sa patrie.

Mais il en avait fait le sacrifice. Étranger désormais au monde, il s'était dépouillé de tout, et même de sa langue. Il avait voulu oublier jusqu'au parler natal et à la douce langue où résonne le « si ». Il était un de ces enfants d'adoption que compte en si grand nombre l'histoire des lettres françaises. Il avait fait l'honneur à notre langue de la choisir, non pas comme faisait le vieux Brunetto Latini « parce qu'elle est la plus suave et la plus délectable », mais parce que c'est une des dernières où un homme puisse faire entendre une parole libre.

Cher Léo ! Ton dernier mot, avant l'accident où tu péris, fut de demander à ta compagne « quelle peut être la suprême pensée d'un homme qui va mourir ? » Tu étais penché comme l'Hamlet de nos jours sur le mystère de la mort. Ce que c'est que ce mystère, tu le sais aujourd'hui. Je te dirai avec des mots d'un de tes frères en poésie : « Tote sind beschäftigt », les morts ont tant à faire ! Tu as de quoi remplir ton éternité. Pour nous tous, qui sommes ici pour te rendre un culte, pour nous autres, vieillards qui avons trop vécu, puisse ton héroïque jeunesse, puisse ton sacrifice et ton génie, rappeler que l'existence n'est rien, si elle n'est pas prête à s'immoler pour une juste cause, et qu'il y a telles choses dans le monde qui sont préférables à la vie.

Louis Gillet,
de l'Académie Française.

JACQUES GUÉRITAT

A l'heure même où les forces spirituelles subissent de toutes parts des assauts répétés, où l'esprit critique doit se plier sous le joug des démences partisanes, et où il semble que l'intelligence soit prête à perdre en noblesse ce qu'elle peut gagner en servitude — un être surprenant, fervent d'Art et de Beauté, pétri par une rare ascendance intellectuelle, et tout imprégné de cette pureté esthétique que l'on sent si vivante à Florence, à Venise, tout comme à Séville et sur l'Acropole, un être, d'une voix claire et ardente, a pu revendiquer pour la liberté au nom de l'homme. Cet être : c'est Léo Ferrero, qu'aujourd'hui, en dehors de toute étroitesse idéologique et au-dessus de toutes divergences confessionnelles, nous honorons très simplement, dans une pieuse communion de pensée, pour la permanence de son souvenir : souvenir qui ne doit être, à aucun prix, et pour aucune raison, entaché d'exclusive et nanti d'un sens politique. Cette manière de juger seule importe, parce qu'elle est seule digne de Léo Ferrero dont le message généreux, qui reste étrangement puissant en nous, commande de ne l'associer à aucune mesquine discrimination idéologique.

En effet, il est logiquement et loyalement impossible de discerner chez ce pur Latin le motif permettant de croire que sa passion de la liberté ne sous-entendait pas la nécessité de l'ordre, — cet ordre construit sur l'harmonie

féconde dont il a cherché la clef, à maintes reprises, dans les systèmes des civilisations. Et cela avant même de déterminer que l'Occident ne saurait assurer sa sauvegarde sans redonner à l'humain la conscience d'une « vie réfléchie ». Mais cette « vie réfléchie », qu'il oppose, dans *Désespoirs* — par une splendide confrontation qui remue tous les problèmes de la foi et du pessimisme — à la « vie instinctive », n'est pas une vie négative, repliée, confinée dans un cadre restreint, mais une vie ayant le respect de l'ordre. Ordre que, lui, héritier spirituel d'un passé de recherche et de bonté, héritier implicite des gloires des temps révolus, ne pouvait pas ne pas allier à ce qu'il y a de plus beau et de plus utile dans la tradition.

Pour contester ce caractère de Léo, il faudrait oublier que le 15 mai 1924, au Théâtre Moderne de Rome, il faisait représenter *Le campagne senza Madonna*, pièce où, précisément, l'amour de la terre — de ce sol qui représente pour chacun ce petit coin de richesse qui n'est à personne d'autre qu'à soi, — triomphe du subit désir de rompre pour toujours des liens ancestraux ; parce que c'est la terre travaillée par des parents qui ont souffert pour elle, pleuré pour elle, parce que c'est la terre qui a été défendue par le sang — la terre qu'on ne partage pas parce que d'autres ont voulu vivre pour la transmettre, intacte et meilleure.

Rien donc, dans cette conception, qui ne soit pas conforme aux principes de cette tradition qui assura dans le passé la continuité sociale

que des philosophies nouvelles, aujourd'hui, s'attachent à détruire — et que Léo Ferrero répudiait parce qu'il en comprenait toute la malfaisance et l'illégalité naturelle. Et si, en 1928, il dut quitter l'Italie fasciste, il aurait quitté de la même façon la Russie soviétique : justement, par mépris de la tyrannie et de l'ordre artificiel, et parce qu'il avait la passion de la liberté saine et franche et qu'il savait — il le montra dans *Angelica* où un tyran connu est préféré à la liberté ignorée — qu'un peuple ne s'improvise pas libre. C'est une dure école qui ne s'adresse qu'à des hommes « raisonnables » et rebelles à la démagogie — une école qui a besoin de concessions et d'une coopération large et profonde de tous. Et dans les notes de Léo sur l'Amérique — qui paraîtront en librairie dans quelques semaines, — faisant le procès de la civilisation matérialiste et faussement démocratique des États-Unis, on sent combien l'absence de traditions et de règles l'a retenu, a aiguisé sa perspicacité ; on sent combien, sous ses explications de la misère et de la fragilité américaines, il discerne qu'un pays ne peut être grand que s'il possède un passé, c'est-à-dire un contrôle permanent de ses actes : un bréviaire où les problèmes sont suivis de leurs solutions. Il est donc vain et outrageusement sot de nier, comme certains le font à la légère, les leçons de l'Histoire, qui se répète sans cesse, qui recommence toujours, qui met l'homme face aux mêmes conflits, aux mêmes éventualités, aux mêmes périls, — parce qu'au delà du masque que le progrès

peut donner au monde, il y a des vérités que le temps et les formes n'atteignent et ne modifient jamais.

C'est pour Léo le sujet de rechercher comment se forme l'élite dans une civilisation neuve. Car celle des États-Unis, étant complètement projetée vers un avenir qu'elle élabore gauchement, accepte pour maîtres des forces étrangères — et même opposées — au strict domaine de l'esprit. Par là, il aborde la situation faite à l'homme qui doit s'intégrer dans une sorte de formidable machine sociale, dont il n'est bientôt qu'un rouage anonyme, perdu dans un mécanisme qui ne vise qu'à produire davantage, sans souci de la qualité. C'est encore pour Léo une façon directe de juger et de condamner l'habileté qui peut être employée pour travestir la liberté, — la liberté qu'opprime le travail, même dans une démocratie offerte parfois à l'humanité comme un exemple de modernisme heureux. Mais cette manière de tromper l'opinion ne l'abuse pas : il voit clairement et avec une implacable lucidité la tragédie de ce peuple qui continue encore de proposer l'illusion de sa richesse et de sa sécurité ; et dans ses *Carnets*, mis à jour, après sa mort, par ses parents magnifiques de dévouement et de compréhension, on découvre que ses méditations, en dépit de la magnificence des gratte-ciel, ont percé et trouvé les failles qui minent cette spectaculaire « volonté de puissance ». Et automatiquement on discerne que la raison primordiale tient dans le fait que la liberté, outre-Atlantique, n'est qu'apparente, qu'elle n'existe

que par la valeur qu'on lui accorde ; et La Rochefoucauld comme Montaigne nous ont appris que l'homme attribue toujours de grandes qualités à ce qu'il aime — ou à ce qu'il croit aimer — et qu'il ne cesse jamais d'avoir la foi dans les chimères qu'il se donne.

Cette constante préoccupation du sort qui est fait aux êtres humains par les divers systèmes sociaux est l'objet essentiel et même obsédant des pensées et de l'œuvre de Léo Ferrero. Ses investigations psychologiques sont toutes tournées vers ce problème. Avec une sorte d'opiniâtreté minutieuse et lyrique qui le pousse, dans les derniers écrits de sa vie si brève, à tenter de circonscrire dans les religions orientales les raisons majeures qui déterminent l'aspect presque éternel de la Chine et de l'Inde, ces pays encore hostiles aux caractéristiques européennes et qui luttent énergiquement contre l'intrusion étrangère. Avec aussi le besoin profond d'inventorier les courants d'idées qui, traversant les différentes couches de la société humaine, suscitent des réactions dissemblables, mais qui répondent toutes à des désirs parfaitement conciliables. Il appert, donc, que ses livres sont dominés par la présence de l'harmonie — qui apparaît plus puissamment encore à chaque page de son *Paris, dernier modèle de l'Occident*.

Par le commerce d'une pureté absolument orthodoxe, il y analyse les lois des civilisations athénienne et romaine qui semblent être réunies divinement, sur le plan matériel et sur le plan spirituel, dans ce Paris qui, spontanément et

avec son génie de l'accueil, l'adopta et essaya d'atténuer l'intime douleur qu'il avait éprouvée en quittant Florence. Il met dans cette œuvre sa jeune foi en la prééminence de l'esprit ; c'est le fruit, bourré de suc et de confiance, de ses longues heures de veille — dans le petit studio de la provinciale rue Lhomond, qu'il partageait avec celui qui devait devenir plus tard Claude Dauphin — au cours desquelles, par la fréquentation des classiques et des modernes, de Ronsard à Gide, de Molière à Claudel, de Voltaire à Duhamel, il assimile toutes les subtilités et saisit toutes les nuances de notre langue. Il ne tarde pas à en faire le même emploi que le plus précis et le plus « riche » des écrivains français. Tout le génie de la race spécifiquement latine revit fabuleusement chez ce jeune exilé qui sent en lui la tâche à réaliser, le destin à accomplir : tout ce que lui ont transmis, par le sang et la chair, la générosité de Cesare Lombroso, la grandeur d'âme de Guglielmo Ferrero et l'amour splendide de sa mère... Dans ses veines roulent cette force intellectuelle et ces multiples affinités avec les conjonctures sociales qui l'amènent à inclure dans cet essai sur Paris une pertinente et définitive dissertation sur la formation de l'élite, et son influence sur la multitude. Jamais « examen humain » n'atteignit davantage les sphères vitales de l'esprit fécond. C'est plus qu'un chant de reconnaissance pour notre pays : mais un livre qui dépasse le cadre de son objet, et s'étend aux données mêmes de l'éternité de l'intelligence dans le monde.

Il apparaît même que *Paris, dernier modèle de l'Occident* parachève, en quelque sorte et d'une façon moins abstraite, son *Léonard de Vinci* où l'étude des toiles du peintre florentin lui permet de remettre en discussion ce qu'est l'œuvre d'art, ce qu'elle représente de vrai et de sincère par rapport à la réalité qui devient, sous le pinceau, une réalité au second degré, plus réelle et plus « pleine » encore que celle dans laquelle nous vivons quotidiennement. Dans l'instant très bref qui sépare la vision de sa reconstitution « immobile » — nouvelle et totale création — se situe la présence de cette chose mystérieuse, hors tout système de mesure, qu'on n'explique pas, mais qu'on sent parce que son degré de rayonnement est immense — qu'on nomme le génie et qui enfante l'œuvre d'art : reconnaissable sans doute parce qu'elle est au-dessus du temps et presqu'au delà de la matière.

Mais à la définition que Léonard de Vinci propose de l'œuvre d'art : « un infini atteint par des moyens finis, un tout obtenu avec une partie », Léo Ferrero ajoute l'élément de beauté. Car la beauté offre une jouissance qui, de brutale, s'idéalise et se prolonge subjectivement dans l'esprit où elle grave les proportions de l'œuvre d'art qui s'assure ainsi une « durée et une utilité humaines » ; mais, également, le sortilège qui émane d'elle enrichit les possibilités d'admirer parce qu'elle n'est perceptible que par les « yeux de l'intelligence ». Et c'est par ce détour que nous retrouvons la conception

qu'avait Léo de la fonction de l'élite, — l'élite étant seule détentrice du pouvoir d'admirer le beau et d'en discerner positivement les trésors, est aussi seule capable de maintenir la pérennité de l'art que la multitude « sent » mais ne comprend pas. Ce sont alors les principes de l'esthétique et du beau naturel qui l'orientent vers l'identification dans l'œuvre d'art de la synthèse inexprimée des « vérités visibles » et des « vérités cachées » dans les replis des heures et des distances — que l'œuvre d'art ne saurait révéler sans trahir son auréole de divinité terrestre, mais qui provoquent des résonances et des sensations animistes fécondes et apaisantes...

Pour ceux qui savent la portée du message qu'il nous transmet par delà la mort et au-dessus des gloses, le départ de Léo Ferrero est une défaite irréparable de l'homme devant le destin. Il nous laisse, certes, une œuvre presque symbolique, parce que taillée à même ce qu'il y a de plus éternel et de plus impondérable dans la pensée. Mais nous ne lirons jamais ce qu'une existence normale lui eût permis de nous offrir ; c'est, pour nous, une richesse perdue — une sécurité défunte — dont nous mesurons, jour après jour, l'importance croissante, le regret de ne la posséder que par l'imagination. Il a passé sur cette terre comme un météore, comme un accident des puissances confuses de la création. Et son père, M. Guglielmo Ferrero, dans un raidissement de tout lui-même devant sa douleur, a pu écrire : « ...ou la vie n'a aucun sens, ou il faut se dire qu'il a disparu parce qu'il était

déjà mûr pour une existence supérieure à celle qu'il aurait vécue ici-bas — malgré ou à cause de ses qualités, — prisonnier de l'espace, du temps, de la matière, de toutes les misères auxquelles l'humanité est enchaînée. »

Jacques Guéritat.

SIMONNE RATEL

Je suis ici le porte-parole d'un groupe d'amis de Léo, ceux qui l'ont connu pendant les dernières années de son séjour en France, alors qu'il avait écrit, à l'insu de tous, *Angelica*, qu'il achevait son *Paris, dernier modèle de l'Occident* et qu'il méditait son roman *Espoirs.*

Mais ce n'est pas de l'œuvre de Léo que je veux vous parler, d'autres mieux qualifiés le feront tout à l'heure. Je voudrais simplement essayer de dire ce que nous, ses amis, avons pu saisir de cet arc-en-ciel qu'était Léo, essayer de décrire les nuances fugitives de sa personne et de faire comprendre pourquoi le regret de son absence, au lieu de s'atténuer avec le temps, devient toujours plus profond.

Léo, à l'époque dont je parle, avait de vingt-sept à vingt-huit ans. Il en paraissait à peine vingt. Je pense que son extrême modestie contribuait autant que sa sveltesse à lui donner cet air juvénile. Lui, beaucoup plus instruit que nous tous et que la plupart de ceux qui l'approchaient, avait toujours l'air d'être à l'école. Et il est vrai qu'il apprenait toujours des autres, grâce à son merveilleux génie de sympathie. Il se fortifiait en silence de ce que chacun pouvait lui apporter et son esprit travaillait sur ce butin, avec l'activité infatigable et soigneuse de l'abeille. Plus d'une fois, je sentis auprès de Léo, sans pouvoir bien me l'expliquer, une tension de l'esprit qui venait, je m'en rends compte aujourd'hui, de la demande perpétuelle du sien.

Quand on se promenait avec lui, tout à coup, Léo posait une question qui correspondait à son mystérieux travail du moment. Puis il se taisait, qu'on l'eût satisfait ou non, et reprenait sa démarche un peu balancée et son air rêveur. Ces questions étaient souvent tout à fait imprévues. C'est que Léo avait un désir de sympathie qui le poussait à s'intéresser à tout ce qu'il rencontrait sur son chemin et un besoin de cohérence et d'harmonie qui le poussait à vouloir aussitôt assigner une place à ce qu'il venait d'observer. Un jour, il me dit qu'il avait déjeuné à l'hôtel avec un marchand de bœufs du Nivernais. Il en faisait une description si juste qu'elle situait l'homme immédiatement. Mais ce qu'il voulait savoir de moi, c'était la valeur représentative de cet homme, de ses opinions, de ses occupations et en quoi il ressemblait aux autres marchands de bœufs du Nivernais et quelle était la vie des marchands de bœufs du Nivernais et s'ils votaient rouge ou s'ils votaient blanc, etc. Et moi je découvrais avec remords et confusion que je ne savais rien de la valeur générale des marchands de bœufs du Nivernais et que j'allais décevoir Léo. Mais il ne m'en voulut pas. Il était incapable de rancune et il savait se nourrir sur son propre fonds, ce qui l'engageait à faire crédit aux autres. Je n'ai jamais rencontré un être aussi foncièrement bienveillant. Il avait réalisé cet accord admirable de savoir demeurer relatif dans ses jugements, alors qu'il était absolu dans ses actes et dans ses affections. L'ironie, si souvent blessante,

avait pris chez lui la forme douce de l'humour. Elle lui servait surtout à se défendre de lui-même. Appliqué aux autres, c'était le sourire de l'indulgence. Léo se moquait comme on pardonne.

Une autre fois, je me rappelle, comme nous faisions une promenade en skis, Léo me demanda : « Avez-vous une théorie du roman ? » Je lui répondis, toujours avec la même confusion que je n'avais aucune théorie du roman, mais que pour moi le roman idéal était celui qui rendait sensible la réalité poétique et transcendante derrière la vie quotidienne. Léo réfléchit un moment, puis il dit en souriant : « Recette pour faire un roman poétique et transcendental. Vous prenez une jeune femme pieuse et pure, vous la mettez en présence d'un jeune homme. Elle l'aime sans le dire et meurt à petit feu, d'une maladie du pylore et de son amour rentré. » Et il ajouta, avec son air de se moquer de lui-même en caressant sa propre moquerie : « Je ne sais pas si je suis capable d'écrire *Le Lys dans la Vallée*, mais je sais que je ne pourrais pas commencer un roman avant d'avoir construit une théorie du roman. » Je pense que sa nature enjouée et légère devait parfois se sentir prisonnière d'un esprit systématique qui ne lui laissait pas de repos. Des tendances multiples s'affrontaient en lui. Il connut la souffrance des êtres trop richement et diversement doués : la souffrance d'être un carrefour. Eût-il été uniquement poète, son goût du bonheur, le sentiment musical qu'il avait de l'existence, sa faculté

de jouissance enfantine, si pure, l'auraient délivré des tourments de la pensée. Uniquement philosophe, il aurait sacrifié sans regret à son besoin des constructions générales et des explications au moins provisoires. Mais il était partagé, sollicité, harcelé et cette jeune vie, comme accablée par un fardeau trop lourd, subissait en secret la fascination de la mort. Je me rappelle encore une de nos conversations à propos d'une page que nous avions lue, où la naissance du printemps était décrite comme un éveil à la douleur. Et Léo me dit : « C'est toujours ainsi que j'ai senti le printemps. Les printemps de Florence, surtout, m'ont toujours fait peur. Il faut recommencer l'effort de vivre et quelque chose en moi s'y refuse. »

Léo fut donc aux prises pendant des années avec un drame intérieur qui n'était pas seulement la souffrance de l'exilé. Peut-être n'était-il pas complètement sorti non plus de cette crise qu'il a décrite dans son roman *Espoirs*, la crise de la jeunesse qui doit confronter l'idée qu'elle s'est faite de la vie avec la vie elle-même et qui découvre que toutes ses valeurs sont fausses. Pendant toute cette période de démolition et de reconstruction, Léo erra à la recherche de lui-même.

Qu'il se soit trouvé pendant la dernière année de sa vie, nous n'en pouvons heureusement pas douter. Déjà, lorsqu'il était venu prendre congé de ses amis parisiens avant son départ pour les États-Unis, nous avions été frappés de son brusque mûrissement, d'un air joyeusement

assuré. Ce n'était pas la perspective du voyage qui le réjouissait ainsi. Rien de ce qui touchait le monde extérieur ne pouvait avoir sur Léo d'action profonde. Ce qui le transfigurait, c'était la conquête de son unité. Nous savons par ses lettres, par son journal, par les témoignages de ses camarades de Yale, que cette année fut extraordinairement féconde et délivrée d'inquiétude. Ramon Fernandez, je crois, a dit de Jacques Rivière, en faisant allusion à sa crise spirituelle qu'il était mort en état de déménagement. Léo, lui, n'est pas mort en état de déménagement. L'accident foudroyant qui nous l'a enlevé l'a trouvé étrangement prêt.

En terminant, je voudrais rappeler ici un trait de la nature de Léo sans lequel il me semblerait n'avoir rien dit de lui. C'était son besoin d'être aimé. Il nous dit un jour, à brûle-pourpoint, qu'il avait changé d'hôtel (nous étions alors à Megève, lui et sa sœur Nina, Simone Téry et moi).

« Vous avez changé d'hôtel ? La cuisine n'était pas bonne ?

« Très bonne.

« Votre chambre ne vous plaisait pas

« Elle me plaisait beaucoup. Celle que j'ai maintenant me plaît moins, mais je suis plus tranquille.

« Il y avait du bruit ?

« Il n'y avait pas de bruit.

« Alors ?

Il nous regarda l'une après l'autre, avec son

charmant sourire moqueur et résigné, et nous dit doucement :

« Il y avait à cet hôtel une jeune fille qui ne m'aimait pas. »

C'est ainsi que je le verrai toujours, si naïf, si désarmé, si prompt à sourire de lui-même. Ses yeux bleus, tantôt brillants et profonds, tantôt voilés de la brume des visionnaires, son visage mobile, si jeune, son attitude flexible et penchée, semblent demander à tous ceux qui l'approchent : « M'aimez-vous ? »

Nous sommes ici ce soir pour lui répondre.

Simonne Ratel.

TABLE DES MATIÈRES

TROISIÈME PARTIE

BONHEUR. BUTS DE LA VIE ET DES LOIS DANS LA PHILOSOPHIE CHINOISE

AU MEXIQUE

TÉMOIGNAGES A LÉO FERRERO

Imprimerie des Presses Universitaires de France. — Vendôme-Paris (France